LES

# GENS DE PARIS

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

---

# OUVRAGES

DE

# JULES NORIAC

**Format grand in-18**

---

LES GENS DE PARIS.........................

JOURNAL D'UN FLANEUR.........................

MADEMOISELLE POUCET (2e édition)...............

LE CAPITAINE SAUVAGE......................... 1

LA BÊTISE HUMAINE (16e édition)................ 1

LE 101e RÉGIMENT (38e édition)................. 1

LA DAME A LA PLUME NOIRE (2e édition)......... 1

LE GRAIN DE SABLE (9e édition)................. 1

MÉMOIRES D'UN BAISER (3e édition).............. 1

SUR LE RAIL (2e édition)....................... 1

---

Poissy. — Typ. et stér. de A. Bouret.

# LES
# GENS DE PARIS

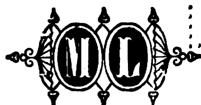
PAR

Claude Antoine Jules

JULES NORIAC

DEUXIÈME ÉDITION






PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1867

# LES

# GENS DE PARIS

---

## LE CHEVALIER DE L'ORNIÈRE

Vous souvient-il de ce promeneur du passage Jouffroy que l'on voyait encore, il y a une douzaine d'années, se drapant majestueusement dans un crispin de drap vert?

Il avait, ce promeneur, un air singulier. Ses habits à la mode de 1833 et son chapeau à bords relevés ne parvenaient pas à le rendre ridicule, et, bien

que parfois la vétusté étendît ses ravages sur
lette, il ne laissait pas que de paraître l'h
du monde qu'il était.

Il se nommait le chevalier de l'Ornière.

A l'époque dont je parle, il avait quarante-s
quarante-huit ans. Ses cheveux gris tempérai
vivacité de ses yeux vifs, ses traits fatigu
manquaient ni de régularité, ni d'intelligence

La vie du chevalier avait été assez accide
officier de chasseurs dans la garde royale, che
de Saint-Louis, il avait été obligé de donner s
mission à propos d'un duel dans lequel il ava
assez heureux pour avoir la main malheureu

L'affaire fit grand bruit ; la victime était un
jeune homme, le vicomte de Saint-Turquet la
des ducs de Lisy. Le motif de la querelle étai
discussion de jeu. Bien que l'Ornière se fût co
en gentilhomme dans toute cette affaire, la jeu
du mort, le motif de la querelle, l'endroit mêm
elle avait eu lieu, tout cela mit de l'Ornière en
veur. Il le comprit et donna sa démission.

Pendant sept ou huit ans, le chevalier se contenta tout simplement d'être un homme du monde, se laissant aller parfois à une parole amère contre le gouvernement; mais l'amertume de cette parole était toujours tempérée par un respect profond pour la personne du roi.

De l'Ornière avait peu de fortune et paraissait encore plus pauvre qu'il ne l'était réellement, parce qu'il fréquentait ostensiblement des gens riches et titrés. A cette époque il était difficile d'avoir accès dans le monde lorsqu'on ne tenait point au monde.

Aujourd'hui tout le monde fréquente des gens riches et titrés; cela ne tire pas à conséquence.

Le roi se souvint un jour du chevalier et lui voulut faire une pension. De l'Ornière répondit que sa légitime lui suffisait pour vivre.

Quelques amis influents parvinrent à obtenir sa réadmission au service avec un grade convenable.

De l'Ornière refusa :

— Mon épée ne sortira plus du fourreau, dit-il,

on me l'a fait quitter sans motif, je ne la reprendrai pas sans raison.

La révolution de 1830 arriva, de l'Ornière remit son uniforme et alla rejoindre son régiment qui se faisait écharper au pont des Tuileries.

Il fut un des rares officiers qui accompagnèrent le roi.

A la frontière, le monarque fugitif le reconnut.

— Monsieur de l'Ornière? dit-il.

— Oui, Sire.

— Nous avons méconnu votre mérite, chevalier.

— Je n'ai que du dévouement, Sire.

— Nous ne pouvons le récompenser, mais Dieu vous en tiendra compte.

De l'Ornière s'inclina et revint à Paris.

Comme sa conduite avait été fort remarquée, et qu'en France on aime les braves gens, de l'Ornière fut fêté par tous les partis.

Il n'eût tenu qu'à lui de reprendre du service. Lorsqu'on lui proposa de réparer les injustices dont il avait été victime, il répondit à un grand personnage :

— Je ne suis qu'un simple gentilhomme de province, mais dans ma famille il y a une devise que nul de nous n'a jamais oubliée : « Ne sers que le roi ton maître, ne crains que le Seigneur ton Dieu. »

Cette réponse fut admirée, parce que le dévouement sincère au malheur n'est pas chose commune.

De l'Ornière avait douze à quinze mille livres de rente; beau cavalier, homme estimé, il n'eût dépendu que de lui de faire un riche mariage; il n'y songea pas.

Il abandonna peu à peu le monde pour se livrer entièrement à son unique passion : il était joueur. Il était joueur, non pour gagner, mais pour jouer.

Chaque jour il allait au trente-et-quarante, piquant la carte pendant une heure, et jouant après jusqu'à ce qu'il eût gagné cinquante louis ou qu'il en eût perdu dix.

Comme c'était un homme solide, il défendait son argent, comme disent les joueurs.

Il aurait pu mener longtemps cette existence; malheureusement les maisons de jeu furent suppri-

mées, et de l'Ornière dut porter sa passion dans les cercles particuliers

Grâce à sa prudence, de l'Ornière mit dix ans à se ruiner complétement.

De 1840 à 1845, il vécut en vendant quelques débris de sa splendeur passée. Heureusement, à cette époque, il hérita d'une centaine de mille francs qu'une vieille tante lui laissa sans s'en douter.

Les cent mille francs allèrent rejoindre le reste.

En 1850, un cousin lui laissa une quarantaine de mille francs en souvenir d'un service rendu autrefois.

Ces quarante derniers mille francs ne furent pas plus heureux que les autres.

Alors commença pour ce gentilhomme une bien horrible dégringolade.

Son chapeau prit des reflets roux, sa redingote montra la corde, ses bottes s'éculèrent.

De l'Ornière, qui était doux et bien élevé lorsqu'il était riche, devint querelleur et impertinent pour faire croire qu'il n'était pas pauvre.

Et cependant, chaque jour, sa misère empirait; au lieu des cercles honnêtes, il fréquentait des cercles de bas étage, et, enfin, d'indignes tripots.

Ses habits tombaient en loques.

— Je viens de faire des armes chez un ami, disait-il pour justifier ses trous.

Ce qu'il y avait de plus horrible dans ce pauvre homme devenu vieux, c'était sa vanité.

Il affectait les ridicules manières des gentilshommes du dernier siècle. Un jour, le pauvre Choquart vous le dirait, s'il n'était mort, lui aussi, de l'Ornière alla jouer la poule au café Achille; le malheureux avait des chaussons de lisière et des éperons argentés.

Comme il s'en allait ayant perdu, un marchand de contremarques lui cria :

— Hé! là-bas, mon petit père, vous vous cavalez avec mes quarante sous?

— Monsieur, répondit de l'Ornière, je n'ai pas oublié que je vous devais deux francs; et, saluant avec

une exquise politesse, il ajouta : Les fonds seront chez vous demain avant midi.

De cercles en tripots, de tripots en bouges, M. de l'Ornière en était arrivé à un cabaret horrible de la rue Mouffetard, et enfin au vagabondage.

Une nuit d'hiver, la police le trouva dans les carrières.

Pour ne pas mourir de faim, il se fit *requillard*.

Le requillard est l'homme qui ramasse les quilles dans les jeux de barrières.

A ce métier-là il gagnait quinze sous; mais c'était encore le jeu.

Quand il avait fini sa journée, il jouait pour son compte.

Dernièrement un joueur maladroit lui envoya la boule en pleine poitrine; il alla rouler à dix pas, et on le transporta à l'hospice de la Pitié.

— Mon père, dit-il au prêtre qui l'assista à ses derniers moments, si je meurs dans une posture indigne d'un gentilhomme, j'ai au moins la satisfaction d'avoir toujours été fidèle à Dieu et au roi.

Quand le prêtre se fut éloigné, il se tourna vers la bonne sœur qui priait à son chevet.

— Madame, lui dit-il, on on a vendu mes biens; je le regrette, il m'eût été doux, avant de mourir, de faire quelque chose pour votre communauté. Dieu voit mes regrets, j'espère qu'il m'en tiendra compte. Ramure et Baudu me doivent quelque argent. Je ne compte pas sur Ramure, qui est un homme de rien; mais Baudu, quoique chiffonnier, appartient à une famille de robe. Il viendra jeudi, je n'en doute pas, m'apporter mes trente-deux sous. Si j'étais mort, je vous saurais gré de prendre cet argent et de faire dire une messe pour le repos de mon âme. Quant aux douze sous qui resteraient, vous pourrez en disposer en faveur de quelque famille malheureuse.

Ainsi est mort ce pauvre homme que Choquart et Guichardet appelaient *le dernier chevalier*.

---

# LES CHENILLES

Le soleil fastidieux qui brille encore au 13 octobre comme au mois de juillet, a porté sur ses rayons une foule de maux[1].

Les deux plus importants sont le choléra et les chenilles.

Le choléra, on en guérit avec de l'éther ou du laudanum, de la menthe anglaise, de la teinture de cannelle, et surtout en absorbant préventivement l'excellente liqueur rousse des Bénédictins de Fécamp, liqueur connue, je crois, dans le commerce, sous le nom de *Bénédictine*.

1. Les soleils se suivent et ne se ressemblent pas.
(*Note de l'auteur.*)

Les chenilles, c'est une autre histoire, on n'en guérit pas.

Fût-on le chêne deux fois séculaire de la forêt de Sénart, on garde toujours des traces de leurs morsures sales et venimeuses.

Au bois de Boulogne, on vient de dépenser six cents francs pour les détruire. Ce n'est pas cher.

On a employé l'huile provenant de la distillation du gaz mêlée à l'eau dans la proportion de 4 0/0.

On a mis ce mélange dans des pompes, et tout le bois a été aspergé.

On espérait être à tout jamais débarrassé de ces bêtes venimeuses et parfois dangereuses à l'homme; malheureusement l'on s'est trompé.

J'ai voulu m'assurer par moi-même de la réalité de l'exécution. J'ai été désillusionné.

Je n'accuse personne, pas même le *Moniteur*, qu'on accuse toujours parce qu'il ne demande jamais à se défendre. Mais on s'est trompé. J'ai vu, de mes yeux vu, toutes les variétés des insectes lépidoptères se promener autour du lac avec tranquillité.

Les savants ont donné des noms à toutes les familles de chenilles.

Au premier abord cela me semble inutile puisque, lorsqu'on les rencontre, on fait semblant de ne pas les reconnaître.

Mais cela sert à les distinguer lorsqu'on en veut parler.

La plupart des noms donnés à ces animaux nuisibles reposent sur certaines particularités de leurs mœurs, ou sur leurs caractères anatomiques.

Il faudrait des volumes pour décrire tous les genres de ces vilaines bêtes. M. de Buffon est resté à mille toises au-dessous de sa tâche.

Voici les genres les plus communs qu'on rencontre de trois à cinq heures au bois de Boulogne.

La chenille à livrée (coloration par bande). Elle se promène dans un *huit ressorts*, sorte de carapace dans laquelle elle s'étend de tout son long pour reposer ses anneaux fatigués.

La chenille *à livrée* est toujours vieille et plâtrée,

ses cheveux sont faux, ses dents sont fausses, elle n'a de vrai que sa rouerie.

Elle se nourrit de Russes, de Polonais, d'Espagnols et de Brésiliens.

Elle donne à jouer aux papillons de sa connaissance ; elle y trouve son compte. Elle s'entoure de jeunes chenilles vertes ; elle y trouve son profit.

Quand cette ancienne larve (en argot *largue*) deviendra chrysalide, il n'est pas un arbre généalogique du faubourg Saint-Germain qui ne gardera l'empreinte de ses mandibules venimeuses.

Pauvre chenille !

Les chenilles *géomètres* ou *arpenteuses* sont ainsi nommées à cause de leur persistance à parcourir sans cesse le côté gauche du lac

A les voir aller et revenir sans cesse, on croirait volontiers qu'elles mesurent la longueur de l'avenue.

Ces chenilles sont familières.

Elles mesurent les distances, mais ne savent pas les garder.

Elles développent leurs pulpes inférieures sous prétexte de sourire à tout le monde.

C'est à ces chenilles *arpenteuses* que le vulgaire a donné le nom de *grues*, parce qu'on a remarqué qu'elles prennent volontiers les toiles peintes des petits théâtres pour de vraies forêts.

Pauvres chenilles !

La chenille *chagrinée* est celle qui n'a pas payé son terme.

Elle se nourrit de papier timbré.

Sa couronne de crochets est au Mont-de-Piété.

Sa bonne lui dit tous les matins :

« Cette fois, ma petite, vous êtes fumée. »

Le bijoutier et la couturière la poursuivent avec de l'huile de gaz.

Elle ne se décourage pas dans son infortune. Elle va à l'aventure chercher un jeune arbuste à ronger.

Pour aller plus vite, elle a pris un panier à salade dont le cocher l'insulte chaque soir.

Pauvre chenille !

La chenille *tuberculeuse* est celle qui a passé ses nuits dans les cabinets des restaurants du boulevard.

Pour se donner la force d'attendre l'hôpital, elle met du poivre rouge dans son champagne et du piment dans sa chartreuse.

Pauvre chenille !

Les *Rouleuses* sont les chenilles qui ne sortent que la nuit.

Pauvres chenilles !

La chenille *cloporte* est une petite chenille noire couverte de poils.

Sa peau fauve est humide et froide.

Elle est d'une apparence douce et timide, elle finit par inspirer la compassion comme tous les êtres malingres et souffreteux.

On s'habitue à elle, et l'on finit par appeler sa laideur une beauté étrange !

Elle s'attache avec la fureur du désespoir à de vieux arbres qu'elle ronge, fatigue et déracine.

Et comme une sotte, elle se laisse dévorer par le premier pierrot qui passe.

Pauvre chenille !

Pauvres chenilles, en effet, car elles ont bien des ennemis.

Il est certaines larves qui vivent de leur corps.

Les rossignols des cafés-chantants les dévorent.

Les merles des petits théâtres les dévorent.

La plupart se donnent de gaieté de cœur aux effrontés pierrots qui nichent dans les mauvais lieux du boulevard, de la Porte-Saint-Martin aux Folies-Nouvelles.

On pique les papillons sur des tableaux.

On empaille les oiseaux.

On conserve des vipères dans de l'esprit-de-vin.

Nul ne se soucie de conserver des chenilles.

Cependant quelques garçons coiffeurs en ont eu des collections.

Qu'elles soient à *Livrée*, ou *Arpenteuses*, *Chagrinée* ou *Tuberculeuses*, *Rouleuses* ou *Cloportes*, toutes les chenilles finissent mal.

Un faux soleil peut bien les faire renaître.

Mais l'hiver arrive toujours.

Leur agonie est horrible.

Elles tordent misérablement leurs anneaux, sur lesquels la nature, prévoyant l'idée sociale, a placé des *stigmates*.

« Leurs robes, bigarrées de couleurs voyantes, deviennent grises et graisseuses ; leur corps, d'un blanc de lait, devient jaune et ridé. » (*Traité des lépidoptères.*)

Et elles meurent en se tordant sur la terre gelée, qui s'ouvre comme à regret pour ensevelir leur corps corrompu autant par leur vie que par leur mort.

Cette agonie est la glorification des chenilles utiles et travailleuses qui vivent dans la sainteté du devoir et de l'honnêteté, fabriquant dans le silence ces belles soies, ces magnifiques étoffes de brocart et de velours, dont l'industrie pare toutes les grandeurs terrestres, depuis le dos de la courtisane jusqu'à l'étole du premier serviteur de Dieu.

## UN PION

Un jour que le hasard m'avait conduit au quartier Latin, j'entrai dans le jardin du Luxembourg.

Faut-il le dire, j'avais trente ans, l'âge aimable de la vie, et j'étais si ennuyé du présent que j'entrais dans ce jardin avec l'espoir d'y retrouver un éclat de rire perdu là par ma jeunesse.

J'avais trente ans et je me plaignais, c'est horrible à dire.

J'avais trente ans et je trouvais le présent si amer, que je regrettais l'horrible temps où je culottais des pipes J. G. ou du n° 46.

J'allai m'asseoir sur un banc solitaire, d'où j'apercevais la statue de Mlle de Montpensier, due à l'habile ciseau de mou ami De Mesmay et dont j'avais été légèrement amoureux autrefois. Pygmalion sans excuse, j'avais cependant une circonstance atténuante : l'idée de dérober le feu du ciel ne m'était pas venue. J'aurais même cédé du mien à bon compte.

Je voyais passer des jeunes gens mis comme des seigneurs, propres comme des soldats.

Marchant à pas lents, tenant un livre à la main ou devisant à deux sur les grands principes de l'humanité.

Sur leur chemin passaient des femmes en toilettes tapageuses ; ils les saluaient presque poliment, parfois leur faisaient un petit signe, et c'était tout.

Je trouvais tout cela bien étrange, et je pensais m'être trompé ; peut-être avais-je pris les Tuileries pour le Luxembourg. Il devait en être ainsi, je ne voyais plus d'étudiants culotteurs de pipes, ni de grisettes.

Je me souvenais du temps où nous allions jouer au tonneau chez la mère Mansourd, qui tenait une brasserie en plein air située à l'issue du Luxembourg.

Je me souvenais de mes deux vieux amis, Saint-Bris et Labarre.

Je me souvenais de trois jeunes filles dont l'une s'appelait Marguerite, et que j'appelais moi Margot, ce qui était bien moins joli; mais cela avait plus d'air.

Je me souvenais encore de nos bérets blancs à flamme rouge, et de nos vareuses bleues : c'était horrible à penser.

Comme tout cela était loin de moi !

Comme treize années creusent la vie !

Je suis un exilé rentrant dans sa patrie, pensais-je; le temps a ridé mon front, blanchi mes cheveux; les orages m'ont vieilli, et, pareil à Ulysse battu par la tempête, mes concitoyens ne me reconnaissent plus.

J'en étais là de mes réflexions, lorsque j'aperçus

un homme barbu et fort mal mis qui, après m'avoir considéré avec émotion, vint me sauter au cou.

— Je te retrouve enfin, mon cher Julien, me dit-il; que je suis heureux!

A l'accent, au son de la voix, j'avais reconnu mon vieil ami Saint-Bris; je le regardais attentivement: nous étions nés dans la même ville, dans la même rue, la même année, et il paraissait de quinze ans plus âgé que moi. Comme il me semblait fort malheureux je lui fis mille amitiés.

— Asseyons-nous et causons, lui dis-je.

Il y avait un inconvénient pour accomplir ce projet, nous nous trouvions au milieu d'une masse d'enfants qui avaient formé un cercle autour de nous.

— Mes amis, leur dit Saint-Bris, voilà que j'ai le bonheur de retrouver mon vieux camarade Julien, que je n'ai pas vu depuis plus de dix ans; laissez-moi, je vous prie, causer avec lui.

Les enfants s'éloignèrent respectueusement.

— C'est donc vous qui passez le onze à saute-mouton? me demanda un gamin.

— Oui, oui, c'est lui, fit Saint-Bris; va-t-en avec les autres; et, se retournant vers moi, il me dit avec une douceur charmante : « Je leur parle souvent de toi. »

Saint-Bris continua :

— Tu ne t'attendais pas à me trouver pion?

— En effet, mon pauvre ami.

— Mon père est mort, j'étais sans fortune. Je me suis placé dans une pension en attendant que mes amis et ceux de ma famille me puissent trouver une place plus convenable. Il y a dix ans de cela; j'attends toujours.

— C'est affreux, il faut sortir de là, m'écriai-je.

— Pour aller où.

— Peu importe.

— Si, il importe beaucoup. Je n'ai pas un sou devant moi, je ne puis attendre sans travailler, et d'ailleurs, suis-je propre à faire autre chose?

— Mon bon vieux, lui dis-je au bout d'un instant, je ne suis pas riche — oh! non — mais viens, il y aura toujours assez pour toi.

— Pour moi, bon; mais Rosalie?

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Quoi! fit Saint-Bris avec stupéfaction, tu ne te souviens pas de Rosalie, l'amie de Marguerite?

— Ah! bien, vous êtes donc toujours ensemble?

— Plus que jamais. C'est une si brave fille d'ailleurs; elle est malade, elle a besoin de moi. Eh bien, et Margot?

— Ah! elle n'était pas brave fille, et elle se portait trop bien pour avoir besoin de moi.

Saint-Bris fronça le sourcil et il se fit un long silence.

— En somme, repris-je, ton sort est mauvais, mais tu le supportes.

— Il n'est pas mauvais, il est humble.

— Tu es philosophe?

— Je suis chrétien.

— Mais tu fais là un affreux métier.

— Pourquoi?

— Mais j'ai entendu dire que les gamins de Paris sont insoutenables. Je me rappelle que, lorsque nous étions enfants, nous étions de fort mauvais

drôles qui faisions damner ce bon M. Merlan. Les gamins ne valent pas mieux qu'autrefois, je pense.

— Il faut savoir les prendre, ce n'est pas difficile.

— Raconte-moi ton moyen.

— Il est des plus simples, continua Saint-Bris; les commencements ont été durs. Quand un nouveau arrive, il me fait quelque avanie pour se poser, et voilà tout.

— C'est bien raisonnable.

— Il faut savoir s'en tirer. Ce n'est pas difficile; ce sont toujours les mêmes farces, le répertoire n'est pas varié.

De la poix sur une chaise ou des épingles. Je fais attention avant de m'asseoir, voilà tout.

Il y a ensuite une série de mauvaises charges. Les cordes tendues dans l'escalier, l'huile répandue dans mon encrier, les ordures mises dans mes livres, la brosse coupée dans mon lit. La cuvette percée, de la poudre de chasse dans ma pipe.

— Oh ! les mauvais drôles !

— Non, dans le fond ils ne sont pas méchants; tiens, un exemple :

L'an dernier, un bambin s'avise de tondre mon chapeau avec des ciseaux qu'il avait trouvés.

Quand je mis ce chapeau sur ma tête, ce fut un éclat de rire qui fit trembler l'étude.

Je me sentais devenir pâle, ce qui chez moi est un signe de colère, mais je fus assez heureux pour me contenir.

— Tant pis.

— Tant mieux, continua Saint-Bris, j'aurais fait un malheur. Tu comprends qu'avec cinquante francs par mois on ne va pas loin. Le loyer de Rosalic en emporte vingt-cinq; il nous reste douze francs cinquante centimes chacun pour nous habiller et nous blanchir : on y arrive, mais c'est dur.

— Je te crois.

— Mes enfants, leur dis-je, celui de vous qui a fait cela est bien méchant. Je suis pauvre, et je ne puis m'acheter un autre chapeau, je porterai donc celui-ci longtemps encore. Les passants riront de

moi, ce sera votre faute; Dieu vous fasse riches!

— Eh bien, devine ce qu'ils ont fait? Ils se sont cotisés, chacun a donné cinq sous, et ils m'ont acheté un autre couvre-chef.

Il est vrai que le père d'un enfant, un cordonnier de la rue du Vieux-Colombier, m'est venu faire une scène en m'appelant exploiteur. Mais lorsqu'il a su l'histoire, et que son fils était le coupable, il m'a donné une bonne paire de souliers.

Pendant que Saint-Bris finissait son récit, un enfant qui courait tomba et se blessa à la figure.

Saint-Bris s'élança, le releva et le mit sur ses genoux en lui faisant mille caresses; puis, s'étant procuré de l'eau, il le lava avec précaution.

— Va, lui dit-il en l'embrassant, cela ne sera rien.

L'enfant le regarda en ouvrant de grands yeux, puis il chercha dans la poche de son pantalon, il en sortit un couteau, des plumes métalliques, des billes, une ficelle, et enfin trois prunes qu'il présenta à Saint-Bris sur sa main sale.

— M'sieu, lui dit-il avec hésitation, m'sieu, voulez-vous de mes prunes?

— Tu vois bien, me dit mon vieil ami, ils ne sont pas mauvais, il faut savoir les prendre.

## LE MOUCHARD DE LA RUE DE PARME

Il y a bien longtemps de cela, vingt ans, peut-être un peu plus. J'habitais le no... de la rue de Parme.

C'était une de ces grandes maisons que la spéculation édifia pendant le calme qui succéda aux agitations qui avaient troublé les premiers temps du règne de S. M. le roi Louis-Philippe Ier.

Cette immense maison avait plusieurs désagréments :

Les appartements étaient fort mal distribués, partant très-incommodes.

Les murs avaient si peu de consistance, qu'on entendait parfaitement ce qui se disait dans les appartements voisins, celui de dessus et celui de dessous, sans compter ceux des côtés.

Enfin le dernier et le plus grand des désagréments consistait dans le voisinage.

A cette époque, la rue de Parme était presque une campagne.

Les rues de Milan et de Berlin se composaient d'hôtels clair-semés, la rue de Clichy avait des lacunes, et mon ami et maître Félix Pigeory n'avait pas encore meublé la rue d'Amsterdam de ces confortables petits hôtels qui font de cette rue l'une des voies les plus coquettes et les mieux habitées de Paris.

C'était donc un village et non pas une rue que cette rue de Parme, si bien que tout le monde s'y connaissait.

Le voisin savait qui vous receviez, et vous saviez ce que le voisin mangeait et qui la voisine aimait.

Pour être juste, il faut dire que la voisine ne s'en

cachait point. Mais le voisin n'était pas content, il y avait de quoi, vous en conviendrez.

On avait commencé par la guerre civile dans cette rue aux quatre maisons.

Puis, comme tout le monde payait les frais de la guerre, ce qui est fort désobligeant, on avait fini par faire la paix.

Parmi les hommes, la chose avait été facile. Tout le monde avait signé le traité de la meilleure grâce possible.

Parmi les dames, la chose avait été plus difficile.

Là, comme dans toutes les petites villes, il s'était formé plusieurs camps.

Les boutiquières, c'est-à-dire la fruitière, la marchande de vin, la blanchisseuse de fin, la charcutière et la mercière, enfin le haut commerce, avaient fondé un clan d'où la charbonnière seule avait été exclue à cause de sa noirceur.

Le premier et le second étage de chaque maison

allaient volontiers prendre le thé en face ou à côté, chez leurs égaux.

Les habitants des troisièmes allaient avec empressement les uns chez les autres manger des marrons et boire du cidre et du vin blanc.

Ceux du quatrième se réunissaient le plus souvent possible pour ne rien prendre, mais pour jouer au loto.

Les cinquièmes, qui avaient tous des balcons, représentaient la Bohême dans ce petit État.

Ils étaient habités par des jeunes gens employés des ministères, quelques peintres et quelques littérateurs en chambre. La partie féminine y était fort curieuse à observer. Elle avait toutes les grâces, toutes les gaietés que donnent le laisser-aller, sans avoir ce débraillé et cette excentricité de mauvais goût qui caractérisent les biches de notre temps.

Dans la maison que j'habitais, il y avait au premier étage un vieux rentier et sa femme, bonnes gens retirés du commerce des cuirs.

Au deuxième, il y avait une famille de province,

dont le chef, ancien notaire du département de la Nièvre, n'avait pas réussi et vivait de la fortune de sa femme.

Au troisième, il y avait un commis principal du ministère de je ne sais quoi.

Au quatrième, un peintre en miniature, brave et digne prudhomme que la photographie devait tuer.

Le cinquième était divisé en deux logements.

L'un était habité par moi, l'autre par une dame qui se nommait madame Cécile.

A cette époque, je passais mes nuits à écrire mon premier roman, qui peut-être, à cause de cela, ne vit jamais le jour.

Madame Cécile était *première* dans une maison de fleurs artificielles de la rue Richelieu ; elle se levait pour se rendre à son magasin au moment où j'allais me coucher.

Le portier, qui était facétieux, nous appelait le soleil et la lune.

Pendant quinze mois, je n'aperçus madame Cécile que les dimanches.

Au-dessus de nous, au sixième, habitaient une vieille dame et son fils.

On ne savait rien d'eux. La mère adorait son fils et en était fière.

Le fils était plein de respect et de tendresse pour sa mère.

La mère vaquait tout le jour aux soins du ménage, ne s'interrompant que pour guetter l'arrivée de son fils qui ne revenait jamais au logis sans lui rapporter des fleurs ou des friandises.

La mère n'avait pas de physionomie particulière : ses traits étaient distingués, son regard était doux et bon.

Le fils était un grand garçon de six pieds, presque un géant. Il avait des yeux gris et les cils blancs, parce qu'il était plus blond que nature ; il se nommait André de Sainte-Lude.

Malgré la douceur de ses mœurs, malgré la régularité de sa vie, malgré son amour pour sa mère, personne dans la rue de Parme ne recevait M. de

Sainte-Lude, personne même ne le saluait. On l'appelait le mouchard.

Il était doux et serviable pour tout le monde, et il ne voyait autour de lui que des figures glaciales illustrées d'un sourire de mépris à moitié dessiné.

Lorsque j'étais arrivé dans la colonie, on m'avait pris à part et l'on m'avait dit :

— Vous allez devenir le voisin de cet individu qui s'appelle Sainte-Lude ; méfiez-vous de lui.

— Pourquoi ?

— C'est un mouchard.

Je ne savais pas au juste alors ce que c'était qu'un mouchard, mais le mot seul me faisait frissonner. Pendant six mois, je regardai M. de Sainte-Lude avec mépris, et pour le laisser passer, je m'effaçais contre le mur d'une façon fort malhonnête ; j'affectais de ne le point vouloir toucher.

Malgré moi, cependant, je me sentais entraîné vers ce grand garçon à l'air si doux, mais je n'avais garde de m'avouer ce penchant.

Pourtant, comme à cette époque j'avais pu re-

marquer déjà que l'opinion publique n'était pas tout à fait la voix de Dieu, je fis une enquête sur mon voisin.

Les faits relevés dans l'enquête étaient écrasants.

La rue de Parme avait répondu comme un seul homme.

M. de Sainte-Lude était un mouchard, parce que d'abord Sainte-Lude n'était pas un nom. On ne s'appelle pas Sainte-Lude.

Puis il partait tous les jours à trois heures du matin, et revenait à midi juste chargé de notes. De plus on l'avait suivi et on l'avait vu prendre le chemin de la rue de Jérusalem.

Et enfin M. de Sainte-Lude ayant eu une discussion avec le sieur Margaïl, un peintre en bâtiments, ivrogne et paresseux, le lendemain, Margaïl, dénoncé, avait été emprisonné à Sainte-Pélagie, comme faisant partie d'une société secrète.

Il n'y avait pas à douter. Je doutais cependant, parce que tout le monde m'avait répondu de même, et que je pensais avec raison que lorsque l'opinion

est générale sur un homme, elle a été dictée par un seul.

Un dimanche matin que j'arrosais mes fleurs, madame Cécile vint sur son balcon.

— Je vous croyais en compagnie? lui demandai-je.

— En effet, me répondit-elle, tout à l'heure M. de Sainte-Lude était venu me demander des allumettes, entre voisins.....

— Vous connaissez donc cet individu? lui dis-je avec mépris.

— Je crois bien, répondit-elle en riant, nous sommes du même pays, de Beauvais.

— Et vous connaissez bien ce monsieur?

— Mieux que ma poche.

— Et vous savez ce qu'il fait?

— Sans doute, le pauvre garçon est employé à la Poste, et il a demandé le service de nuit pour pouvoir, le jour, donner des leçons, et, dans la soirée, tenir les livres d'un épicier, afin que sa bonne mère ne manque de rien.

Il y a vingt ans de cela. Eh bien, je rencontre encore des gens qui me disent :

— Vous souvenez-vous de ce grand mouchard blond filasse qui demeurait autrefois dans notre rue de Parme ? Quelle crapule !

Pauvre garçon !

---

## LA PREMIÈRE RIDE

La première ride n'existe pas.

Les poëtes l'ont chantée et maudite ; les penseurs ont écrit des volumes entiers ; poëtes et penseurs ont eu tort ; la première ride n'existe pas.

Les auteurs dramatiques ont fait des pièces et des proverbes sur la première ride comme sur le premier cheveu blanc.

Le premier cheveu blanc n'existe pas plus que la première ride.

Le premier cheveu blanc, qui donc l'a jamais pris au sérieux ?

Est-ce vous, madame ?

Non. Le premier cheveu blanc a été pour vous un sujet de plaisanterie, presque d'orgueil.

Un jour votre femme de chambre vous a dit :

— Madame ne devinerait jamais ce que je vois là dans sa raie ?

— Grand Dieu ! vous m'effrayez, quoi donc ?

— Un cheveu blanc.

— Vous voulez plaisanter, Jenny !

— Mais du tout, madame.

— Aie !

— Le voilà.

— Mais vraiment oui, il est blanc. Ah ! ma pauvre Jenny, voilà que je me fais vieille.

— Madame a vingt-quatre ans ?

— Bientôt vingt-cinq.

— La belle affaire !

— Hein ! J'ai des cheveux blancs.

— Un, madame, un seul ; d'ailleurs, qu'est-ce que cela prouve ? *Nous avons des personnes* qui, à

vingt ans, sont toutes blanches. Madame a bien connu la sœur de madame Bruël, qui était mariée avec un général, eh bien, elle avait tous ses cheveux blancs.

— Qu'est-ce que cela me fait? Allez, Jenny, si j'ai besoin de vous, je sonnerai.

— Jenny partie, vous vous êtes mise à rire en vous regardant dans la glace; vous vous êtes trouvée charmante et avez murmuré tout bas :

— Qu'est-ce que ce cheveu blanc me veut?

Et comme, après tout, vous êtes intelligente, vous êtes fort intelligente, vous avez songé à le placer utilement.

Vous l'avez piqué sur une pelote de velours noir, de façon à ce qu'il soit bien en vue.

Un peintre aurait pu faire de vous un croquis charmant : *La coquetterie souriant à la vieillesse.*

Le soir, vous avez montré triomphalement ce que vous cachez si bien aujourd'hui.

Votre pauvre mère s'est alarmée.

— Pauvre cher ange, s'est-elle écriée, tu as donc du chagrin?

— Des chagrins, non, avez-vous répondu; mais ma vie n'est vraiment pas gaie. Mon mari ne me mène nulle part.

Votre mère a fait une scène à votre mari.

Votre mari ne savait où se fourrer.

— Je ne vous empêche pas, a-t-il dit, d'aller où vous voulez avec votre mère. Vous savez que ma santé ne me permet pas de voir le monde.

— Où voulez-vous que nous allions. J'ai peu de toilette et vous n'avez jamais voulu me donner de voiture.

Votre mari a cédé, vous avez eu des robes à enrichir votre femme de chambre et un coupé marron avec un chiffre rouge, ce qui est du dernier cocotte.

Et lorsque votre amant est arrivé, vous lui avez montré le fameux cheveu blanc.

— Tenez, monsieur, voici votre ouvrage.

— Mon ouvrage? et il s'est reculé.

— Ne vous ai-je pas attendu hier toute la journée?

Le pleutre a été flatté. Quand un pleutre est flatté, il est fort amoureux. La matinée est belle.

Donc ce cheveu blanc, votre premier cheveu blanc, vous a rapporté :

Du plaisir,

Des toilettes,

Une voiture,

De l'amour.

A ce prix-là on voudrait avoir la tête du sage Nestor.

Il est vrai que ceux qui sont venus après celui-ci vous ont coûté diablement cher.

Vous rappelez-vous encore que le second, le troisième, le quatrième ont presque autant rapporté ; que voulez-vous? tout se paye.

Donc j'ai bien raison de dire que le premier cheveu blanc n'existe pas, puisqu'on ne pleure qu'au trentième.

Eh bien, la première ride existe encore moins.

Je vais plus loin, personne ne l'a jamais vue.

Je vais vous le prouver,

Les médecins savants prétendent que les rides naissent lorsque le tissu cellulaire s'affaisse.

Trop de tissu cellulaire : on ressemble aux amours bouffis.

Beaucoup de tissu cellulaire : on pourrait ressembler au Bacchus indien ou à Vénus Astarté, « fille de l'onde amère. »

Plus de tissu cellulaire : on ressemble à une pomme cuite ou à une poire desséchée.

Quand la science n'aura plus de secret pour les hommes, — hélas! nous ne verrons pas ce temps, — un homme de science, en voyant le front de sa maîtresse se plisser, lui dira tranquillement :

— Attendez donc, chère belle, votre front d'ivoire se donne des petits airs de lac, il se ride sous le souffle du zéphyre ; attendez donc un peu que je vous arrange cela.

Et gravement il insufflera à la dame de ses pensées le tissu cellulaire absent pour cause de passion, de vice ou de tempérament, et la belle de-

viendra plus belle et ne sera pas forcée de pleurer comme la pauvre Nérilha :

Jadis belle et jolie,
Que je voudrais encor
De ma beauté flétrie
Retrouver le trésor!

Mais jusqu'à présent les savants hommes n'ont trouvé le moyen de n'insuffler le tissu cellulaire qu'à de pauvres cadavres qui ne s'en soucient guère.

Nous n'avons, grâce à ce retard des hommes de l'art, qu'un moyen de n'avoir point de rides.

Ce moyen consiste :

1° A n'avoir pas de tempérament. Arrangez-vous comme vous voudrez, ça ne me regarde pas;

2° A ne pas aimer, ni détester ;

3° N'être ni jalouse, ni colère, ni avare; mais vous pouvez être paresseuse et gourmande.

Les femmes grasses sont les moins ridées.

Avec ce système de conduite vous conserverez

votre peau comme du satin indéfiniment, c'est-à-dire jusqu'à vingt-huit ans.

Et maintenant vous allez me dire que tout cela ne prouve pas que la première ride n'existe que dans le cerveau des poëtes.

C'est vrai, mais puisque vous avez passé trente-cinq ans, vous tomberez d'accord avec moi qu'une ride est comme un malheur : elle n'arrive jamais seule.

Il n'y a pas de première ride, parce qu'il en vient toujours deux à la fois. Elles naissent ensemble et grandissent de même.

Une femme n'aperçoit jamais une ride, elle en voit toujours plusieurs ; de là sa douleur.

Les deux premières rides viennent aux tempes, deux à gauche, deux à droite, cela fait quatre pour commencer.

Vous voyez bien qu'il n'y a pas de première ride.

Ces quatre rides sont le premier avertissement.

Les deux qui viennent ensuite traverser le front sont le second.

Les femmes sont comme les journaux politiques, au troisième avertissement elles peuvent être supprimées sans que le monde s'en plaigne. L'amour seul, qui y perd, regrette que la destinée se livre à des excès de pouvoir.

---

## LA RETAPEUSE DE FLEURS

Pleurez, poëtes du printemps.

Voilez-vous la face, prenez le deuil, dites adieu à vos illusions.

N'écrivez plus :

*Ce que disent les fleurs*,

*Petites fleurs des bois*,

*Le Langage des fleurs*,

*La Reine des fleurs*,

*La Fleur de l'âme*,

Et autres facéties du même genre. Les fleurs ne valent pas mieux que les vieilles bottes.

Poëtes, pleurez !

Les grands fleuristes de Paris avaient bien pris la funeste habitude d'habiller leurs fleurs à leurs fantaisies ; ils appelaient cette hérésie aider la nature.

— Je n'ai fait qu'aider la nature, disait aussi le médecin à la mère dont il venait de tuer l'enfant.

Les fleuristes ferment les tulipes avec du fil ; ils ouvrent les camellias et les roses, et, à l'aide de fers à friser, leur donnent des contours gracieux et réguliers.

C'était horrible, mais ce n'était rien en comparaison du commerce odieux qu'exerce aujourd'hui madame Ernest.

Madame Ernest, vous la connaissez, c'est cette vieille dame qui est presque tous les soirs à l'Ambigu-Comique.

Vous l'avez remarquée certainement : elle a un chapeau de forme surannée, mais qui n'est point sans élégance ; un cachemire fond blanc ou fond jaune, selon le temps. A la nuance, à la disposition

des palmes, on sent que la Restauration et peut-être le premier Empire ont dû passer là.

La figure de madame Ernest n'est pas belle. Ce qui ne contribue pas à l'enjoliver, c'est qu'elle est criblée de petite vérole. Ces milliers de trous noirs sur sa peau jaune, ne sont pas d'un effet galant.

Malgré son air intelligent et la vivacité de ses yeux, on se demande où diable M. Ernest avait la tête lorsqu'il contracta devant le maire.

M. Ernest a existé ; il était à l'Ambigu en qualité d'utilité au temps de la direction Cès-Caupenne. Il avait été premier amoureux au Petit-Lazari. Sa veuve inconsolable en parle souvent. Le souvenir de ce bel homme est toujours présent à sa mémoire et à son cœur.

Elle raconte les pièces dans lesquelles il jouait, et le place volontiers au niveau des Francisque et de Saint-Ernest : « Un bel homme aussi, celui-là, ajoute-t-elle, bien qu'il fût grêlé. »

A l'époque où M. Ernest brillait sur la scène de

l'Ambigu, madame Ernest ne brillait pas, comme aujourd'hui, par les diamants. Ce qu'elle faisait alors, le diable le sait, et tout porte à croire qu'il s'en souviendra quand il en sera temps.

La mort de M. Ernest vint mettre un peu d'ordre dans ses finances, non qu'il lui laissât la moindre pièce de cinq francs, mais les besoins du ménage furent moins grands.

C'était du reste une femme travailleuse et intelligente que madame Ernest; à l'aide de protections, elle entra en qualité de loueuse de chaises chez l'entrepreneur des siéges aux Champs-Elysées.

Son intelligence à faire payer les clients deux fois plutôt qu'une, lui eût valu de l'avancement si le ciel ne lui avait réservé un autre destin.

A cette époque — c'était en 1843 — le café Morel, qui depuis est devenu l'Alcazar d'été, s'imagina de donner des concerts.

Le maître de l'endroit installa quatre planches en forme d'estrade, et l'homme à la vielle, cet homme barbu à la voix claire, que tout Paris a connu, fut

chargé, lui et sa famille, de charmer les consommateurs.

Le pavillon des Ambassadeurs, rival du pavillon Morel, sourit de pitié en voyant cette piètre installation et prétendit que le voisin déshonorait la limonade.

Le voisin, homme intelligent, laissa dire.

Les consommateurs abondaient pour entendre chanter, tranquillement assis, l'artiste populaire qu'ils entendaient mal dans les rues :

Tiens, prends ma carabine,
Sur toi veillera Dieu.
(D'ici je t'examine)
S'ils font un pas, fais feu.

Ainsi criait, en roulant des yeux terribles, l'homme à la vielle ; et pour donner plus de vérité à son chant, il mettait à côté de lui une petite fille en spencer vert, qui était censée représenter le fils du brigand calabrais chargé par son père de tuer les gendarmes.

Cette grotesque romance, avec sa naïve mise en scène, ne laissait pas que de passionner la foule.

Un soir, une grande dame (les grandes dames de tous les temps ont affectionné les chanteurs des rues), s'arrêta pour entendre l'homme à la vielle.

Soit qu'elle ne voulût pas traduire ouvertement son admiration pour le bateleur, soit qu'elle trouvât l'enfant au spencer vert intéressante, elle lui jeta son bouquet, et la foule éclata en applaudissements.

Ce soir-là, madame Ernest rentra chez elle en rêvant la fortune.

Le lendemain, elle donna sa démission à l'entrepreneur des chaises et vint s'établir bouquetière au pavillon Morel.

— Qui veut jeter un bouquet à la petite chanteuse? tel était son cri.

Il se trouvait des gens qui jetaient des bouquets à l'enfant.

La visite de la grande dame avait fait du bruit. On vint beaucoup entendre l'homme à la vielle.

Ce succès enivra le limonadier qui, l'été suivant, installa une manière de petit théâtre avec des rideaux de calicot rouge.

A la place de l'homme à la vielle, quatre ou cinq femmes, aux mains rouges et vêtues comme vous savez, vinrent chanter des romances et des duos; des hommes disaient des scènes comiques et des chansonnettes.

Le pavillon des Ambassadeurs cessa de gouailler, il devint triste et désert. Après mille hésitations, il se décida à faire concurrence à son heureux voisin et organisa son concert, qui souvent lutta avec avantage: la vogue chancelait.

Au milieu de la lutte, une femme chargée de fleurs allait d'un pavillon à l'autre, impassible comme le destin.

Quand je dis chargée de fleurs, je dis mal; elle portait quatre bouquets, deux à chaque main, jamais plus.

Elle allait parmi les groupes, répétant toujours:

— Messieurs, qui est-ce qui veut envoyer un bouquet à mademoiselle Anita?

Mademoiselle Anita était très-aimée; à chacune de ses chansons, elle recevait deux ou trois bouquets, quatre quelquefois, et elle revenait, chargée de fleurs, saluer la foule.

Dans le pavillon rival, il en arrivait autant pour mademoiselle Clémence.

Après mademoiselle Clémence, c'était mademoiselle Clotilde.

Après Anita, c'était Héloïse, qui apparaissait au milieu des fleurs.

Et cependant, pour les deux établissements, pour les dix chanteurs, il n'y avait que quatre bouquets. Là était le mérite de madame Ernest.

Sa combinaison était bien simple.

Elle vendait ses bouquets trois francs et elle les rachetait vingt sous.

Les cafés-concerts se perfectionnèrent, la quête fut abolie, les tentures devinrent plus élégantes, un côté artistique se glissa dans les chopes. A l'horizon

se dessinait l'écharpe bleue de Suzanne Lagier, qui devait plus tard faire rêver les dilettanti et faire concurrence à la barbe de la femme à barbe.

Madame Ernest allait toujours.

Mais avec les grands artistes vinrent les vrais bouquets; Madame Ernest eût été ruinée si elle n'avait pas été prévoyante. Elle avait amassé une soixantaine de mille francs.

A la rigueur elle aurait pu se retirer et vivre de ses petites rentes; mais elle était bien trop Ernest pour cela.

Elle changea de théâtre, et ses affaires prirent une extension difficile à croire, si d'ailleurs tout le monde ne connaissait ce secret de Polichinelle.

Madame Ernest travaille dans le monde.

Elle a aujourd'hui dix ou douze employées, qui vont chez les femmes à la mode, acheter le matin les fleurs de la veille.

Quelques actrices de Paris ont des traités à l'année avec la retapeuse de fleurs; elles cèdent tous les bouquets reçus pour une somme fixée.

Ces bouquets, transportés rue Saint-Nicolas d'Antin, sont triés ; les fleurs fanées sont enlevées, les fleurs à demi fraîches sont semées adroitement parmi les plus fraîches, et on confectionne avec ces fleurs de la veille, des bouquets fort présentables, qui font la joie des bourgeoises, stupéfaites d'avoir pour cinq francs des gardenias, des cactus *(speciocissimus)* et des camellias veinés de bleu.

Les demi-cocodès connaissent le dépôt et s'approvisionnent là. Il arrive souvent qu'une cocodette reçoit un bouquet qu'elle a fait vendre la veille.

Madame Ernest le connaît le surlendemain et dit à sa femme de chambre :

— Ma petite, votre maîtresse finira mal, elle a de mauvaises connaissances.

La prédiction se réalise toujours.

Un singulier procès a été sur le point d'avoir lieu.

Un actrice blonde avait traité à l'année, moyennant 1,200 fr., pour la vente de ses vieux bouquets.

Madame Ernest, qui a des yeux de lynx, s'aperçut

qu'on la trompait ; on ne lui donnait pas toutes les fleurs reçues.

Elle va chanter pouille à sa pratique, qui avoue ses torts. Elle reçoit tous les soirs un bouquet de violettes de Parme qu'elle veut garder à tout prix.

Madame Ernest aurait pu réclamer des dommages-intérêts, résilier le traité ; mais la retapeuse est bonne fille, elle a répondu :

— Moi aussi, j'aimais bien Ernest, et je comprends bien ce que vous faites ; mais, ma petite, je ne puis entrer là-dedans, moi.

Le marché a été réduit de moitié.

---

## LA SAINT-SYLVESTRE

Je ne veux pas vous raconter l'histoire de ce bon saint.

D'abord je ne la connais pas.

Je pourrais, à la vérité, la copier dans la *Vie des Saints*, mais je crois que cela a été fait.

Je mets saint Sylvestre en tête de cette causerie parce qu'à dire vrai je ne sais pas ce que je pourrais mettre à la place.

Les événements ne se donnent pas la peine de naître pour un jour; ceux qui veulent étonner le

monde attendent à demain pour n'être pas de l'année dernière.

La Saint-Sylvestre est le jour où ceux qui font le mal sous la voûte des cieux doivent réfléchir.

Je me suis toujours demandé pourquoi Dieu, qui fait si bien les choses, n'a pas établi, en vue de faciliter le travail de l'éternité, un petit tribunal correctionnel annuel.

Je m'explique : à sa mort l'homme est jugé par Dieu.

Absous, c'est le paradis.

Condamné, c'est l'enfer.

Avec des circonstances atténuantes, c'est le purgatoire.

Dieu, parce qu'il est très-grand, tout-puissant et tout fort, a voulu une juridiction qui fût presque au-dessus de la sienne ; il a institué le jugement dernier, une espèce de Cour de cassation qui rejettera bien des pourvois.

Or, il devrait, dis-je, y avoir entre ces deux juri-

dictions un petit tribunal correctionnel qui jugerait tous les ans le jour de la Saint-Sylvestre.

— Accusé, que faisiez-vous pendant l'année 1866? dirait le conseiller délégué par Dieu pour présider les assises du département de la Terre, tout comme le président dit à Filoche :

— Que faisiez-vous dans la nuit du 17?

L'homme ne répondrait pas comme Filoche :

— Mon président, je mangeais du lapin.

Parce que tout aussi bon que soit le lapin, il serait odieux d'en manger toute une année.

C'est cependant le rêve bien souvent caressé des pauvres gens affamés.

L'homme répondrait :

— Dans l'année 1866, divin président, j'ai mangé les jours que Dieu m'a faits.

— Les avez-vous consommés convenablement?

— Dieu me jugera.

— C'est bien son intention, et rien ne le gênera pour cela; mais ce n'est pas là répondre.

— Que voulez-vous, il y a de bons jours et de mauvais jours.

— Je voudrais qu'ils fussent tous bons.

— Je ne dis pas.

— Que faites-vous?

— Je m'ennuie.

— Non, je vous demande votre profession.

— Je suis rentier.

— Très-bien ; je dois vous prévenir que je serai sévère justement à cause de votre profession. Vous n'avez à lutter que contre le bonheur.

— On a bien ses ennuis.

— Lesquels?

— Les locataires payent mal, les rentrées se font difficilement.

— Vous avez manqué de patience, très-bien. Greffier, écrivez que l'accusé reconnaît avoir manqué de patience.

— Mais, pardon !

— La patience est une vertu.

— N'en pas avoir, n'est pas un défaut.

— Quand on est riche, c'est un vice, allez!

— Deuxième accusé, votre profession ?

— Journaliste.

— Ah ! ah! asseyez-vous alors.

— Ce sera long ?

— Pas précisément; que faisiez-vous en l'année 1866?

— Des lignes.

— Trop.

— Il faut bien vivre.

— Cela dépend; avez-vous dit du mal de vos confrères?

— Ce sont eux qui ont commencé.

— En avez-vous dit du bien?

— Souvent.

— Je vois dans vos notes que vous dites plus volontiers du bien de ceux que vous connaissez?

— L'amitié a ses devoirs.

— Pourquoi ne parlez-vous jamais des inconnus?

— Parce qu'on ne les connaît pas.

— C'est spécieux, si vous en parliez, çà les ferait connaître.

— Il m'importe plus de ne me point faire oublier que de faire connaître les autres.

— Vous manquez au devoir de la confraternité.

— Sans doute, mais jugez-moi. Si je découvre à grand'peine un homme d'esprit, tous mes confrères vont faire la grimace. « Pourquoi, penseront-ils, amener ce jeune affamé s'asseoir à une table où l'on jeûne déjà ? » Et quand le pauvre affamé se sera bien repu, il ira dire et écrire du mal de moi pour faciliter sa digestion.

— Cela s'est vu.

— Cela se voit encore. Voyez la différence, divin président, qu'il y aurait pour moi si, au lieu de découvrir un nouvel auteur, je découvrais un insecte inconnu, laid et rongeur.

Dans ce dernier cas, j'entrerais d'emblée à l'Académie des sciences, j'aurais des croix et des pensions, je deviendrais illustre. Dans le premier cas,

au contraire, l'insecte, non, je veux dire l'auteur que j'aurais découvert, prendra mes croix, mes pensions peut-être ma place à l'Institut, et deviendra célèbre à ma place.

— C'est qu'il aura plus de talent.

— C'est ce que je craindrais.

— Allez, votre franchise vous sauve.

— Troisième accusé, votre profession ?

— Banquier.

— Dans quel genre ?

— Je ne saisis pas la question.

— Il y a banque et banque. A quelle banque appartenez-vous?

— A toutes.

— C'est trop.

— Les affaires deviennent de plus en plus difficiles.

— Je vois au dossier que vous vous chargez gratis de faire des opérations de placement de fonds pour vos clients ; quel intérêt avez-vous à cela ?

— Aucun, être agréable à mes clients.

— Vous payez une patente ?

— Énorme.

— Vous avez un loyer ?

— Excessif.

— Des employés ?

— Nombreux.

— Eh bien, mais je ne vois pas trop comment vous pouvez gagner de l'argent à ce commerce?

— Une affaire en amène une autre : on se rattrape sur la quantité.

— Allez vous asseoir.

— Quatrième accusé, avancez. Ah! l'accusé est une accusée ; asseyez-vous, Madame. Votre profession ?

— Marchande de plaisirs.

— Il n'y a pas de sots métiers.

— Je l'espère bien.

— Vos clients sont en général des mineurs ?

— Oui, mais ils conduisent des voitures à quatre chevaux au bois de Boulogne, si bien qu'on pourrait croire qu'ils sont majeurs.

— Quelques vieillards ne détestent pas vos produits.

— En effet, ils les recherchent lorsqu'ils vont tomber en enfance.

— Pensez-vous que Dieu vous puisse pardonner un semblable commerce?

— Je l'espère.

— C'est de l'impudence.

— Il y a des exemples.

— Oui, je sais, vous allez me parler de sainte Thérèse, de la Madeleine : c'est comme, mais ce n'est pas la même chose.

— Je crois bien ! la Madeleine avait des toquades, et Thérèse manquait de tenue, tandis que moi.

— Vous?

— Je suis une femme sérieuse.

— Comment alors osez-vous espérer?

— Parce que je sais ce qui m'attend.

Un jour viendra où la caisse de mon coupé sera défoncée, mes jupes de soie seront d'horribles lo-

ques, mes meubles somptueux auront été adjugés à quelque femme honnête, mes cheveux roux seront remplacés par d'immondes et rares mèches de cheveux gris sillonnant mon crâne jaune, mes joues fraîches seront ridées, mes lèvres roses deviendront grises, mes dents blanches seront noires, ma chair fraîche sera morbide et dégoûtante; après avoir erré de ruisseau en ruisseau, à la grande joie des gens du peuple, mes frères, j'irai tomber à la porte de l'hôpital, où une religieuse, ma sœur peut-être, me ramassera, ou bien je m'éteindrai dans quelque cloaque immonde, entre un voleur et un lépreux; et Dieu me pardonnera, non parce que j'aurai beaucoup aimé, mais parce que j'aurai beaucoup souffert.

— C'est bien, dépêchez-vous de vieillir.

— C'est ce que je fais.

---

## DE LA LIBERTÉ

Ce titre presque redoutable ici n'a rien de séditieux.

Il s'agit d'un fait isolé et non de l'impérissable droit des peuples.

Un monsieur Maurice B,.., franc-maçon, autrefois rue des Halles-Centrales, nº 1, aujourd'hui rue Pierre-Lescot, même numéro, m'écrit une lettre de quatre pages pour m'adresser une question.

Quatre pages pour une question, c'est trois de trop; néanmoins je ne saurais me plaindre, M. B... ne manquant ni de style ni d'esprit.

Voici la question posée par mon correspondant :

« Un voyageur d'impériale d'omnibus a-t-il, *oui* » ou *non*, le droit de se servir de son parapluie en » cas de besoin ? »

« Singulière question, allez-vous dire. Oui, mais » elle mérite d'être examinée et qu'on la prenne au » sérieux. »

Non, monsieur, je ne dirai point cela, car pour moi une question ne peut jamais être singulière ; la vôtre mérite d'être examinée avant de dire si elle mérite d'être prise au sérieux. Je veux dire au lecteur les circonstances qui vous ont engagé à m'en entretenir.

M. Maurice B... montait, il y a quelques jours, sur l'impériale de l'omnibus qui conduit de Bicêtre au Père-Lachaise.

— Drôle de ligne ! dit-il assez plaisamment.

A peine en route, un nuage éclate, il pleut à verse, et les douze voyageurs vont être inondés.

M. Maurice avait un parapluie ; il n'en porte jamais,

il en avait un ce jour-là, et il a manqué faire une révolution.

Placé au milieu de l'impériale, M. Maurice ouvre son parapluie et en offre la moitié à son voisin. — C'est ce voisin qui va faire tout le mal.

A peine le parapluie est-il ouvert que le peuple murmure.

L'air des *Lampions*, précurseur des émeutes, se fait entendre.

Dix voix, émues d'abord, bientôt menaçantes, crient : A bas le riflard !

Dans cinq minutes, il y aura des barricades.

Il est arrivé que quatre voyageurs ont une gouttière dans le dos, ils sont inondés.

La foule prend le parti du faible et crie.

Si, dans ce moment, un voyageur bien élevé se fût approché de M. Maurice et lui eût dit :

— Monsieur, nous sommes vraiment désolés, mais vous nous mouillez beaucoup ; ayez, je vous prie, la bonne grâce de fermer votre parapluie, nous vous en saurons gré véritablement.

M. Maurice aurait répondu :

— Comment donc, monsieur, mais avec plaisir.

— Vous allez vous enrhumer, je le regrette.

— Comment donc, monsieur, mais trop heureux.

Malheureusement les choses ne se passèrent pas ainsi.

Le peuple est brutal.

On cria, on vociféra : *A bas le riflard !* et M. Maurice, debout dans son droit, déclara que son parapluie était ouvert par la liberté et qu'il ne se fermerait que par la force des baïonnettes.

Un instant cependant il fut sur le point de céder, mais le voisin qu'il avait mis à couvert s'indigna.

— Quoi ! lui dit-il, vous allez céder ; mais vous êtes dans votre droit ! Il n'y a aucune loi qui vous force à fermer votre parapluie.

Ils n'ouvrent pas le leur, parce qu'ils n'en ont pas ; votre parapluie ne doit rien à personne, et si vous le fermez, vous donnerez aux puissances étrangères un triste exemple de votre pusillanimité.

Un autre élément de discorde vint à surgir.

Les voyageurs de l'extrémité, qui n'avaient aucun intérêt dans ces débats, se divisèrent en deux camps.

Le premier camp était pour la justice, le second camp pour la propriété.

Il y a toujours des gens portés à soutenir les riches.

Au milieu du tumulte, la voix clapissante d'un homme à barbe se fit entendre.

— Le malheur des sociétés, dit la voix, vient de l'égoïsme révoltant de ceux qui possèdent.

Voici un parapluie qui est l'image de la lumière, aveugles ceux qui ne la voient pas.

Moi je n'ai pas de parapluie, je méprise ce vain meuble de la mollesse et de la volupté. Je demande que celui de ce citoyen soit partagé entre nous en douze morceaux.

— Pourquoi faire? s'écria M. Maurice alarmé.

— Des cravates, répondit l'homme à la barbe, qui n'avait pas de cravate.

La voix du conducteur était méconnue. Le conducteur était un fonctionnaire faible qui avait ré-

pondu aux premières interpellations que les règlements étaient muets à l'endroit du parapluie.

C'était vrai, mais il est tels moments où l'énergie ét le bon sens d'un fonctionnaire doivent suppléer aux règlements.

Arrivé à un bureau, les voyageurs, au comble de la fureur, interpellent le préposé de l'administration, homme sage et prudent, qui reste chez lui les jours d'émeute :

— Messieurs, répond-il, ma mission est de surveiller mon bureau, et pas autre chose; je ne dois pas, moi, modeste employé, me mêler de ce qui se passe dans les régions *élevées*.

M. Maurice B... voyant que son entêtement pouvait amener les plus grands malheurs, quitta l'omnibus et passa en Angleterre.

Voilà l'histoire.

Voici mon opinion.

Vous étiez, cher monsieur Maurice B..., trois fois dans votre tort.

La liberté de l'un s'arrête où elle gêne la liberté de l'autre.

Puis, permettez-moi de vous dire que vous avez manqué de nez.

Pourquoi n'avez-vous pas pris ou demandé la place du coin? vous n'eussiez incommodé qu'un seul voyageur, tandis que vous vous êtes mis quatre hommes sur le dos.

Certes, il n'y a pas de loi qui empêche un galant homme d'ouvrir son parapluie.

En Angleterre, on vous aurait donné cent fois raison.

En France, on vous donnera tort, parce qu'il n'est pas convenable de s'abriter en mouillant les autres.

Le *moi* est haïssable.

Puis il y a encore une chose à ruminer.

S'il est vrai qu'il n'y ait pas de loi qui vous empêche d'ouvrir votre parapluie, il en est plusieurs qui autorisent quatre citoyens mouillés à faire au moins douze procès à celui qui les a humectés.

Vous avez été sur le point de payer bien des dommages-intérêts :

Pour des habits abîmés,

Pour des rhumes,

Pour des refroidissements,

Pour des rhumatismes,

Pour des douleurs ayant occasionné une incapacité de travail de plusieurs jours,

Remèdes,

Frais de médecins, de jugements et autres.

C'est à faire trembler.

Supposez que par malheur l'un des voyageurs fût mort quelques jours après, ce qui aurait bien pu arriver.

Les héritiers vous faisaient un procès pour hériter davantage. Homicide par imprudence, vous passiez en cour d'assises. Sans doute vous auriez été acquitté ; mais dans vingt ans il se serait trouvé des gens qui, en parlant de vous, auraient dit :

— Ce Maurice B..., ah ! oui, celui qui a tué un

homme sur un omnibus : on n'a jamais bien su ce qu'il en a été.

— Ah ! monsieur, croyez-moi, cherchez à être libre, mais ne touchez jamais à la liberté d'autrui : ça porte malheur.

---

## A PROPOS DES POMMES

L'événement du jour est l'arrivage des bateaux de pommes.

Le quai de la Grève est encombré de bons cultivateurs qui apportent eux-mêmes leurs produits.

Il en est qui ne viennent que de l'Oise, mais beaucoup arrivent de loin.

Un seul a conservé le costume national : c'est le père Palgoët, de la Mayenne.

Les autres, sans être absolument ridicules, sont habillés comme des marchands de pommes.

Un peu de statistique. Il y a des gens qui aiment ça.

Paris consomme vingt et un millions six cent mille pommes par an.

Il est des pommes qui se vendent quatre et cinq francs pièce chez les marchands de comestibles, d'autres que sur les ponts on paraît céder volontiers à un sou le tas.

La moyenne du prix des pommes est de dix centimes, ce qui fait à peu près deux millions de francs que Paris avale. Deux millions de pommes, c'est gentil.

La province ne prend point ces deux millions, elle emporte cinq cent mille francs au plus.

Elle a à payer les frais de bateaux ou de transport;

Les frais de débarquement;

Les frais de factage.

Les cultivateurs les vendent à des facteurs, qui les cèdent à des marchands en demi-gros, qui les donnent à des fruitiers qui vous les vendent.

Ces différents voyages coûtent à la pomme un

tiers de sa valeur ou, pour parler plus clairement, l'augmentent de trois fois sa valeur.

La pomme, comme bien des gens, doit sa réputation plus au bruit qu'elle fait dans le monde qu'à sa propre valeur.

Qu'est-ce qu'une pomme à côté des autres fruits ?

Il est vrai qu'elle a le talent d'arriver lorsque les autres sont mangés.

La Normandie est le pays qui leur donne communément le jour.

Mais les meilleures pommes viennent de la Marne, de l'Aisne et de l'Oise.

Il y en a de prodigieusement grosses, on dirait des pastèques.

Dans tous les dîners, on aperçoit ces fruits monstrueux entourés de mousse ou de papier dentelle.

Personne n'y touche.

Avez-vous jamais vu quelqu'un qui ose couper ces énormes pommes-là ?

La dame de la maison, si insinuante, si cordiale

pour vous offrir des confitures, vous dit d'un air moitié figue et moitié raisin :

— Monsieur ! des pommes ?

Quand, par aventure, un convive est assez mal élevé pour y toucher, la maîtresse de la maison a un sourire aimable comme un clou, et dit :

— A la bonne heure ! voici M. Bertrand qui aime les pommes.

Vous voyez la mine de Bertrand ?

A côté de cela, il y a des dîners où l'on se fait un mérite de tout servir.

La maîtresse de la maison ne laisse pas aux pommes le temps d'apparaître : avant qu'on ait eu le loisir de les admirer, elles ont le cœur fendu en quatre.

On n'en mange pas plus pour cela, mais il reste prouvé que dans cette maison on ne ménage rien.

Eh bien moi, si j'étais vous, je ne placerais pas mes fonds dans cette maison-là.

La pomme a joué un grand rôle dans l'histoire, la fortune l'a favorisée.

Bien des fruits d'une douce saveur sont restés dans l'ombre pendant que la pomme brillait au premier rang.

Le mérite vit retiré du monde; la nullité, l'ignorance, l'imposture se présenteraient au Jockey-Club si elles osaient.

Cette histoire d'Ève a été une réclame bien étonnante pour ce fruit.

Ce fait devrait bien convaincre les marchands de Paris qu'il n'est rien qui vaille une publicité bien entendue.

On a dit tant de choses sur la pomme d'Ève, que je supprime toute espèce de commentaire sur ce caprice inqualifiable de notre première mère. Les secondes, du reste, l'ont bien fait oublier.

Ce qu'il y a là-dedans de plus amusant, c'est la pomme d'Adam, cette pomme que le mari ne peut pas avaler.

La pomme de Vénus est aussi une des plus burlesques fantaisies de pomme qui se puisse imaginer.

Ces trois déesses se déshabillant pour une pomme,

Je sais bien qu'elles étaient vêtues légèrement, mais c'est égal.

Cette pomme causant la ruine de Troie, après un siége de dix ans, est une chose vraiment fantastique.

A quoi tient la destinée des empires ?

L'histoire a tellement honte de s'occuper éternellement de ce fruit, que lorsque les nécessités de la situation la forcent de parler des pommes du jardin des Hespérides, elle insinue adroitement que c'étaient des oranges.

Des oranges, je ne dis pas, mais des pommes !

D'abord il est un crime dont la pomme ne peut se laver ; c'est que c'est elle qui fait le cidre.

Les marchands prétendent que leur cidre ressemble à du champagne ; l'eau de seltz aussi ressemble à du champagne : qu'est-ce que cela prouve ?

Le champagne, agréable au goût, petille et donne de l'esprit.

Le cidre, insipide au goût, donne des coliques. On pourrait se ressembler de moins loin.

Je l'ai dit, le grand mérite des pommes est de se

trouver là lorsqu'il n'y a plus personne. C'est un grand talent de savoir arriver quand on a besoin de vous.

Puis vraiment, dans la vie tout est chance : pendant qu'on fête les pommes, on dédaigne les nèfles, leurs contemporaines ; pourquoi ?

La pomme, malgré sa généalogie et ses airs de grandeur, est un fruit commun.

On a beau en faire des confitures, de la marmelade, de la gélée, du riz aux pommes, des pommes au beurre, des charlottes et autres plaisanteries, la principale incarnation de la pomme, c'est le chausson !

Le chausson aux pommes ! la joie des enfants, est la honte de la pâtisserie.

Le chausson aux pommes, pâté allégorique de mauvais aloi, que les pommes ont perdu tout à fait.

Le souvenir d'Éden, et surtout du mont Ida, a fait de ce gâteau un triste emblême, et nulle offense n'est plus grossière pour une femme que de la comparer à ce populaire feuilleté.

Comme si tout cela ne suffisait pas, les pâles voyous ont importé une nouvelle locution dans le langage où la pomme joue encore un rôle. Quand on les charge d'un travail ou d'une commission recommandée, ils répondent invariablement :

— Soyez tranquille, bourgeois, on vous arrangera ça aux pommes.

Horreur !

Maintenant, comme il ne faut pas avoir l'air d'être un âne, j'ouvre le dictionnaire, et j'y lis que : le cidre remonte à la plus haute antiquité.

Saint Jérôme atteste que les Hébreux connaissaient ce breuvage.

Diodore de Sicile et Pline affirment que les Romains aimaient le cidre des Gaules.

Tertullien parle du cidre d'Afrique.

Et Charlemagne en ses *Capitulaires* daigne s'occuper des marchands de cidre.

Le mal est éternel.

---

## LE PÈRE D'ADOLPHE

« — Non, le monde n'est pas mauvais. Vous allez me demander qui me l'a dit? Je le sais.

» Je le sais parce que j'ai éprouvé toutes les douleurs.

» Je le sais parce que j'ai été partout, et partout j'ai rencontré de braves gens. »

Ainsi parlait un philosophe de mes amis, garçon lettré et penseur, complétement inconnu du reste.

Le talent ne lui manque pas; mais il n'a pas de bottes, et quand on n'a pas de bottes, voyez-vous, on est bien embarrassé pour marcher.

Je priai mon ami de me prouver ce qu'il avançait touchant la bonté de l'humanité ; il commença ainsi :

« — Rien ne prouve autant que les faits. J'ai pour habitude de sortir seul tous les dimanches, c'est le jour où le peuple est dehors. J'ai vu bien des choses, si vous voulez, je vous les raconterai ? »

Comme j'inclinais la tête en signe d'assentiment, il continua ainsi :

— Autrefois, j'allais souvent au cimetière du Père-Lachaise. Il y avait là une place où gisaient les souvenirs aimés de ma jeunesse, et j'aimais à mettre du lierre sur cette place.

Le lierre, il n'y a rien qui conserve mieux les souvenirs, mais il faut le mettre soi-même.

Chaque dimanche, pendant que je me livrais à cette triste et douce occupation, je voyais arriver un homme portant un enfant sur son dos.

C'était mon voisin de douleur.

Aussitôt arrivé, il asseyait son petit garçon sur un tertre et se mettait à jardiner après m'avoir salué.

Mon voisin de douleur avait six pieds de haut, il était maigre et jaune, sa barbe et ses yeux noirs lui donnaient un air farouche, que sa douleur seule venait tempérer.

Il était vêtu d'une blouse blanche, d'un pantalon de casimir noir. Il portait une casquette plate entourée d'un crêpe.

L'enfant était fort gentil et fort éveillé ; il avait quatre ans. Il portait une petite blouse noire et l'un de ces chapeaux grotesques, illustré de plumes, à faire rire don César. Les ouvriers trouvent ça joli.

— Pourquoi que le p'tit ne serait pas habillé comme un bourgeois !

La tombe que ce brave homme ornait de fleurs était entourée d'un petit grillage de bois. Au milieu s'élevait une pyramide construite en briques recouvertes de plâtre et surmontée d'une croix de fer assez artistement ciselée.

Cet humble mausolée pouvait avoir quatre pieds de hauteur.

Sur l'une de ses faces on lisait l'inscription suivante, tracée par une main inhabile :

*Ci git*

CATHERINE ANGLÈS

*Épouse à monsieur*

MAZOU

MOI ET ADOLPHE

NOUS

Y

AVONS

ÉLEVÉ CE

MONUMENT

LE 5 DU MOIS DE JANVIER.

J'éprouvais une grande sympathie pour mon voisin, et j'aurais fort désiré connaître l'histoire de sa douleur ; mais, lorsqu'il m'était arrivé de le questionner, il m'avait répondu avec une grande douceur, mais simplement par un oui ou par un non.

Comme je suis fort curieux, je voulais apprendre le secret de cette douleur. Je compris que c'était en

captivant les bonnes grâces de l'enfant que j'arriverais à faire parler le père.

A partir de ce moment, je bourrai l'enfant de friandises ; il ne se passait pas un dimanche que je ne lui apportasse un sucre d'orge et un chausson aux pommes.

L'homme me remerciait avec effusion, mais il gardait toujours son silence obstiné.

— Vous gâtez Adolphe, me disait-il, vous êtes bien bon vraiment.

Et c'était tout.

Un jour que j'arrivais un peu plus tard qu'à l'ordinaire, je rencontrai l'homme sur le boulevard extérieur. Il s'en allait, emportant, comme toujours, Adolphe sur ses épaules.

— Eh ! mon gaillard, dis-je au bambin, tu te feras donc toujours porter

— Je voudrais bien descendre, me répondit l'enfant avec un sentiment de tristesse qui me frappa.

— Non, fit le père d'une voix sèche.

Des larmes vinrent perler les cils blonds du

pauvre petit. Je pris sa douleur en pitié ; j'offris un verre de bière à mon voisin.

— Volontiers, me répondit-il ; vous nous faites trop de politesses pour que je refuse. Je ne suis qu'un ouvrier, mais je sais vivre.

Nous entrâmes dans un café, et il déposa son enfant à terre.

Les yeux d'Adolphe s'illuminèrent de bonheur.

Une fois attablé, Mazou devint aussi causeur qu'il était silencieux au cimetière.

— Qui que vous venez voir tous les dimanches ? me demanda-t-il ; je vous fais cette question parce qu'il n'y a rien d'écrit *chez vous*.

— C'est une jeune fille que j'aimais.

— Elle est morte jeune ?

— Dix-neuf ans.

— Vous n'avez pas eu le temps de vous marier ?

— Ce n'est pas le temps qui nous a manqué.

— C'est l'argent peut-être ?

— Pas absolument.

— Chacun son idée.

— Moi, reprit-il, j'étais marié, j'étais bien heureux, et un beau jour, patatras! tout ça a dégringolé, ma pauvre femme est morte, nous l'avons enterrée le 17 septembre.

— Je croyais que c'était le 5 janvier?

— Non, répondit-il, le 5 janvier c'est le monument.

— Ah! bien!

— Oui.

— Y a-t-il longtemps?

— Deux ans et demi. Adolphe avait dix-huit mois.

— Vous étiez heureux?

— Pour ça, oui.

— Vous aimiez votre femme?

— Tout à fait. Quand j'avais été pour me marier, tout le monde me blâmait : —T'as tort — et par-ci et par-là. — Les camarades me disaient :

— C'est une pas grand'chose que tu vas épouser, et un tas d'histoires. Parce que, il faut vous dire qu'avant d'être mariée, ma femme fréquentait les bals. Alors je fus la trouver et je lui dis comme ça : « Catherine, voilà les camarades qui me font une

vie de Polichinelle parce que je veux me marier. Ils disent comme ça que vous êtes pas grand'chose de bon, attendu que vous aimez la rigolade.

— Elle me répondit : »

« — Si on voulait écouter le monde on n'en finirait pas. Si je ne voulais pas être honnête je ne tiendrais pas à me marier. Vous ne me prenez pas dans un sac, c'est à vous à voir si vous dites oui ou si vous dites non. Si vous dites oui, ça me fera plaisir, parce que vous m'allez, quoi! si vous dites non, il n'y aura pas d'offense par rapport qu'il y aura de ma faute, vu qu'une jeune femme doit se tenir, c'est connu. »

Moi, je répondis oui.

— Vous n'eûtes pas à vous en plaindre? demandai-je à Mazou, qui restait absorbé dans ses souvenirs.

— Pas une seconde, répondit l'ouvrier. Les femmes sont ce que les hommes veulent. Je me mis à mes pièces, je travaillais chez nous. Je ne quittais pas Catherine d'une minute.

Le dimanche nous allions à Romainville. Elle

aimait le bal, elle s'en donnait en veux-tu en voilà; mais il n'y avait pas de danger, j'étais là fidèle au poste. Les camarades me blaguaient, mais qu'est-ce que cela me faisait? Elle aimait le bal, c'était son idée à cette femme, elle en avait bien le droit.

D'ailleurs Catherine se doutait bien que si elle n'avait pas marché droit il y aurait eu du pétard dans la maison. Nous eûmes le petit. Elle fut si contente qu'elle oublia le bal pendant quelque temps.

Tous les dimanches nous allions nous promener; je portais le petit, elle nous suivait, nous étions bien heureux; mais voilà qu'elle devint malade et le 17 septembre elle passa. Faut pas compter sur le bonheur en ce bas monde.

Je laissai Mazou savourer sa douleur pendant un instant, et je lui fis mes adieux.

— Vous ne voulez pas redoubler ça? me demanda-t-il en me montrant la bière.

— Merci, une autre fois.

— A votre aise, nous sommes *de revue*. Allons, Adolphe, cria-t-il, arrive ici !

Il enleva l'enfant et le plaça sur ses épaules.

— Père ! criait Adolphe, laisse-moi marcher un peu, je t'en prie.

— Non, fit le père sèchement, tais-toi.

Je compris la douleur de ce pauvre petit que son père faisait vivre à six pieds du sol.

— Je ne veux pas que tu me portes ; ça m'ennuie d'être toujours en l'air, criait le gamin.

— Tais-toi, disait Mazou, tais-toi, ou tu vas voir !

— Eh bien, j'aime mieux voir et marcher ! s'écria Adolphe.

— Voyez, me dit Mazou en mettant son fils à terre, je n'ai pas de chance; je n'ai qu'un bonheur au monde, c'est d'avoir Adolphe sur mes épaules, eh bien ! il ne veut plus y rester. Il faut tout lui céder, à ce crapaud-là !

— Il est assez grand pour marcher, dis-je en souriant au petit qui gambadait sur le trottoir.

— C'est possible ; mais j'aime mieux le porter,

répondit Mazou : quand il est sur mon épaule, il me semble que Catherine est derrière nous, et qu'au lieu d'aller au Père-Lachaise, nous allons à Romainville.

---

## LES FRÈRES DE LA MERCI

Il s'est fondé dans Paris une société qui a pris le nom de Société générale pour le rachat des captifs.

C'est une compagnie anonyme, mais ce n'est pas une société secrète.

C'est une simple association philanthropique comme la franc-maçonnerie, seulement elle est plus abordable.

Il n'y a aucune épreuve à subir. On ne vous fait pas voir le frère terrible.

On ne vous met pas dans le cabinet de réflexion;

au contraire, on vous prie d'agir la plupart du temps sans réflechir.

Donc les personnes qui veulent se faire admettre dans la société n'ont à craindre :

Ni de se brûler la cervelle avec un pistolet facétieux;

Ni d'enfoncer un poignard à coulisse dans le sein d'un innocent;

Ni de monter à l'échelle inépuisable;

Ni d'être saignées aux quatre veines avec un cure-dent.

Il me semble que c'est bien quelque chose.

Cependant je dois dire que la nouvelle société n'a pas le grand but que poursuit la franc-maçonnerie.

Elle ne soulage pas les frères malades ou infirmes.

Elle ne professe aucune théorie humanitaire.

Elle ne cherche à approfondir aucune question sociale.

Il est vrai qu'elle n'exige de ses membres aucune cotisation.

Elle ne tient pas ses séances dans des salles somptueuses; ses membres ne se réunissent ni derrière les colonnes du temple, ni dans les bois, comme faisaient les bons cousins.

Le boulevard Montmartre lui sert de loge le matin, et le boulevard des Italiens est son lieu de rendez-vous le soir.

Le gouvernement, jusqu'à présent, ne s'est pas occupé de la Société pour le rachat des captifs, et il est probable qu'il ne s'en occupera jamais.

Si la société ne fait rien pour maintenir les institutions, elle ne fait rien pour les détruire ou y porter atteinte.

Les frères de la Merci n'ont point de drapeau, et leur Société ne repose que sur la paix.

La paix à tout prix, voilà leur devise.

La société du rachat est tout simplement une compagnie d'assurance contre les gêneurs.

Les gêneurs sont ce que Molière appelait des fâcheux.

Ce que nos pères nommaient les importuns.

Les noms changent, les hommes restent.

Excepté les joueurs de boule, qu'on a relégués dans les terrains vagues,

Nous avons toujours :

L'homme du sonnet,

L'amoureux,

Le duelliste,

Le musicien ennuyeux,

Et bien d'autres.

Pour bien vous faire comprendre l'organisation de cette puissante et formidable société, je vais vous poser des exemples :

Un frère de la Merci rencontre dans la rue une dame qu'il a vue au théâtre, au bal, aux Tuileries, au Bois, ou ailleurs.

Comme depuis trois semaines il est à la recherche de la dame et qu'il suppose ne pas lui être tout à fait indifférent, il est dans toutes les joies de son

cœur; c'est peut-être le dieu de l'hymen qui le protége.

Le cœur palpitant, le frère de la Merci va adresser un compliment bien tourné à la dame, lorsque tout à coup il se sent saisi par le bras par un gêneur qui lui dit :

— Bonjour, cher ami.

— Bonjour.

— Vous êtes froid.

— Non, je suis pressé.

— Où allez-vous?

— Faire une course.

— Venez dîner avec moi.

— Je ne dîne pas.

— Il y a trois mois que je ne vous ai vu.

— Je le regrette.

— Je ne vous lâche plus.

— Mais...

— Il n'y a pas de *mais;* je vais vous accompagner.

Le moment est suprême; la dame marche vite;

qui sait si le hasard la remettra sur le chemin de celui qui l'aime.

Elle va tourner la rue.

Il n'y a plus à hésiter.

Le frère de la Merci pousse le cri de détresse.

A ce signal, tous les frères qui sont dans la rue se groupent autour de lui et s'interrogent du regard. L'un d'eux se détache, et, s'avançant au-devant du gêneur, lui dit gravement :

— Monsieur, j'ai une importante communication à vous faire en particulier.

— Mais, monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Peu importe, monsieur.

Pendant le débat, le frère harponné s'esquive.

Lorsqu'il est en lieu de sûreté, on lâche le gêneur en lui disant qu'une ressemblance extraordinaire l'à fait prendre pour M. Vavasseur, du théâtre des Folies-Dramatiques.

Souvent le gêneur est dur à enlever. Dans ce cas-là les frères doivent aller jusqu'à la provocation.

Un jour, X... était appréhendé par son tailleur; naturellement il pousse le cri de détresse.

Malheureusement le signal ne fut entendu que par deux frères qui, eux-mêmes, étaient les débiteurs de cet affreux tailleur.

La situation était difficile.

L'un des deux frères eut une idée sublime; comme un sergent-de-ville passait auprès d'eux, il dit à son compagnon :

— Je n'ai vu Jud qu'une seule fois, mais je parierais que c'est cet homme qui parle là-bas à ce monsieur.

Le sergent-de-ville ne se le fit pas dire deux fois, il frappa sur l'épaule du tailleur et l'invita à entrer au bureau de police.

Il fut relâché à la minute, le frère s'était esquivé.

Un autre jour un boursier volait — sans calembour — au temple de Plutus, l'affaire était pressée; un fâcheux l'arrête, le boursier pousse le cri de détresse; un frère de la Merci survient.

— Monsieur, dit-il au fâcheux, je vous engage

à rentrer chez vous sur l'heure, je suis médecin et je lis sur votre visage les premiers symptômes du choléra.

Le gêneur prit ses jambes à son cou.

Ainsi plus d'importuns, plus de fâcheux, plus de gêneurs; vous voyez que voilà une compagnie qui a bien des chances pour réussir.

Tous les membres de la société voudront en faire partie.

Les hauts fonctionnaires, pour se défaire des solliciteurs.

Les avocats, pour se soustraire aux plaintes des confirmés.

Les riches, pour se délivrer des emprunteurs.

Les pauvres, pour se soustraire à leurs créanciers.

Les gens qui n'aiment pas les vers se mettront de la Société pour n'avoir pas à craindre les poëtes; les poëtes pour éviter les prosateurs, etc., etc.

Une seule chose fera crouler cette association : c'est la faveur qu'elle a trouvée dans le public.

Quand tous les citoyens feront partie de la Société, qui délivrera les captifs?

Les frères se gêneront entre eux, et nul ne pourra les racheter.

---

## L'AVEUGLE DE LA RUE VERTE

A Bagnolet j'ai vu naguère
Certain vieillard toujours content;
Aveugle il revint de la guerre,
Et, pauvre, il mendie en chantant.

Je ne connais rien de plus simple, de plus charmant, de plus complet que ce commencement de la chanson de Béranger.

On a beaucoup vanté certaines chansons du poëte populaire qui, certes, ne valent point celle-ci.

L'*Aveugle de Bagnolet* n'est pas chauvin, il ne chante ni les lauriers ni les guerriers, ni la gloire

ni la victoire, et c'est peut-être pour cela qu'il est resté modeste parmi les plus modestes chansons de l'auteur des *Enfants de la France*.

C'est cette chanson qui m'a fait aimer les aveugles.

J'aime ce bon vieillard qui, gai dans son malheur, rit des maris, gens plus aveugles que lui.

Je le trouve perspicace lorsqu'il préfère la porte du cabaret à celle de l'église.

Je le trouve ingénieux lorsqu'il tend la main aux amoureux :

> Le plaisir rend l'âme si bonne!

et il me paraît plein de grandeur lorsque, dans sa simplicité, il dit aux *héros de la Victoire* :

> Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
> Comme vous, j'ai porté les armes.

Mendiant, après tout, allez-vous dire.

Sans doute, mais ne sommes-nous pas en un temps où tout le monde mendie.

Les uns l'amour.

Les autres un ruban.

Les autres des places.

D'autres l'admiration.

D'autres.....

Et remarquez qu'ils n'ont pas l'excuse d'être aveugles, ou du moins, s'ils le sont, ils ne s'en doutent pas.

Cependant j'avoue que les deux aveugles de Moinaux m'avaient mis un peu en froid avec les aveugles.

Je ne pouvais plus voir l'un de ces malheureux mendiant sans fredonner la fameuse musique de Jacques Offenbach :

La lune brille,

Malgré ma méfiance nouvelle, j'avais conservé une grande amitié pour l'aveugle de la rue Verte.

L'aveugle de la rue Verte jouait du violon aux Champs-Élysées.

Tous les gens du quartier l'aimaient beaucoup, parce qu'il était honnête et bon.

Peut-être aussi parce qu'il écorchait moins les oreilles que les autres aveugles.

Il n'avait rien de commun avec l'homme-orchestre, son voisin. Il ne jouait que fort doucement et toujours les trois mêmes airs : l'ouverture de la *Caravane du Caire*, la sérénade de *l'Amant jaloux* et un air charmant de Haas : *Vous qui méprisez mon martyre.*

Quand on parlait de lui dans le quartier, on disait toujours l'aveugle de la rue Verte. Tout le monde le connaissait et presque tout le monde lui donnait.

Cela ne l'enrichissait pas beaucoup, parce qu'il avait pour coutume de ne venir jouer que deux fois durant le jour.

Avant déjeuner et avant dîner.

Une fois qu'il avait gagné le pain quotidien, c'est-à-dire une trentaine de sous, il s'en allait emportant son pliant, et son chien le suivait au lieu de le précéder.

Cette circonstance eût fait douter de sa cécité si la triste histoire de son malheur n'eût été connue.

Cette histoire n'était pas longue. L'aveugle de la rue Verte avait été riche comme bien d'autres aveugles, et il n'avait pas toujours été aveugle.

Comme il arrivait à cet âge douteux qui est le prologue de la vieillesse, il devint amoureux d'une belle jeune fille blonde aux yeux bleus; un ange égaré dans nos sentiers humains.

Il épousa l'ange.

Épouser un ange est la plus grande sottise que puisse faire un homme, parce que les anges pardonnent rarement aux hommes qui les rendent femmes.

L'ange marié devint le joli démon que vous pensez.

En moins de deux ans, ses petites dents blanches avaient grignoté les lingots du pauvre homme.

L'homme travailla.

Un jour, l'homme interrompit son travail, la femme continua son grignotage.

L'homme, qui n'était pas aveugle, voulut savoir d'où venaient les noix.

La femme n'en fit aucun mystère.

Le mari pleura, pria, supplia, il menaça, frappa même, et, dans sa juste colère, il chassa sa femme.

Il chassa sa femme; mais, au bout de trois jours, il alla la rechercher.

Vous voyez d'ici le drame. Qu'ai-je besoin de vous dire ses larmes, ses douleurs, ses tortures?

Hélas! les maris sont comme les gouvernements : ils sont perdus le jour où ils entrent dans la voie des concessions.

Les femmes et les peuples sont exigeants et ingrats.

Le malheureux mari passait sa vie à pardonner; ça n'en finissait plus. Un jour, il se fâcha tout de bon.

Sa femme lui rit au nez et finit par l'accuser.

— Votre indigne faiblesse, dit-elle, a causé mon abjection.

Il y avait peut-être du vrai dans cet horrible reproche.

L'homme qui sait pardonner une faute à sa femme est un saint.

Celui qui en pardonne deux est un misérable.

L'homme trompé fit cette réflexion; mais il la fit trop tard.

Comme il ne pouvait vivre sans sa femme, il prit une sombre résolution :

Il se brûla la cervelle.

Heureusement ou malheureusement, dans son trouble, l'infortuné avait oublié de couler une balle dans son pistolet, et, au lieu de se brûler la cervelle, il se brûla les yeux.

Devenu aveugle, il s'installa aux Champs-Élysées. Pendant dix ans il y resta les yeux fermés et jouant ses trois airs.

Un jour il arriva triste, l'air abattu; mais il avait les yeux ouverts!

— Vous n'êtes donc plus aveugle? lui demanda un des gardiens des Champs-Élysées.

— Je ne l'ai jamais été, répondit le musicien.

— Par exemple !

— Non, mais je m'étais juré de ne plus ouvrir les yeux tant que ma femme vivrait; elle est morte.

— Tiens, tiens, fit le vétéran, voilà qui est cocasse ; et pourquoi ce serment?

— Hélas ! j'étais si lâche que si je l'avais regardée je lui aurais encore pardonné.

---

## UN JOUEUR D'ORGUE

Un journal raconte que, le jour de l'an, un joueur d'orgue a produit sur le boulevard une véritable sensation.

Une foule énorme se pressait pour l'entendre ou plutôt pour le voir, et les gros sous tombaient dans sa sébille de fer-blanc comme les grêles au printemps.

Que jouait-il d'extraordinaire ou d'inconnu ce brave homme? Rien.

Le grand air de *Lucie*,

Le quadrille d'*Orphée*,

Le duo de la *Favorite*,

La *Vénus aux carottes*,

La valse de la *Reine de Prusse*.

Son instrument était-il perfectionné? Non, pas le moins du monde; il écorchait les oreilles sans vergogne.

C'était l'orgue naïf en merisier avec son cylindre garni de pointes de cuivre, et cette manivelle que les gamins appellent le moulin à café.

L'homme seul attirait les yeux; ce n'était ni pour ses airs ni pour sa boîte qu'on s'arrêtait; c'était pour lui, pour lui seul, rien que pour lui.

Voilà ce que ce brave Lucquois avait imaginé. Il avait placé sur son orgue un cahier de musique qu'il feuilletait sans le quitter des yeux avec un sang-froid imperturbable, tandis que de la main droite il tournait sa manivelle.

Les sots vont crier : A quoi tient le succès!

C'est vrai, le succès tient à bien peu de chose, et cependant il faut que le peu de chose en question ne soit pas une sottise.

Pour moi ce musicien ambulant est tout simplement un grand homme, un philosophe même, ce qui est plus qu'un grand homme, un penseur, ce qui est plus qu'un philosophe.

Ce joueur d'orgue a compris son siècle, et il le plaisante avec finesse et sans en avoir l'air : voilà le motif de son succès.

Ce joueur d'orgue est l'image de nous tous tant que nous sommes.

Raisonnons.

Les gens qui, à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique, agitent leur tête, ou leur canne, ou leur main, ou leur éventail, pour battre la mesure à contre-temps : joueurs d'orgue.

L'homme en place qui occupe une grande situation qu'il doit au nom historique de son père et qui, pour tout travail, n'a qu'à signer des états faits et vérifiés et qui, cependant, prend des airs importants et croit tenir entre ses mains la destinée des mondes.

Joueur d'orgue.

Le manufacturier qui a acheté à un pauvre diable un brevet qu'il fait exploiter par des contremaîtres intelligents, élèves de l'école centrale ou de Châlons, et qui se rengorge en voyant suer ses ouvriers; il deviendra maire ou adjoint, gagnera de grosses sommes et dira d'un air orgueilleux :

« Nous autres grands industriels. »

Joueur d'orgue.

Ce monsieur qui, commis dans une maison de commerce, épouse la veuve de son patron, femme aimant les hercules; le voilà propriétaire du fonds.

Cependant il veut jouir du bien que le défunt a acquis péniblement, il vend la boutique pour un prix excessif.

Son successeur le paye; mais, obéré, il fait faillite.

Le monsieur rachète pour rien le fonds qu'il a vendu très-cher. Comme il va le revendre, la ville l'exproprie et paye royalement.

Notre homme affiche une vente forcée pour cause d'expropriation et se défait aussi avantageusement

de ses marchandises que s'il eût vendu son fonds une seconde fois.

Le voilà maintenant avec maison de ville et des champs, voitures et laquais.

Vous croyez qu'il avouera qu'il a eu de la chance, vous croyez qu'il conviendra de son bonheur insolent et constant?

Ah! bien oui.

Écoutez-le parler à un négociant honnête et malheureux.

— Mon cher, voyez-vous, nous sommes dans un temps où il faut savoir faire son affaire. Voyez moi, je suis arrivé à Paris en sabots; je suis parti de Lons-le-Saulnier il y a quinze ans; il m'en souvient comme si c'était hier. Ma mère m'avait donné deux louis. C'étaient ses économies de deux ans, et mon unique fortune; et pensez, je vous prie, que je n'avais pas reçu la moindre éducation; j'avais été chez les frères de la doctrine chrétienne à rien par mois, ce qui n'est guère. Mais, dame, j'ai pioché; *j'ai eu de l'œil*, nuit et jour au travail et ne laissant

jamais perdre une bonne occasion. J'ai remonté trois fois la maison; c'est que, voyez-vous, je suis un malin, moi.

Joueur d'orgue.

Ce comédien qui se croit très-amusant parce qu'il dit un mot dont l'effet est sûr :

Joueur d'orgue.

Celui qui attribue à son talent l'effet que produit son nez :

Joueur d'orgue.

Celui qui, à force de charges, de contorsions, de grimaces ridicules, parvient à exciter le rire du cintre, et rentre enchanté en son logis :

Joueur d'orgue.

Il y a sur le boulevard un monsieur qui ressemble à s'y méprendre à M. Mirès, ce qui ne veut pas dire qu'il fasse concurrence à l'Apollon du Belvédère. Pourtant sa physionomie est intelligente, ses yeux noirs petillent on ne sait pourquoi.

Il s'habille comme M. Mirès, il marche comme

M. Mirès, et il n'ôte jamais son chapeau, comme M. Mirès.

Il parle volontiers de Bourse, de grandes entreprises financières.

Lorsque quelque passant de l'autre rive, trompé par cette ressemblance extrême, s'arrête, croyant contempler les traits connus du célèbre financier, notre homme est dans l'allégresse.

*Povero* il se croit riche.

Joueur d'orgue.

Nos promenades sont émaillées de deux ou trois individus bien connus. La nature s'est plue à donner à leur figure une certaine analogie avec un visage auguste. Il faut les voir s'épanouir quand on se retourne pour les regarder et sourire de leur prétention ridicule.

Joueurs d'orgue.

Le journaliste qui a appris par hasard une nouvelle et qui, la voyant répétée par tous les journaux du monde, croit de bonne foi qu'il donne le *la* à la presse européenne :

Joueur d'orgue.

Les gamins de lettres qui, après avoir pillé Chamfort, dévalisé Rivarol, écumé et écrémé les collections du *Corsaire*, du *Charivari* et du *Figaro*, s'imaginent, les ravageurs, qu'ils ont beaucoup d'esprit parce qu'ils charment d'ignorants piliers d'estaminet :

Joueurs d'orgue.

Cette fille, qui loue chez Honoré un huit-ressorts splendide, illustré d'un cocher poudré et de deux valets de pied plus poudrés encore, en livrée de gala, et qui s'imagine, la drôlesse, qu'elle va tromper tout le monde.

D'après son calcul, les étrangers la prendront pour une noble personne ;

Les bourgeois, pour une grande dame du faubourg Saint-Germain ;

Les gens du peuple, pour une dame de la cour de Suède ;

Les gentlemen, pour une étoile naissante :

Joueuse d'orgue.

Joueurs et joueuses d'orgue, tout est là; tous, tant que nous sommes, eux, vous et moi, nous nous en allons gravement à travers l'existence les yeux fixés sur le cahier de la vie où jamais eux, vous et moi, nous ne saurons déchiffrer une note; ce qui, du reste, serait bien inutile, puisqu'il n'y a qu'à tourner la manivelle pour faire aller la mécanique.

---

# SI L'EMPEREUR LE SAVAIT !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le lieutenant fronça le sourcil, secoua une vieille pipe qui avait bien plus la couleur du palissandre que de l'écume de mer, et me dit tristement :

— Oui, vous voilà bien tous, gens du monde, artistes ou plébéiens ; quand vous avez dit qu'il n'est rien de plus heureux qu'un soldat, vous croyez avoir tout dit.

— Cependant, cher ami...

— Oui, je sais ce que vous allez me répondre :

« Un soldat n'a qu'à s'occuper de lui.

» Un soldat n'a pas de charges.

» Un soldat ne sent jamais les atteintes du besoin.

» Lorsqu'il est vieux, un soldat peut se reposer sur ses lauriers et vivre des rentes que lui fait l'État.

» Un vieux militaire est entouré de soins, de considération, on le fête, on le recherche pour l'entendre raconter ses exploits. »

Voilà ce que vous alliez me dire, n'est-ce pas?

— J'avoue, mon lieutenant, que vous avez deviné juste.

— Ce n'était pas difficile. Je connais ces refrains-là, que de fois ne les ai-je pas entendu chanter; sur des airs différents, c'est vrai, mais, au fond, c'est toujours la même chanson.

Ah! vous croyez cela qu'un soldat n'a qu'à s'occuper de lui? quelle facétie! Demandez à ceux qui ont fait la guerre ou qui, en temps de paix, veulent faire sérieusement leur métier; demandez et vous verrez.

Un soldat n'a pas de charges, reprit-il au bout d'un instant. Parbleu, c'est bien heureux, comment

pourrait-il y satisfaire? Dites-moi, vous êtes-vous jamais demandé ce qu'un officier sans fortune doit souffrir s'il a encore une pauvre vieille mère vivant de privations au fond de sa province.

— C'est là une exception.

— Heureusement. Mais, je vous en prie, ne me parlez plus de cela, vous me faites bien rire, vraiment.

Une autre plaisanterie bien amusante, c'est la prétendue félicité des vieux militaires.

Certes, ils jouissent d'une certaine considération, mais ils la méritent, je pense; car, après tout, ils ont rendu plus de services à leur pays que s'ils eussent vendu de la cannelle.

Quant à les rechercher pour leur faire raconter leurs exploits, c'est de la haute fantaisie, cela.

Quand un homme a vécu trente ans dans les camps, couchant où il pouvait et mangeant ce qu'il trouvait, pour peu qu'il ait sept ou huit blessures et des rhumatismes, vous verrez s'il est amusant en société et s'il raconte des histoires.

Autrefois on appelait ce brave homme un vieux grognard; aujourd'hui on le nomme un gêneur.

— Il y a du vrai dans tout cela.

— Je le crois bien, et cependant nous n'avons pas à nous plaindre. Nous sommes plus heureux que ceux qui nous ont devancés. Tel que vous me voyez, si j'ai ma retraite comme capitaine, je serai heureux comme un prince en comparaison du pauvre capitaine Misère.

Pauvre capitaine Misère, je ne puis songer à lui sans avoir le cœur serré.

Je l'ai connu à l'hôpital, où il était entré deux jours après moi. Vous l'avez peut-être aperçu dans le jardin. C'est un grand homme sec, aux yeux noirs. Il porte toute sa barbe, qui est devenue blanche.

— Comment, toute sa barbe, un capitaine ?

— Il n'est plus en activité. Vous savez ou vous ne savez pas que les officiers en retraite ont le droit de mourir dans les hôpitaux militaires.

Nous étions là cinq ou six officiers malades, tous

assez philosophes, nous consolant de notre captivité en lisant — ceux qui n'avaient pas mal aux yeux,— ou en jouant au tric-trac, ceux qui n'avaient pas mal au bras. Seul le capitaine ne lisait pas, seul le capitaine ne jouait pas, et quand parfois l'un de nous lui demandait :

— Capitaine, voulez-vous faire une partie?

Il répondait invariablement :

— Merci bien, Monsieur, je ne suis pas ici pour m'amuser.

Comme il faisait cette réponse en souriant, nous disions :

— C'est un original. Et l'on n'y pensait plus.

Nous avions remarqué que le capitaine était surtout fort triste les lundis, les mercredis et les vendredis. Comme ces trois jours sont ceux où les étrangers n'entrent pas dans l'hospice, nous pensions que le chagrin de ne pas voir sa femme ces jours-là était la cause de sa tristesse.

Plusieurs fois, poussé par une sympathie que je ne cherchais pas à faire rentrer dans mon sac, j'a-

vais quitté la chambre pour aller dans le jardin tenir compagnie au pauvre capitaine.

Je le trouvais assis sur le banc qui est près de la fontaine, et ses yeux étaient si rouges, si rouges, qu'on aurait dit qu'il pleurait.

— Qu'avez-vous donc, mon capitaine? lui demandais-je.

— Rien, me répondait-il invariablement, je suis enrhumé du cerveau.

Les jours où Madame Misère venait voir son mari, le capitaine, sans être folâtre, paraissait presque heureux; ses yeux étaient toujours rouges, mais c'était de plaisir.

Madame Misère était une grande femme brune, vêtue de noir; sa pâleur paraissait d'autant plus grande que ses sourcils étaient très-accentués et sa peau de la blancheur du lis.

Entre nous, nous plaisantions le brave capitaine, que nous appelions Philémon. Il était véritablement bon, ce brave capitaine. Au déjeuner et au diner,

il n'attendait pas que le repas fût achevé. Il prenait son pain et une grappe de raisin, et disait :

— A revoir, Messieurs, je vais donner à manger à mes pierrots.

Comme nous étions tous à la ration congrue, nous admirions Misère donnant la pâture aux petits des oiseaux.

Un jour, à table, B... laissa son vin, il n'y en avait pas lourd, mais ça étonna tout le monde.

— Je ne bois pas de vin, nous dit-il, parce que je suis enrhumé du cerveau.

— Eh bien, priez madame Misère de vous guérir, elle a un remède ! m'écriai-je étourdiment ; n'est-ce pas, capitaine ?

— Oui, Monsieur, me répondit Misère en souriant ; mais il était devenu pâle comme un mort. Puis il s'en alla, emportant son pain et sa grappe.

— Diable, diable, pensai-je, j'ai fait de la peine à ce vieux brave. Je vais lui faire mes excuses. Et je me dirigeai du côté du jardin.

Ah ! je n'oublierai jamais ce que j'y vis. Assise

sur le banc près de son mari, Madame Misère dévorait avidement le pain que le malade lui gardait.

Son mari la regardait avec bonheur et avait peut-être faim.

— Sacré mille diables! m'écriai-je en tombant au milieu d'eux, vous êtes bien mauvais cœurs, et vous, capitaine, vous êtes un vilain soldat; oui, vraiment, on n'agit pas comme cela.

Comme je pleurais comme un veau, le capitaine ne se fâcha pas.

— J'aurais voulu que personne ne sache ma détresse, me dit-il.

Comme les camarades arrivaient, sans tenir compte de ce que me disait Misère, je leur racontai tout.

Nous étions là six gaillards qui avions traversé bien des douleurs et nous pleurions à qui mieux mieux.

Enfin on sécha les larmes et on gratta ses poches.

Le militaire n'est pas riche et il n'accepterait rien

des bourgeois ; il n'y avait pas gras, mais, enfin, il y en eut assez pour attendre.

— Comment se fait-il que ce capitaine ait pu arriver à cet excès de détresse? demandai-je au lieutenant.

— C'est bien simple, me répondit-il. Sa pension a été réglée avant la nouvelle loi : il a douze cents francs de retraite. Il s'est marié avant la circulaire de 1846 et a pris une femme sans fortune. Il a fallu vivre ; il a fait quelques dettes, engagé sa pension. Peu à peu sa femme a tout vendu; à peine si elle a de quoi se vêtir. La maladie a fait le reste. Qu'est-ce que tout cela deviendra, je l'ignore, fit le lieutenant en bourrant de nouveau sa pipe.

— Ah! s'écria-t-il après un moment de silence, si l'Empereur le savait !

---

## LA ROBE DE MARGUERITE

A côté de chez nous il y a une fille à qui il est arrivé une bien drôle d'histoire.

Elle s'appelle Marguerite, et l'on peut bien dire que c'était la plus belle fille du quartier.

Ceux qui diraient le contraire, c'est qu'ils ne seraient pas justes.

Elle travaillait à la lingerie.

La lingerie, ça ne salit pas les doigts, mais ce n'est pas un métier qu'on pourrait appeler, là, tout ce qu'il y a de mieux, vu qu'on n'y gagne pas des mille et des cents.

La lingerie n'est pas un métier, quoi !

Je vais vous expliquer pourquoi.

Il y a des parents qui font des airs, ça ne veut pas faire apprendre à leurs filles un bon métier carré, comme brunisseuse ou passementière.

Y disent : Nous leur laisserons quelque chose. L'intention y est bien, mais le sac n'y est pas toujours.

Un beau matin, v'là une demoiselle qui se réveille comme un petit saint Jean.

Les personnes qui s'intéressent à elle, les voisines, les anciennes camarades — il n'y a pas de danger que le propriétaire s'en mêle — lui disent :

— Que savez-vous faire ? avez vous un état ?

La petite répond :

— Je sais faire du linge.

On la mène dans un magasin dont une voisine connaît le premier, un jeune homme qu'est tout frisé et qu'a des favoris, oh ! mais des favoris, je ne vous dit que ça. On n'a jamais pu savoir pourquoi il

a des favoris comme ça ; il ne le sait pas lui-même, mais ça ne fait rien.

En voyant entrer la demoiselle, il voit tout de suite de quoi il s'agit et il dit comme ça :

— Vous venez pour de l'ouvrage, nous n'en avons pas : les affaires ne vont pas, et ceci et cela.

Il fait tout ça pour poser, le daim ! Il est même bien content dans le fond qu'on lui fasse son ouvrage, qui est de la drogue.

Le voilà qui donne six cols et douze manchettes.

Quand on est malin, il faut une semaine pour abattre ça et on a gagné ses douze francs : pas moyen d'acheter un chalet à Nogent.

Et encore n'en a pas qui veut, parce qu'il y a bien des pauvres femmes à Paris, et que la lingerie c'est l'état de celles qui n'en ont pas.

Marguerite faisait bravement sa journée, et comme elle était piocheuse et habile, elle gagnait ses douze ou quatorze francs par semaine, que ça ne faisait pas un pli.

Elle vivait avec sa mère qu'avait un peu de bien

en viager, ça fait qu'elles n'étaient pas malheureuses du tout ni l'une ni l'autre.

Dans la maison, il y avait le neveu du portier, un nommé Gustave, un peintre en bâtiment qui vous gagnait ses quatre francs dix sous et même cent sous par jour, et pas beaucoup de morte-saison. Ce garçon lui faisait un brin de cour, et elle ne le voyait pas d'un mauvais œil.

Mais la mère disait :

— T'as bien le temps.

Les mères, c'est jamais pressé.

Un matin, en portant son ouvrage au magasin, Marguerite s'amusa à regarder un peu dans les montres, parce que la demoiselle de la lingerie était occupée.

Ces damnés de magasins, ça vend de tout.

Marguerite dénicha dans un coin un écriteau sur lequel il y avait :

*Taffetas cuit,* QUATRE FRANCS *quatre-vingt-quinze le mètre.*

— Quatre francs le mètre, c'est pas cher si c'est bon, se dit Marguerite.

Les femmes, ça ne voit jamais que les francs, jamais les centimes. Ces gueux de marchands savent bien ça ; ils font un grand 4 et ils mettent les 95 centimes en tout petit, tout petit.

— Combien qu'il en faut pour une robe, de ce taffetas-là ? demanda Marguerite au monsieur à favoris.

— Dix mètres, qu'il répondit, mais pour vous qui êtes gentille, il en faut au moins treize mètres.

Il y a encore ça, que plus une femme est gentille, et plus il lui en faut pour s'habiller.

Marguerite se mit à piocher jour et nuit pour acheter la robe. Elle économisa sur tout, elle ne mettait même plus de beurre dans son café. Au bout de six mois, elle avait ses cinquante-deux francs, elle alla chercher son taffetas. Mais comme elle avait oublié les centimes, il lui manquait douze francs et sept sous.

Elle était bien ennuyée, mais le monsieur lui dit :

— Emportez tout de même, vous nous payerez ça quand vous voudrez.

Faut leur rendre cette justice, dans les magasins, ils ne sont pas méfiants, et puis ils ont toujours le temps de retenir ça sur l'ouvrage.

La mère à Marguerite, qu'était une brave femme, avait fait son petit magot de son côté.

Quand la petite eut son étoffe, elle lui dit :

— Minute, c'est moi qui te paye la façon. Et elle lui allongea une jolie pièce de dix francs.

Marguerite en dansa de plaisir, elle croyait avoir encore un bon mois à piocher.

Elle alla chez une voisine qui était couturière, et lui donna son taffetas.

— Puisque votre maman vous paye la façon, lui dit la couturière, pourquoi donc que vous ne vous achetez pas une garniture? La passementerie n'est pas faite que pour les odalisques.

— C'est vrai, fit Marguerite, je n'y avais pas pensé.

Elle alla au magasin et acheta une garniture de

dix francs, sur laquelle elle ne paya que cent sous.

Cent sous d'un côté et douze francs sept sous de l'autre, ça fit une dette de dix-sept francs trente-cinq centimes.

Une fille honnête qui doit dix-sept francs trente-cinq centimes, est une fille perdue.

C'est pas que dix-sept francs ça soit bien lourd, mais on a toujours quelque chose à acheter avant de les payer.

Un samedi, Gustave entra chez Marguerite.

— Mam'selle, qu'il lui dit comme ça, c'est demain dimanche : si vous voulez étrenner votre robe, nous nous en irons avec votre maman casser une croûte à Saint-Ouen, histoire de faire un tour et de prendre l'air.

— Merci, répondit Marguerite, ça sera pour une autre fois : j'ai quelque chose à changer dans ma toilette.

— Que veux-tu changer? lui demanda sa maman?

— Mais dam ! répondit Marguerite, tu n'y songes

pas : je ne puis pas sortir avec une robe neuve et un vieux chapeau.

Il n'y avait rien à dire à ça.

Quand elle eut son chapeau, Gustave revint.

— Mam'selle, qu'il lui dit comme ça, j'ai passé un magasin de mercerie à l'eau seconde, et j'ai pris la liberté de prendre en paiement des gants et une petite cravate cerise pour vous les offrir. Si vous voulez bien accepter ces brimborions-là pour aller à Saint-Ouen avec la maman, histoire de nous promener un peu, vous me ferez honneur et plaisir.

— Vous êtes bien honnête, fit Marguerite, mais ça sera pour demain, parce que j'ai quelque chose à changer à ma toilette.

— Quoi donc? demanda la mère.

— Mais dame! avec une robe neuve et un chapeau neuf, je ne peux pas porter de vieilles bottines.

Il n'y avait encore rien à dire à cela.

Le samedi suivant, Gustave revint, Marguerite lui dit :

— Monsieur Gustave, ça sera pour dimanche pro-

chain, sans faute ; j'ai encore quelque chose à changer à ma toilette.

— Quoi encore? demanda la mère qui aimait la matelote et que tous ces retards ennuyaient.

— Dam ! fit Marguerite, je suis tout en neuf, mais je n'ai rien à mettre sur le dos qu'un vieux châle tapis ou mon manteau de l'an dernier.

La mère ne souffla pas ; il n'y avait rien à dire à ça.

Le dimanche suivant, comme il était midi, la vieille maman, qui avait rêvé matelote, lui dit :

— Comment que ça se fait, je n'ai pas vu M. Gustave hier soir.

— Il ne viendra pas, fit Marguerite.

— Tu as un mantelet, j'espère que tu n'as plus rien à changer à ta toilette, maintenant?

— Non, répondit Marguerite en rougissant, mais j'ai changé Gustave.

## LA MARCHANDE DE TABAC

Le moment de prendre des notes ést venu, il faut se mettre à la besogne. Il faut que ceux qui savent dessiner taillent leur crayon.

Les ruès s'élargissent, les vieilles maisons tombent, tout s'en va.

Les physionomies changent chaque jour. Les types disparaissent, tout le monde se ressemble.

Encore quelque temps, et il sera impossible de distinguer un ambassadeur d'un marchand de petits ballons.

La grisette est partie; elle ne reviendra plus: bon voyage.

Un autre type de femme disparaît, c'est la marchande de tabac.

Ceux qui ont quinze ans ne sauront pas ce qu'a été la marchande de tabac.

Ils ne l'auront pas vue, elle est en train de faire ses malles, ce qui, entre nous, ne sera pas bien long.

Je n'appelle pas marchande de tabac cette fille brune qui pèse et colle des sacs avec ses grosses mains rouges.

Cette fille est arrivée de la Lorraine pour servir à Paris.

Elle voulait être bonne; la destinée l'a créée demoiselle de boutique.

Ne lui adressez pas une question en dehors de ses cigares et de son tabac, elle vous répondrait une bêtise.

Après cinq ou six mois de service, cette fille devient coquette. Elle fait ajuster sa robe d'orléans

par une couturière. Auparavant c'était elle qui faisait ses robes; sa taille s'est un peu allongée, sa poitrine s'est développée.

Elle s'est fait coiffer un soir pour aller chez des *pays* qui sont établis à Belleville. Depuis ce temps, les raies de sa tête sont mieux dessinées, ses cheveux plus lissés.

Elle porte des cols plats et une cravate de taffetas vert — parce que le rouge « *c'est* pas comme il faut. »

Ce n'est plus la même femme, mais ce sont toujours les mêmes mains, ces affreuses mains rouges.

Autrefois la marchande de tabac avait une robe de chambre en cachemire gris, un élégant bonnet tout plein de fantaisie, des mains d'une blancheur éblouissante, et des bagues, trop de bagues même; il y en avait tant que l'annulaire disparaissait presque tout entier, glorieux, mais fatigué d'une charge si belle.

La marchande de tabac s'appelait Élise ou Marguerite, Hortense ou Anaïs. On l'appelait par son

petit nom, presque toujours elle savait le vôtre.

C'était une bonne fille, ne détestant pas le plaisir, mais désireuse de ne pas mourir de faim au moment de la bise.

Quand elle sentait ses tempes encore assez unies pour qu'il prît fantaisie aux oies de marcher dessus; quand elle apercevait ses cheveux blonds et soyeux s'écarter un peu trop vers le milieu du front, — elle devenait sérieuse et se faisait acheter un bureau de tabac.

— Comme ça, disait-elle, j'aurai toujours du pain.

Elle se trompait, la pauvre fille; il lui revenait un éclair de folie, elle revendait son fonds pour aller cacher une passion dans quelque rue bien retirée en disant :

— Bon, quand ce sera fini, j'achèterai un autre bureau.

Le caprice finissait, elle revenait, en effet; mais comme elle avait deux ou trois ans de plus, naturellement le deuxième monsieur avait été moins gé-

néreux que le premier, le débit de tabac n'était plus situé sur le boulevard; il se trouvait dans le faubourg Montmartre.

Puis, par suite du même système, ledit bureau montait la rue des Martyrs ou la rue Notre-Dame de Lorette, puis il disparaissait au delà de la barrière.

Là on ne cachait plus de timides amours, un monsieur à casquette plate aidait à servir les clients et se servait lui-même au point de fumer le fonds de la pauvre fille vieillie.

L'autre variété de marchande de tabac était la titulaire et sa demoiselle.

La titulaire était la femme d'un brave militaire mort au champ de manœuvre d'une attaque d'apoplexie avant l'heure de la retraite.

Le général, touché d'une aussi grande infortune, en avait parlé à un député, qui en avait parlé à un chef de division, qui avait dit : J'en parlerai au ministre, qui avait répondu : J'en parlerai au roi.

Tout porte à croire que le roi avait dit oui, puis-

que la bonne dame et sa fille Berthe étaient installées dans leur comptoir.

La maman disait :

— Nous aurions bien pu faire tenir le bureau, mais cela ne nous aurait rapporté que douze cents francs, tandis que nous en gagnons presque le double. D'ailleurs je ne pouvais pas enfermer cette pauvre petite, il faut bien qu'elle voie un peu le monde !

La pauvre petite voyait du monde, mais quel monde !

Assise à son comptoir, elle passait ses journées à lire des romans malsains, s'interrompant à chaque instant pour peser « deux sous à la fève. »

Ces pitoyables livres la sauvaient du danger, tant il est vrai que les mauvaises choses peuvent être utiles.

A tous les compliments des oisifs, elle répondait par un sourire incertain, et elle reprenait sa lecture, au grand désespoir des soupirants.

La troisième variété de marchande de tabac était

la plus curieuse à étudier, la plus ennuyeuse à fréquenter.

C'était une grande femme blonde aux yeux bleus. Elle portait ses cheveux en longs tire-bouchons, qui tomblaient négligemment sur sa poitrine indécise.

La toilette, d'assez mauvais goût, visait à l'excentricité. C'était l'exagération de tout ce que l'on portait alors.

Un jour cette dame, qui causait volontiers, vous racontait son histoire. Née d'une famille noble, mais pauvre, elle avait épousé sans amour un homme dont elle n'avait pas dû faire le bonheur.

Bref, elle était séparée de son mari.

Quand on entrait dans ses bonnes grâces, c'était horrible.

Elle vous racontait les histoires sans fin des splendeurs de sa jeunesse.

Elle parlait avec complaisance de son cousin le baron de..., le plus grand chasseur de la province; de sa tante la marquise, qui avait cent trente fer-

mes et qui vivait avec douze cents francs par an, l'avare!

La vérité, c'est que son cousin le baron était pâtissier, sa tante la marquise cardeuse de matelas, et que son mari, commissaire-priseur à l'Andouillet-les-Vaches, l'avait quittée, ne voulant pas la partager avec un clerc d'huissier.

Ce qui était assez naturel dans le fond, mais ce qui n'était pas aimable pour le clerc.

La femme séparée qui vendait du tabac, parlait fort cavalièrement de Léon Gozlan ou de Méry, qu'elle avait à peine entrevus passant derrière ses vitres.

Elle prenait certains clients en affection, elle les comblait. Pour les autres, elle était d'une grossièreté inimaginable. Un beau jour, elle vendait son fonds et partait pour jouer la comédie en province; ce n'était pas l'art qui l'y conduisait: la malheureuse aimait un comédien!

Aujourd'hui ces types variés et presque aimables ont disparu.

Autrefois les bureaux de tabac rapportaient de dix-huit cents francs à trois mille francs. Cela suffisait pour vivre. Aujourd'hui ils ne rapportent pas davantage, et la vie est bien plus chère, et une femme ayant un semblant de coquetterie mourrait de faim avec cela.

Les débits de tabac sont achetés ou gérés par des gens modestes qui, comme Jenny l'ouvrière, se contentent de peu : c'est ce qui explique la bonne et ses mains rouges.

---

## L'HOMME QUI FAIT VOIR LA LUNE

Ils ne sont que trois ou quatre qui font voir la lune. Je ne vous désignerai point celui dont je veux parler, parce que je ne veux pas mettre de l'amertume dans la vie de ce pauvre homme, déjà bien assez malheureux.

Il est plus que probable qu'il ne saura jamais que je me suis occupé de lui — tant il est loin des choses d'ici-bas — mais le hasard est si traître et m'a joué de si vilains tours, que je me tiens sur mes gardes.

J'ai connu cet homme d'une façon bien simple.

Je le rencontrai un soir dans la rue Saint-Honoré.

Il poussait des gémissements à fendre l'âme. Bien qu'il fût fort mal vêtu, bien que ses cheveux fussent mal peignés, sa barbe inculte, ses bottes trouées, son chapeau percé, il n'avait pas l'air d'un mendiant. Je m'approchai de lui, non dans l'intention de lui donner, mais de lui prendre de quoi satisfaire ma curiosité. Quand un homme hurle, on est bien aise de savoir pourquoi.

— Qu'avez-vous, brave homme? lui demandai-je.

— J'ai, dit-il, vous le voyez bien ce que j'ai; je suis seul pour porter mon instrument, il n'est pas Dieu possible que je puisse y arriver. Ce misérable Cassemiche est complétement ivre. Ah! Monsieur, nous sommes dans un temps où il est bien difficile de se faire servir.

— C'est vrai, Monsieur, très-vrai; ce Cassemiche est votre aide?

— Mon aide et mon domestique, comme vous voudrez; autrefois on disait un officieux, maintenant

on dit un groom ou un valet de chambre, ça ne fait rien à l'affaire.

— Que ne prenez-vous un commissionnaire pour vous aider?

— Mais parce que je vais travailler et que je n'ai point d'argent à cette heure.

— Voulez-vous me permettre?

— Mais du tout.

— Cependant...

— Je ne suis pas un mendiant.

— Qu'à cela ne tienne, prenez, et l'un de ces soirs j'irai vous réclamer cette petite somme.

— Comme cela, volontiers, vous savez où je me tiens?

— Oui.

— Vous me promettez bien de revenir?

— Je vous le jure.

Trois jours après j'allai trouver mon homme.

— Tiens, s'écria-t-il, tiens, Cassemiche, voici le bourgeois qui m'a prêté les vingt sous le soir où tu t'es piqué le nez.

Cassemiche, qui est le spécimen le plus réussi du voyou parisien, me tendit la main et me dit :

— Vous êtes un bon enfant.

Puis il prit une pièce dans une bourse de cuir, et il ajouta :

— V'là la monnaie que vous avez prêtée au patron. C'est en vous remerciant.

— Monsieur, dit l'homme, vous me feriez un véritable plaisir de vouloir bien regarder la lune dans mon télescope.

Je regardai la lune sans me faire prier.

— Très-merveilleux ! m'écriai-je pour payer ma place en monnaie polie.

L'homme sourit et me salua. Il m'avait rendu ce qu'il me devait en échange du léger service que je lui avais rendu ; il m'avait montré la lune, nous étions bien quittes.

J'avais bonne envie de connaître les particularités de la vie de cet homme ; tout en lui paraissait étrange : sa tristesse, ses manières tantôt polies, tantôt grossières, tout cela m'intriguait fort. D'ail-

leurs il est convenu que toutes les fois qu'on voit un homme malpropre et barbu, on doit lui demander son histoire.

— Ma vie, me dit l'homme après bien des pourparlers, ma vie est un tissu de malheurs.

Je suis de Lyon ; mon père était magistrat ; j'ai eu tous les premiers prix dans mes classes ; mon père mourut, il n'était pas riche.

Je me destinais à la médecine. Mon frère était avocat ; mais il n'avait pas de causes et ne pouvait m'aider.

Je pris mon courage à deux mains, je travaillai nuit et jour. Tout le monde s'intéressait à moi, mes professeurs m'aidaient de leur bourse, mon propriétaire ne voulait pas que je lui payasse mon loyer ; plus tard, me disait-il, plus tard.

— C'est ça qui est raide, fit Cassemiche.

— Quand je fus reçu docteur, continua l'homme, la bienveillance de tous augmenta pour moi.

Un tapissier dont j'avais sauvé l'enfant me donna un mobilier fort décent. Je ne tardai pas à être

connu et estimé; il semblait que le malheur s'était lassé : il se reposait.

J'avais acquis une position véritablement honorable, lorsqu'un de mes amis me présenta dans une famille de commerçants qui avait une fille à marier.

Je n'étais pas homme à épouser une jeune fille pour faire une affaire; je voulus bien voir, bien étudier celle à qui j'allais peut-être consacrer ma vie.

— Jamais, Monsieur, vous n'avez vu, même en rêve, une plus éblouissante beauté que celle que je trouvai au fond de ce comptoir enfumé.

— Mais je n'étais pas homme à m'arrêter à la beauté. Je voulais que l'âme fût aussi belle que le visage.

Plus j'allais dans cette maison, plus j'étais émerveillé de la douce vertu qui régnait dans ce cœur de jeune fille : je demandai sa main, et je l'épousai.

O Monsieur, c'est de là que datent tous mes malheurs : l'ange était un démon.

Un démon lâche et perfide, la honte déguisée en vierge.

Elle me trompa de la façon la plus misérable. Ma confiance en elle était entière et profonde; j'étais le seul qui ignorât son ignoble conduite.

Le hasard m'éclaira un jour: je pus sonder l'abîme où j'étais tombé.

Mes clients m'avaient quitté, j'étais criblé de dettes; et les honnêtes gens, ne croyant pas à mon aveuglement, me prenaient pour un complaisant et me méprisaient.

Je quittai tout, et j'allai m'enfermer dans une chambre meublée de l'autre côté de l'eau.

Le chagrin, la misère, me rendirent malade, et je serais mort si Cassemiche ne m'avait secouru.

— Voyons, patron, ne parlons plus de ça, dit Cassemiche.

— Si, j'en parlerai, reprit l'homme, tu es le seul être qui ait eu pitié de moi. Tu m'as empêché de mourir, et tu m'as donné le moyen de gagner ma vie.

— C'est pas malin, répondit Cassemiche; je suis truqueur. Depuis longtemps je voulais avoir un télescope et faire voir la lune; seulement je ne suis

pas un savant, j'aurais jamais su expliquer. Vous, vous êtes plus savant que le diable, je vous ai dit : Allons-y tous les deux. Vous avez dit oui, et voilà.

— Ce qu'il ne dit pas, Monsieur, dit l'homme, c'est qu'il me sert avec un zèle et un dévouement...

— Quand je ne me pique pas le nez.

Pendant cet assaut d'amitié la foule s'était approchée; deux ou trois femmes audacieusement vêtues, escortées de grands élégants, parlaient haut et riaient aux éclats.

— Tiens, dit l'une, l'homme qui fait voir la lune.

— Un confrère.

— Insolent!

— Monsieur, dit la plus belle des trois filles, voulez-vous me montrer la lune?

L'homme pâlit et s'appuya sur moi.

— Ma femme, c'est ma femme, me dit-il d'une voix émue; c'est ma femme, Monsieur, ne m'abandonnez pas.

— Eh bien, dit la femme, il n'y a pas un brin d'explication?

L'homme reprit d'une voix monotone :

— Après le soleil, la lune est le plus grand des astres connus, elle accomplit sa révolution en 27 jours, 7 heures, 43 minutes et se trouve à plus de trente-cinq mille lieues de la terre...

---

## LES DOMESTIQUES

Au temps déjà loin de nous où le trop célèbre procès Dumollard, l'assassin des servantes, agitait les esprits, un penseur profond, un spirituel philosophe dont je regrette de ne point savoir le nom, fit cette spirituelle sortie :

— Tout le monde se plaint des domestiques.

Un homme arrive qui les tue, on le tracasse!

Ce n'est pas juste.

Cette boutade cruelle, mais d'une logique écrasante, est peut-être un peu bien risquée.

Il y a de fort mauvais domestiques, il en est d'excellents; mais ils sont fort rares.

Il est rare de ne pas entendre les maîtres se plaindre de leurs gens; mais il est plus rare encore de trouver des domestiques qui ne se plaignent point de leurs maîtres.

On a écrit bien des lignes sur ce chapitre, toujours nouveau, parce qu'il y a toujours des maîtres et toujours des domestiques.

Les maîtres disent :

Quel malheur de ne pouvoir se passer de cette engeance !

On n'est bien servi que par soi-même.

Cependant ils gardent leurs domestiques, et s'ils étaient obligés de se passer d'eux ils seraient bien à plaindre.

Un domestique osé a posé cet aphorisme :

« Tous les domestiques pourraient faire des maîtres convenables, aucun maître ne ferait un bon domestique. »

Il y a du vrai, beaucoup de vrai.

Le domestique est un être à part dans la civilisation moderne.

La domesticité n'a remplacé ni l'esclavage ancien ni la servitude moderne.

Il s'est fait un bouleversement qui est assez étrange quand on l'examine à la loupe.

Pendant près de dix siècles, la domesticité mène à tout et n'est exercée que par la noblesse.

Aujourd'hui elle ne mène à rien, et est exercée par des gens de toute sorte.

Le bon serviteur des pièces de Scribe n'existe plus.

On ne reverra jamais le bon serviteur qui se perdait pour sauver son maître de l'échafaud,

Ni celui qui le suivait dans l'exil,

Ni celui qui, pendant dix ans, gardait un secret,

Ni celui qui achetait le château du comte décapité pour le rendre plus tard en pleurant à son jeune maître.

— Antoine, disait la comtesse, qui paraissait trouver bien naturelle la conduite de son groom, Antoine, que ferons-nous pour vous?

— Si madame la comtesse est heureuse, son serviteur est bien payé. »

Il sônt finis ceux-là, bien finis. On ne les reverra plus ; il faut en faire son deuil.

Il est certainement des domestiques qui sont fort capables de sauver la vie de leur maître et de faire ce que faisaient les domestiques anciens, mais à la fin du mois vous verriez la note.

« Pour avoir sauvé la tête de Monsieur, le 13 décembre. . . . . . . . . . . . . . . 3,000 fr.

» Pour avoir suivi Monsieur dans l'exil pendant deux ans. . . . . . . 6,000

« Pour avoir gardé un secret pendant dix ans cinq louis par an. . . . . . . . 1,000

En bonne conscience, tout cela n'est pas cher. La tête de Monsieur ne vaut pas plus, mais elle vaut bien cela.

L'exil, à trois mille francs par an, c'est pour rien ; la ville de Coblentz n'est pas gaie, il s'en faut.

Et certainement la comtesse eût payé ce secret plus cher.

Quant à la restitution du château, je ne sais pas. Je n'aurais pas peur, mais je ne dormirais pas tranquille.

Je sais bien que de nos jours on voit beaucoup de maîtres dépister leurs créanciers en plaçant leur mobilier au nom de leur valet de chambre ; mais tout porte à croire qu'ils ont des contre-lettres ; ceux qui n'en ont pas sont sûrs de coucher à la porte dans un temps plus ou moins long.

Pour ma part, je pense que les bons maîtres font les bons domestiques, mais qu'il est bien difficile à un bon maître de rendre bon un mauvais serviteur.

Ce qui caractérise la domesticité en notre temps, c'est que c'est elle qui choisit ses maîtres.

Je ne sais dans quelle ville de Bretagne on voit une fois par an les jeunes domestiques et les jolies servantes accourir au marché pour se louer.

Paris est le grand marché où viennent les domestiques qui désirent louer un maître.

Le bon domestique trouve vite et facilement son

affaire; il choisit dans un tas de maîtres prêts à subir toutes les conditions, tant les bons domestiques sont rares.

Le domestique le plus difficile à trouver, c'est le valet de chambre.

Avec les qualités nécessaires à un valet de chambre, on ferait trois maîtres fort supportables.

Le valet de chambre sait bien cela. Aussi prend-il des airs fort déplaisants.

Presque toujours il est plus élégant que son maître, et sous aucun prétexte il ne veut mettre de livrée.

Lorsqu'un valet de chambre reste plus d'un an dans une grande maison, chez un financier ou chez un homme politique, il peut être sûr qu'il n'en sortira plus quels que soient ses défauts.

On lui passera tout, plutôt que de le laisser partir emportant bien des petits secrets qui feraient mauvais effet dans le monde.

Arrivé à ce point de puissance, le valet de chambre n'est pas plus fier, sa figure se radoucit, ses ma-

nières deviennent aimables. Il a creusé son trou dans un fromage, et il se trouve satisfait. Il prend des airs de protection avec tout le monde.

Il protége même les amis de son maître, mais il cherche à neutraliser leur influence.

Bien des gens sont arrivés dans le monde poussés par les valets de chambre.

Nul mieux que ce serviteur ne sait à quel moment son maître est accessible.

C'est un valet de chambre qui disait à un solliciteur :

— Entrez vite, madame la comtesse a été charmante en déjeunant, monsieur le comte est enchanté : votre affaire est dans le sac.

Un homme qui, en 1840, eût été lié avec les valets de chambre de M. Guizot et de M. Thiers, aurait parfaitement pu se persuader qu'il conduisait le monde.

Le valet de chambre arrive presque toujours à une honnête aisance,

S'il ne fait pas une grande fortune, c'est qu'il ne veut pas s'établir à son compte.

Le valet de pied, communément appelé groom, n'a ni la valeur ni le bonheur du valet de chambre.

On a presque toujours à se plaindre de lui dans la maison.

Sa mission consiste à rendre de minces services et à monter sur le siége, à côté ou derrière le cocher.

Le cocher n'a qu'un rêve : gagner douze cents francs par an, afin de mettre quinze louis de côté tous les mois.

On ne sait comment il procède ; mais les chevaux et les fournisseurs le savent bien.

L'avarice des maîtres a contribué singulièrement à rendre le cocher et le groom impossibles.

Aujourd'hui les riches restent pendant sept mois à la campagne, quelquefois huit lorsqu'ils trouvent que le jour de l'an est un préjugé dont il faut s'affranchir.

Pendant ces sept mois, on congédie ces deux ser-

viteurs. Les gens du château suffisent, et cela économise deux mille huit cents francs.

Pendant ce temps, les cochers et les groom servent des étrangers de qualité mauvaise ou des filles de mauvaise vie.

L'hiver revenu, ils rentrent dans des maisons bourgeoises où ils apportent tous les défauts que donnent l'oisiveté, les mauvaises fréquentations et les déplorables exemples du demi-monde, et ils deviennent des apôtres de démoralisation pour les gens qu'on a ramenés de la campagne.

Sans compter qu'il est assez désagréable pour madame la comtesse de promener derrière sa voiture un drôle qu'une coquine a promené derrière la sienne pendant six mois au bois de Boulogne.

---

# LES CRÉANCIERS

Le chapitre de la dette dans le Code civil, commence par une phrase si pleine de vérité, qu'on pourrait la prendre pour le commencement d'un couplet de M. de Lapalisse.

Cette phrase est ainsi conçue :

« Toute dette suppose un prêt. »

C'est clair, c'est net, c'est parfait, il n'y a pas à revenir là-dessus.

Donc la dette suppose un prêt, et naturellement tout prêt suppose un créancier.

Tout créancier suppose un homme qui, par bonté ou par calcul, a bien voulu nous obliger.

Quand cet homme ne devient pas votre ami, il devient votre ennemi irréconciliable.

Il aura beau vous faire mille protestations, mille politesses, il vous déteste et ne vous pardonnera plus rien.

Ce que vous mangez le fait réfléchir ; il dit d'un air sombre :

— Il mange mon bien.

Votre paletot piqué et doublé de soie lui donne des fureurs.

— Il s'habille avec mon argent, murmure-t-il.

Votre lit lui porte sur les nerfs.

— Un sommier élastique ! dit-il ; moi je n'ai qu'une paillasse ; mais je ne dois rien à personne, moi !

Il rencontre quelqu'un qui lui parle de son débiteur, il s'écrie :

— Lui ! me payer, ah ! bien oui, un gaillard qui a toujours des chapeaux neufs et qui use plus de

bottes que vous n'avez de souliers; lui, me payer, vous le connaissez bien !

Sa rage ne connaît plus de bornes le jour où il sait que vous avez une maîtresse.

— Les voilà deux pour manger notre argent, dit-il à sa femme.

— Ça ne m'étonne pas; moi je m'étais toujours méfiée de cet homme-là, je t'ai même dit: «Vois-tu, un homme qui ne mange que dans les restaurants, ça ne m'inspire pas de confiance; j'avais raison, tu n'as pas voulu me croire, tu as eu tort.

— C'est bien vrai.

Donc, voici un homme qui, parce qu'il vous a prêté cinq cents francs, ne voudra pas :

Que vous mangiez ;

Que vous soyez vêtu, coiffé ou chaussé ;

Que vous dormiez ;

Que vous aimiez ;

Quel homme !

Le premier homme envers lequel on contracte

une dette, c'est le tailleur. Personne ne prête avec plus de facilité et de bonne grâce.

Cette bonté proverbiale vient de l'origine allemande de ces bons pique-prunes.

Le tailleur est l'homme qui influe le plus sur la destinée des autres hommes.

En lui donnant une inépuisable bonté, Dieu savait bien ce qu'il faisait.

Sans le tailleur, pas d'amour, pas de position, pas d'esprit, pas même de naissance.

Vous figurez-vous un Rohan en blouse?

La distinction de la race percerait, je n'en doute pas; mais cela ferait un singulier effet.

Notre meilleur ami, c'est encore celui qui nous habille.

Puisse cet aphorisme se propager comme il le mérite.

Le second créancier, c'est le bottier.

Ici le décor change.

Ce n'est plus ce faux monsieur habillé de drap fin qui dit: « Dame, que voulez-vous, vous me

payerez quand vous pourrez. » C'est un brave artisan, aux mains noires, qui travaille beaucoup et qui gagne peu.

— Mon argent ou ma marchandise !

Il ne connaît que ça. Il ne faut pas chercher à lui démontrer les choses incroyables qui prennent près du tailleur.

Le mariage riche,

La pièce reçue,

Le procès gagné,

L'héritage de mon oncle,

La place magnifique,

L'invention étonnante,

Le livre qui doit faire sensation,

Tout cela le laisse froid comme le marbre et ne fait que provoquer son unique refrain.

Son argent ou sa marchandise !

Le chapelier est insignifiant.

Un, deux, trois ou quatre chapeaux par an, cela fait peu d'argent, et il suffit d'entrer chez le chapelier d'un ami et de lui dire :

— Je paye tous les ans.

Tant qu'on est dans une situation satisfaisante, ces trois fournisseurs sont d'un facile accès.

Le tour de force le plus grand à accomplir pour un homme, c'est de trouver habits, coiffure et chaussure, lorsque ses bottes sont éculées, ses habits râpés et son chapeau bossué.

Quand un homme logé dans une chambre meublée accomplit ce tour de force de rentrer tout râpé un soir et de sortir le lendemain beau et tout battant neuf, il faut à tout prix devenir son ami.

C'est un fort parmi les forts.

Un jour ou l'autre il deviendra grand, car il a plus de courage que le bon chevalier d'Assas. Il est plus ingénieux que Robinson Crusoé.

Le chemisier est aimable et facile. C'est ordinairement une femme qui vous donne son adresse.

— Tu n'as pas de chemisier, dit-elle, va donc chez Édouard de ma part, c'est un bon garçon et pas cher.

Les femmes parlent des chemisiers comme les

journalistes de leurs confrères. Il y a dans leurs recommandations de l'éloge et de l'amertume.

Quand on est bien vêtu et logé à peu près, il faut manger.

Le restaurateur n'est pas impossible, il se contente de la fameuse phrase : « Je ne touche *mon* argent que tous les trimestres. »

Dans les restaurants de bas étage la phrase change de rédaction, mais c'est toujours la même.

« Je ne touche que tous les mois. »

Il ne faudrait pas se tromper et dire au café Anglais :

« Je ne touche que tous les mois. » Ça ferait mauvais effet.

Si, dans un restaurant où les plats valent quinze sous, comme les pêches du Gymnase, un monsieur avait l'impudence de dire : « Je ne touche que tous les trimestres, » il n'y aurait pas assez de manches à balai pour l'accompagner au seuil de la demeure inhospitalière.

L'homme a mille besoins.

Quand il a bien mangé et bien bu, il faut qu'il aille boire encore.

C'est l'heure du café.

Le café est la perte de la moitié du genre humain.

Il est le prétexte de ces réunions hétérogènes où il y a tant de fumée, qu'il faut un œil indien pour démêler un grec entre un boutiquier et un brave garçon.

L'estaminet est un besoin impérieux pour ceux qui ne travaillent pas et pour ceux qui ne sont rien dans ce monde.

Les premiers s'y reposent, les seconds s'y font une réputation.

Il est dans la nature de l'homme d'être quelque chose à tout prix : orateur ou culotteur de pipes.

Le cafetier est un créancier facile, comme les créanciers dont on peut se passer.

La première dette au café est aisée.

— Je payerai cela demain.

Le lendemain, l'emprunteur dit :

— Vous est-il égal que je ne vous paye que samedi ?

Le cafetier à qui l'on doit six francs est perdu. Il sait que s'il disait un mot il perdrait ses six francs, et il aime bien mieux en perdre trois cents.

Moins les créanciers sont utiles, plus ils sont désagréables plus tard.

Le cafetier, le marchand de gants, le coiffeur crient bien davantage chacun que dix boulangers et vingt bouchers.

Empruntez peu à l'épicier et jamais à la fruitière, vous ne vous en relèveriez pas.

L'usurier vous poursuit, l'ami qui vous a prêté vous harcèle. L'usurier vaut mieux. Quand vous l'aurez payé, vous ne lui devrez rien : à l'ami soldé vous devrez toujours.

Il est un créancier plus terrible que le tailleur,

Le bottier,

Le chemisier,

Le chapelier,

Le coiffeur,

Le boulanger,

Le boucher,

L'épicier,

La fruitière,

Le cafetier,

L'usurier,

Et l'ami.

C'est la femme qui vous a prêté de l'amour quand vous n'aviez pas de quoi en acheter.

---

## LA CARTE DE VISITE

Depuis quelques années il est d'usage de maudire la carte de visite.

Tout le monde tombe dessus et s'en sert néanmoins.

Combien de fois avez-vous ouï dire : La carte de visite est un usage absurde, ridicule, stupide, — je ne pourrai jamais me décider à en envoyer. Mettre son nom sur un morceau de carton, voilà-t-il pas une belle politesse ! etc., etc.

C'est fort bien ces rangaines-là, mais qu'est-ce que cela prouve? rien

Dans la *Vie de Bohème*, que l'Odéon va rejouer samedi à la grande joie de la rive gauche et de la droite, l'un des personnages, Rodolphe, je crois, fait une sortie terrible contre les pendules. Elles lui inspirent de l'effroi à ce paresseux qui croit toujours voir les aiguilles se changer en serpents, s'allonger et le venir piquer dans son lit pour le faire lever.

Dieu sait si l'on a ri à gorge déployée de cette boutade du bohème, mais il faut bien reconnaître qu'elle n'a empêché personne de demander l'heure, et que depuis dix-sept ans le prix des pendules a augmenté considérablement.

Il en est de même des cartes de visite ; on a beau les ridiculiser, les calomnier, les mépriser, on en fabrique plus que jamais, et l'usage en est devenu tout à fait général.

Il ne pouvait en être autrement : la carte de visite sert à tout et pour tout.

Lorsqu'on va voir quelqu'un et que ce quelqu'un n'est pas chez lui, est-il quelque chose qui soit

plus ennuyeux que de n'avoir point de cartes sur soi.

On cherche, on se palpe, on fouille, et comme on ne trouve rien, on dit d'un air embarrassé au portier ou à la bonne :

— N'oubliez pas de dire que je suis venu, n'est-ce pas ?

— Très-bien, monsieur.

— C'est urgent.

— Très-bien, monsieur.

— Vous vous rappelez bien mon nom?

— Très-bien, monsieur.

— Cabassol, Aristide Cabassol.

— Très-bien, monsieur.

Vous partez désolé ; vous comprenez que la commission ne sera pas faite ou qu'elle le sera fort mal; en effet, le quelqu'un que vous alliez voir rentre chez lui, et la bonne dit :

— Le monsieur qui est venu l'autre jour voir madame est revenu aujourd'hui.

— Quel monsieur ?

— Madame sait bien, ce jeune homme qui a des moustaches.

— Ils en ont tous.

— Attendez donc, que je me souvienne, c'est un nom comme Durand.

— Duplan?

— Non. Ah! Anatole Cabasside!

— Connais pas.

En notre temps toutes les affaires sont sérieuses, en notre ville toutes les courses sont longues.

Un particulier qui voudrait faire toutes les visites commandées par les convenances ne saurait y suffire; la carte est un moyen.

Mais le grand mérite de la carte est de prouver à quel point de raffinement est arrivée notre civilisation.

La carte de visite devrait s'appeler la carte de sincérité. Elle seule ne ment pas parce qu'elle ne dit que ce qu'il faut dire.

Prenons les différentes positions de la vie, on la

voit arriver placide et modeste, polie et peu embarrassante.

Un mari perd sa femme.

Vous savez que dans le fond son désespoir n'est pas extrême.

Vous avez connu la défunte : elle était légère, étourdie, pour ne pas dire plus ; plus tard, elle était devenue sombre, acariâtre, exigeante.

Il y a cent ans, vous eussiez été obligé d'aller trouver cet heureux mari, qui lui-même eût été obligé d'appeler des larmes bien éloignées de son cœur.

Et vous auriez dû lui dire :

« Là, mon ami ! que je vous plains ! Quel triste sort n'est point le vôtre ! Pourquoi faut-il que la Parque cruelle vous soit venue ravir la plus tendre des épouses ! Pourquoi faut-il que la sombre Mort, traversant les sombres bords du noir Cocyte, vienne arracher de vos bras le cher objet de vos feux.

» Ah ! versez vos larmes sur le sein d'un ami qui ne cherche pas à vous consoler, mais qui voudrait

être assez éloquent pour vous faire comprendre qu'il faut savoir se courber sous les traits de la destinée. Ah! perfide destinée, devais-tu prendre pour diriger tes coups le cœur de l'époux le plus sensible et le plus vertueux. »

Aujourd'hui on envoie sa carte, et tout est dit.

Un monsieur se marie; s'il n'est pas de vos amis, peu vous importe, vous lui envoyez votre carte.

Si vous êtes liés par une amitié ordinaire, vous lui envoyez également votre carte.

On a accusé la carte d'être hypocrite, menteuse. C'est une erreur grave. La carte représente tout simplement celui qui l'envoie.

Il est bien moins menteur d'envoyer un morceau de carton, qui, après tout, ne veut dire qu'une chose : « Je suis poli, » que d'aller, après un événement heureux ou malheureux, dire :

— Je prends une grande part à votre joie.

— Je prends une grande part à votre tristesse.

Il faut bien avouer, lorsqu'on est franc, que nous

vivons si vite que l'heur ou le malheur d'autrui nous touche peu.

Certes, lorsque la fatalité frappe un homme sympathique par son caractère ou son talent, nous en éprouvons de la peine, beaucoup de peine... pendant dix minutes.

Si au lieu de la fatalité c'est le bonheur qui s'abat sur le toit de l'un de nous, ceux qui ont un bon naturel en sont ravis, mais pas plus qu'il ne faut.

La carte dans les deux cas est suffisante. C'est la politesse muette, c'est-à-dire de bon goût.

— Vous êtes malheureux, j'ai pensé à vous.

— Vous êtes heureux, j'ai pensé à vous.

La carte ne veut pas dire autre chose, et en vérité c'est bien suffisant.

Autrefois le cercle d'un homme se composait de trois ou quatre familles amies qu'il visitait pompeusement dans les grandes occasions, et avec lesquelles il entretenait un commerce d'amitié intime le reste du temps.

Les relations commerciales ou d'affaires n'existaient point; il ne se croyait pas tenu d'être civil avec ses concurrents ou ses commettants.

Aujourd'hui il n'en est pas ainsi, un homme médiocrement placé connaît cinq cents personnes.

En en visitant cinq par jour, il lui faudrait trois mois pour faire ses visites de jour de l'an.

En somme, je pense qu'on doit savoir grand gré à un ami, à un indifférent surtout, de vouloir bien se souvenir que vous existez.

Quand on pense que certaines personnes doivent, pendant trois jours, faire plier mille cartes, mettre des adresses et les affranchir, c'est-à-dire dépenser mille francs de peine et cent francs d'argent pour dire à des gens qui s'en moquent :

— Je pense à vous au commencement de l'année, je vous souhaite mille bonheurs et mille biens.

Ces personnes, dis-je, sont louables et polies, et il faut leur en tenir compte.

La carte de visite est incontestablement une nécessité sociale.

Il est des cas où rien ne saurait la remplacer.

Il vous arrive d'être malade. En l'absence de votre docteur, un médecin étranger vous fait une visite et ne revient plus.

Vous le payez, c'est vrai ; mais enfin vous lui devez encore quelque chose. Il est difficile d'aller le voir ; on ne pourrait lui parler de reconnaissance, puisqu'on le paye.

Vite une carte.

Vous vous battez en duel ; il ne vous est pas possible de faire une visite aux témoins de votre adversaire et de leur dire :

« Je viens vous remercier d'avoir été conciliants et loyaux, c'est-à-dire d'avoir accompli les plus stricts devoirs de l'honnêteté. »

Vite une carte.

Un critique dit du mal de votre livre : vous ne pouvez pas le remercier, mais en somme il s'est occupé de vous.

Vite une carte.

Ah ! je les aime ces petits morceaux de carton qui

suppriment tant de faussetés et de mensonges, tant de sourires trompeurs, de baisers de Judas, et qui se faufilent modestement chez vous et traînent sur votre cheminée comme autant de souvenirs de gens bien élevés.

---

## FRAIS DE PREMIER ÉTABLISSEMENT

Un de mes amis, mon meilleur peut-être, homme bon et d'un charmant esprit, me racontait hier une anecdote fort intéressante de laquelle il fut presque témoin. Mon ami n'est pas un tout jeune homme, comme vous allez le voir.

Lorsque le vicomte de Chateaubriand arriva au ministère des affaires étrangères, il ignorait complétement les usages de l'endroit.

Cet homme illustre, qui avait publié une brochure qui, selon Louis XVIII, valait mieux que cent mille

hommes, n'était ni prétentieux comme un homme de lettres, ni avide comme un homme d'État.

Il arrivait là, simplement, plutôt pour accomplir l'ordre du roi que pour ajouter une gloire nouvelle à son nom, qui n'avait plus de gloire à envier.

L'ambition n'aurait pas poussé ses pas, il voulait défendre avec plus d'autorité des opinions qui ne prévalurent point.

Lorsque l'auteur des *Natchez* entra dans son cabinet ministériel, un employé s'approcha de lui, précédé d'un employé de bureau portant la somme, énorme alors et assez rare aujourd'hui, de quarante mille francs.

A cette époque, chaque nouveau ministre entrant ou rentrant en fonction, recevait une somme pour frais de premier établissement.

J'ignore si cet usage s'est perpétué jusqu'à nos jours. Je ne le crois pas, ce qui n'empêche pas les portefeuilles d'être assez recherchés.

— Qu'est-ce là? demanda M. de Chateaubriand, qui, ignorant cet usage, croyait à un cadeau du roi.

— Monseigneur, ce sont vos quarante mille francs, répondit l'employé.

— Quarante mille francs! mes quarante mille francs?

— Oui, Excellence, pour vos frais de premier établissement.

L'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* réfléchit un instant.

— Monsieur, dit-il à l'employé, surpris au plus haut point de voir un grand seigneur faire tant de façon pour prendre de l'argent, monsieur, veuillez remporter votre or et vos billets, et être assez bon, je vous prie, pour faire donner trente sous au gamin qui a porté ma valise.

Noble exemple bien digne d'être suivi, dirait la morale en action: non.

Ceci est charmant d'humour et de fantaisie; soit, mais c'était absurde comme logique.

M. de Chateaubriand avait accepté le portefeuille avec toutes ses *charges*, il devait s'y soumettre. Agir

autrement, c'était vouloir blâmer ce que faisait son roi et la conduite de ses collègues.

Peut-être cette boutade ne fut-elle pas étrangère au sans-gêne qu'on eut pour lui lorsqu'on lui imposa sa retraite.

Les frais de premier établissement sont l'impôt obligatoire de la vie.

Qui que vous soyez et quoi que vous fassiez, il faut payer les frais de premier établissement.

Pour s'établir père, par exemple, voici à peu près les frais de premier établissement pour les bourgeois aisés: pour satisfaire les fantaisies de Madame pendant les six derniers mois, mille francs; baptême et déjeuner, deux cents francs; layette, trois cents francs.

Nourrice, douze cents francs.

Maladies et autres menus frais, six cents francs.

D'un an à sept ans, époque où le bambin entre au collége, six mille francs.

De seize ans à vingt et un :

Habits, cinq mille francs; fantaisies, livres, leçons

d'équitation, inscriptions, etc., etc., dix mille francs; cigarettes et dépenses imprévues, deux mille francs.

Un remplaçant, deux mille francs.

Voici donc un garçon qui, s'il n'est ni joueur, ni mauvais sujet, ni sportsman, aura coûté à établir solidement la somme de quarante-huit mille trois cents francs.

Et quand je dis établir solidement, c'est bien une manière de parler, car tout porte à croire que physiquement et moralement il était établi très-ordinairement.

Quand le garçon pour lequel on a tant dépensé d'argent arrive à sa majorité, il est deux choses qu'il ne manque jamais de faire :

La première, de réclamer le bien de sa mère.

La seconde, de faire comprendre à son père qu'il serait convenable *sous tous les rapports* qu'il eût un appartement hors de la maison paternelle.

Si un duel,

Une maladie

Ou une femme n'emporte pas ce garçon, son père

aura la chance de le voir deux fois par mois, quelquefois trois, lorsqu'il aura besoin d'une avance sur sa pension.

En voyant ce qu'il en coûte pour établir un enfant bien conditionné, on serait tenté véritablement d'en acheter un tout fait.

Et l'on se demande pourquoi il n'y a pas de magasins portant sur leur enseigne :

AU COIN DE RUE.

*Fils en tout genre, garantis trois ans.*

Les filles, nous n'en parlerons pas, si vous le voulez bien.

Les commerçants sont les gens qui s'établissent le moins.

Comme on va crier au paradoxe, je m'explique.

Il y a à Paris soixante mille boutiques, — ne parlons que des marchands de la rue. Or, malgré la démolition de Paris, il ne s'ouvre pas cinq cents boutiques par an. C'est bien clair.

Les frais de premier établissement varient suivant les commerces.

Une marchande des quatre-saisons peut s'établir pour un franc :

Charrette : 50 centimes.

Au capitaliste qui prête cinq francs : 50 centimes.

Total, un franc.

Vingt sous, de bons bras, une bonne voix pour crier la verdurette, en voilà assez pour vivre.

Pour fonder les magasins du *Printemps*, il faut posséder un magnifique immeuble dans le plus beau quartier de Paris. Cinq ou six cent mille francs d'argent, quatre ou cinq millions de crédit, et avec une intelligence hors ligne, une probité à toute épreuve, on peut faire rapporter dix pour cent d'intérêt à son argent.

Créer un fonds est le propre des gens intelligents, en acheter un, est le propre des gens prudents.

Vivre de ses rentes est le plus avantageux.

En amour, les gens qui ne doutent de rien n'hési-

tent pas à faire les frais de premier établissement; tôt ou tard ils sont ruinés.

C'est ce qui explique pourquoi les reines de la mode ont quarante ans.

C'est ce qui explique pourquoi, dans les beaux appartements du quartier Saint-Georges, on ne voit que de vilaines figures s'encadrer dans les rideaux de brocart de la fenêtre.

C'est ce qui explique pourquoi les élégantes voitures qui circulent autour du lac sont illustrées de femmes qui font des folies, parce qu'elles ont passé l'âge de raison depuis bien longtemps.

Les frais de premier établissement sont faits.

---

## MESSIEURS LES COCHERS

Il y a trois jours, un cocher passait au petit trot dans la rue de la Gare au moment où trois individus la traversaient.

Le cocher a-t-il été impoli et brutal, on l'ignore, mais on le suppose.

On le suppose parce que les cochers ne passent point pour avoir inventé la politesse, — au contraire. Toujours est-il qu'un des passants a frappé le cocher d'un coup de canne.

Ce passant fait bien les choses, paraît-il. Le co-

cher a été rouler au milieu de la chaussée où il s'est fait des contusions tellement graves qu'on a dû transporter le malheureux chez le pharmacien voisin.

L'agresseur n'a pas cru devoir attendre l'opinion du médecin.

Certes! j'approuve peu cette façon d'enseigner la politesse. Je blâme vertement cette façon brutale d'agir, mais cependant...

Puisque ce fait qui, après tout, ressemble à une revanche, vient donner à MM. les cochers une actualité qu'ils n'ont qu'en temps de grève, je veux leur offrir un paquet de vérités.

Avant de commencer mes plaintes, je veux dire ce que sont les cochers. Comme tous les paresseux, je les connais à merveille.

En dehors des cochers de maîtres ou de grandes remises dont je vous parlerai un jour, il y a quatre espèces de cochers :

Le cocher de remise;

Le cocher de fiacre;

Le cocher d'omnibus;

Le cocher libre ou *maraudeur*.

Le cocher de remise appartient à la Compagnie générale des Petites-Voitures.

Sa voiture et sa redingote de livrée sont vertes.

Son gilet et son nez sont rouges.

Son chapeau est en cuir ciré

Ses souliers doivent être en cuir, mais ils ne sont pas cirés.

— Voilà pour le physique.

Au moral, le cocher de remise offre plus de variations. L'éminent administrateur de la Compagnie, qui est un ami sincère de la liberté, recrute un peu partout les membres de son armée.

Il y a parmi les cochers de remise d'ex-curés, d'anciens négociants, d'anciens cochers de maisons, des cavaliers en retraite, d'anciens gentlemen, un notaire et plusieurs pharmaciens.

Les fatalités de la vie ont amoindri ces braves gens. Ils ne s'en plaignent pas, mais ils se vengent souvent de la société qui les a laissés se déclasser.

La société les a dédaignés, ils écrasent la société, *et vice versâ*.

Cependant, pour rendre hommage à la vérité, il est juste de constater qu'en général, et lorsqu'ils ne sont pas ivres, les cochers de la Compagnie sont propres, polis et bien montés.

Le cocher de fiacre est un enfant de l'Ardèche ou de l'Aveyron.

Il est venu de son pays conduire deux petits chevaux, comme les habitants du Cantal viennent à Paris pour vendre de l'eau, les Limousins pour gâcher du plâtre.

Il ne faut pas essayer de lui parler; il ne répondrait pas.

Son métier, en l'isolant sur un siége, l'a rendu sombre et inquiet.

Il regarde sans voir, mais tant de choses différentes passent sous ses yeux qu'il a perdu l'habitude de penser.

Dites-lui :

— Cocher! cent sous pour vous si vous arrivez

au chemin de fer de Lyon avant huit heures, il n'ira pas plus vite que si vous lui promettiez dix centimes.

Comme le pâtre des montagnes, le cocher de fiacre qui est élevé et garde des chevaux, aime l'indépendance.

Parfois on voit un homme assis à ses côtés sur le siége.

C'est un enfant de l'Aveyron qui aspire à être cocher, son compatriote lui montre les rues. Au bout de quinze jours il connaîtra tous les quartiers de Paris et montrera à un autre Aveyronnais les dédales de la capitale.

Cela est fort bien, il faut s'entr'aider les uns les autres; mais je blâme fort la Compagnie de ce genre d'enseignement mutuel.

Ne vaudrait-il pas mieux dire à l'apprenti :

Allez vous promener, quand vous connaîtrez Paris vous reviendrez.

De cette façon les anciens n'enseigneraient pas

aux nouveaux certaines traditions d'une délicatesse douteuse vis-à-vis de la Compagnie.

Le cocher d'omnibus est toujours un ancien cavalier du train des équipages.

A deux mètres au-dessus de ses concitoyens, il croit les dominer.

Il sourit aux petits accidents dont il est la cause.

Il jure et tempête pour les grands.

Non par philanthropie, mais parce qu'il doit faire, sous peine d'amende, son parcours en cinquante-cinq minutes.

Certain d'être toujours le pot de fer, le cocher d'omnibus ne prête pas l'attention nécessaire à la prudence.

Qu'est-ce que cela lui fait d'accrocher un tilbury? il ne sent même pas la secousse.

Pourquoi les omnibus, qui culbutent à chaque instant les voitures particulières, ne s'accrochent ils pas entre eux?

Le *maraudeur* est le cocher qui ne reste pas

sous sa remise par cette bonne raison que souvent il n'a pas de remise.

Celui-là, je vous le recommande, ne le prenez jamais.

Il est insolent et distrait, il conduit un cheval dont la vieillesse et la maigreur font pitié. Cependant il le frappe avec gaieté de la façon la plus cruelle.

Chaque fois qu'il accroche une voiture ou qu'il frôle un passant, il vomit des imprécations obscènes qui soulèvent les pudeurs les moins alarmées. Parfois il y a des femmes, des jeunes filles même dans sa voiture, que lui importe!

C'est le maraudeur qui conteste et avance l'heure.

C'est le maraudeur qui vous laisse au Champ-de-Mars, sous prétexte que son cheval ne peut plus aller. Il est une heure du matin: vous demeurez boulevard du Temple et lui demeure à Grenelle.

La voiture du maraudeur ressemble à son maître; elle est toute détraquée et d'une affreuse malpropreté.

Chaque jour les cochers fidèles vont à la préfecture de police déposer les objets qu'ils ont trouvés. Le cocher maraudeur n'y va jamais dans d'aussi louables desseins.

C'est le maraudeur qui est la cause de la défaveur dont la classe des cochers est victime.

Il suffit d'une centaine de drôles pour que le public accuse en masse toute une corporation, au demeurant honnête et laborieuse.

Le *maraudeur* est invariablement un ancien domestique ou un ancien palefrenier, il porte des loques qui ont la prétention de former une livrée que le diable ne voudrait pas toucher avec des pincettes.

Le maraudeur, qui a un chapeau rond et mou, un paletot gris l'été, marron l'hiver, est un ancien ouvrier paresseux qui trouve plus agréable de flâner sur une voiture que de travailler dans un atelier.

A celui-ci, ne lui faites aucune observation, sans

cela malheur à vous : il partirait à fond de train, au risque de vous faire briser les os.

Quand il fait beau temps, ce maraudeur est obséquieux et fatigant!

Quand il pleut, il vous rit au nez!

Donc! si c'est un maraudeur que le monsieur a bâtonné, je demande grâce pour le monsieur.

En rendant justice à la Compagnie, dont les efforts sont constants et louables pour satisfaire le public, il faut reconnaître que c'est elle qui est la raison d'être des maraudeurs.

A côte des *maraudeurs* on pourrait placer les *hirondelles*.

Les cochers auxquels on a donné ce nom n'ont pas de numéros. Ils appartiennent à des loueurs de voitures de remises au mois.

Ces voitures, qui coûtent 600 francs par mois aux particuliers, sont fort recherchées.

Mais tout s'use en ce monde.

Quand un ordinaire, — c'est ainsi qu'on nomme les voitures louées au mois à des particuliers, —

quand un ordinaire, dis je, a fait dix-huit mois ou deux ans, il commence à devenir trop ordinaire pour valoir 600 francs.

Le cheval est maigre et la livrée du cocher est grasse.

L'hiver, quelque boursier effronté ou quelque médecin timide s'en accommode.

Quand viennent les beaux jours, quand tout le monde est à la campagne, l'*ordinaire* reste sans pratique, et le voilà forcé d'aller chercher fortune le long des boulevards.

Son nom d'*hirondelle* lui vient de ce qu'il reparaît au printemps.

L'*hirondelle* ne laisse pas que d'être fort goûtée des dandys douteux.

Quand ils ont la bonne fortune d'en rencontrer sur le boulevard, ils ne manquent pas d'aller se pavaner au bois de Boulogne pendant deux heures.

Ce luxe de bas étage coûte sept francs. C'est un peu beaucoup, mais ça fait bien pour les camarades du magasin.

C'est cependant de l'argent dépensé en pure perte, parce que les dames qui bordent le lac connaissent toutes les voituree de Paris.

Le cocher de l'*hirondelle* se distingue des autres cochers par une politesse extrême. Il est doux, timide, prévenant et serviable par ce seul fait qu'il est en contravention.

— Si monsieur voulait me payer tout de suite, monsieur serait bien bon. Monsieur a dû voir que je n'ai pas de numéro, et monsieur doit savoir que je n'ai pas le droit de charger en route.

Ainsi s'exprime l'*hirondelle*.

Pour le prix on n'a jamais de contestation.

— Monsieur me donnera ce qui lui fera plaisir.

Jamais on ne rencontre l'*hirondelle* dans un encombrement de voitures. Jamais l'*hirondelle* ne répond aux propos grossiers et aux invectives.

Jamais l'*hirondelle* n'accrocha ou ne tourna trop court.

L'*hirondelle*, tout en allant son train, n'écrase jamais personne.

Son « hop! hop! » adressé aux piétons, n'est pas un cri d'alarme, c'est un amical avertissement.

L'*hirondelle* ne vaut pas mieux que les autres meneurs de chevaux, mais comme les sergents de ville sont ses ennemis, il tâche de se faire l'ami du public.

A la moindre réclamation, au premier sujet de plainte, l'*hirondelle*, quel que soit son droit, payerait les pots cassés à cause de son perpétuel état de contravention.

Il serait absurde d'inférer de ce qui précède qu'il serait nécessaire que tous les cochers soient dans la fausse situation des *hirondelles*, c'est-à-dire hors la loi, pour satisfaire le public, mais il y a un enseignement à tirer de ce fait en faveur de l'industrie libre.

La Compagnie des Petites-Voitures n'a pas de privilége exclusif, partant, elle est inattaquable.

Elle a acheté ses numéros à des particuliers, donc elle exploite son bien et non une faveur de l'autorité.

Mal gérée dans le principe, elle allait sombrer, lorsque M. Ducoux, ancien préfet de police, prit en main les *guides* de l'entreprise et la releva.

M. Ducoux est un homme de cinquante à cinquante-cinq ans. Sa physionomie franche et loyale est dominée par un regard énergique et profond.

J'ai l'honneur d'être son compatriote. Notre département est fier de lui avoir donné le jour, parce que c'est une figure qui, quoique mêlée aux temps les plus difficiles de notre époque, restera comme le type le plus complet de l'honnêteté, du courage et de la constance irrévocable dans les principes politiques.

L'histoire de l'homme politique est connue, et quelle que soit mon envie de la raconter, je dois la passer sous silence, parce que je n'ai rien à voir à cela.

Il était facile de prévoir que l'administration honnête et éclairée qui avait, en temps de troubles, trouvé le moyen de réaliser de notables économies

sur les fonds secrets de la préfecture de police, saurait relever une entreprise en danger.

C'est ce qui est arrivé.

La compagnie a des voitures fort propres, très-bien tenues, d'excellents chevaux.

Ses cochers sont des merveilles de politesse et de propreté comparativement aux autres.

Mais il faut convenir qu'en cela ils n'ont qu'un mérite relatif.

Je ne veux pas placer ici le grand mot de monopole. On a assez abusé de ce substantif prétentieux lors de la grève de messieurs les cochers.

La grève est finie, tout est dit.

On répondra qu'on n'aura pas toujours l'intelligence d'élite et la main de fer du directeur actuel pour maîtriser ces douze ou quinze mille automédons.

C'est vrai; mais, ma foi, nos neveux s'arrangeront avec leurs cochers, ça les regarde.

Mais, à une époque où les gouvernants laissent avec tant de bonne grâce souffler le vent de la

liberté, ne serait-il pas possible de modifier certaines habitudes ?

Aujourd'hui tout citoyen français a le droit de vendre de la viande ou du pain dans sa boutique, de la bêtise ou de l'esprit dans son théâtre, et il n'a pas le droit de se faire cocher.

En Angleterre, un gentleman n'est point déshonoré pour conduire une voiture.

En France, un gentleman ruiné n'a pas même cette ressource.

En ceci comme en bien autre chose, je pense que la meilleure organisation serait de ne pas avoir d'organisation.

Quoi ! un homme a le droit de posséder une voiture, mais il ne peut la louer qu'au mois ! C'est un contre-sens.

Qui peut plus peut moins, et, en bonne logique, celui qui peut loner sa voiture pour un mois, devrait pouvoir la louer pour une heure.

On objectera le désordre qu'entraînerait cette liberté.

Quel désordre?

Paris est envahi par cent mille industriels qui exercent dans les rues. L'éminent magistrat qui gouverne la police sait maintenir tous ces gens-là, bien qu'ils ne soient pas numérotés.

Songez un peu au changement que la liberté et l'abolition du tarif amèneraient dans cette industrie.

Il n'est vraiment pas juste d'avoir à payer une voiture malpropre et pleine de vermine, un cocher ivre et dégoûtant, une rosse étique, le même prix qu'une voiture confortable de la Compagnie.

A Paris, les voitures manquent et leur prix est excessif; la liberté remédierait à ces deux inconvénients.

Les accidents seraient moins nombreux, parce que les propriétaires de voitures conduiraient eux-mêmes.

Les Compagnies d'assurances contre les accidents font plus de mal que de bien; je le prouverai quand j'en aurai fini avec MM. les cochers.

Pour aujourd'hui je me contenterai, pour finir, de poser une question et de faire une remarque.

— Pourquoi en coûte-t-il plus cher pour se promener au bois de Boulogne, sur des allées sablées, où les chevaux ne se fatiguent pas, où les voitures ne s'usent point, que dans la rue Mouffetard, sur un pavé horrible, au milieu d'encombrements dangereux ?

Voici pour la question.

Voilà la remarque :

Une personne prend une voiture à la place de l'Étoile pour aller chez le restaurateur Gillet, porte Maillot.

Six minutes de chemin au plus.

Cette personne doit ;

| | |
|---|---|
| Une heure hors des fortifications . . . . | 3 fr. 50 |
| Le retour. . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 1 00 |
| Pourboire facultatif. . . . . . . . . . . . | 25 |
| Total. . . | 4 fr. 75 |

La même personne, dans la même voiture, chan-

ge d'idée au moment de partir et se fait conduire barrière du Trône, une bonne heure de chemin. Elle doit :

| | |
|---|---|
| Une heure. . . . . . . . . . . | 2 fr. 25 c. |
| Pourboire facultatif. . . . . | 25 |
| Total. . . . . . | 2 fr. 50 c. |

Je sais qu'il est nécessaire que ces choses soient réglées et que des limites soient arrêtées. Mais il me semblerait équitable que le retour ne puisse être exigé qu'après un quart d'heure de marche.

Qui profite du franc en question? Les cochers, qui n'en tiennent pas compte aux loueurs.

Et que de gens qui, demeurant près des barrières, ne prennent pas de voitures pour n'avoir pas à subir cet impôt déraisonnable!

## OBJETS PERDUS

Sous cette rubrique fantaisiste, les grands journaux donnent toutes les semaines la nomenclature des objets apportés à la Préfecture de police par des cochers fidèles ou d'autres braves gens qui pensent qu'une bonne renommée vaut mieux qu'un porte-monnaie contenant seize francs trente centimes.

C'est la *Patrie*, un brave et digne journal qui, sans embarras, a plus fait pour le progrès et l'utilité publique que toutes les feuilles prétendues avancées, c'est la *Patrie* qui, la première, a eu l'idée de donner la liste des objets perdus.

Que de gens ont bondi en lisant dans la feuille de M. Delamarre que des mains honnêtes avaient déposé à la Préfecture de police leurs souvenirs égarés.

Je n'ai jamais consulté l'une de ces listes hebdomadaires.

J'en ai là une sous les yeux qui me donne la chair de poule, tant j'y vois de vrais drames.

J'en aurais l'esprit assombri, si derrière le drame je n'apercevais poindre la comédie, le vaudeville même.

« *Un châle de mérinos brun, trouvé le... septembre.* »

Comment la femme qui portait ce châle l'a-t-elle pu perdre?

Un châle en dentelle, cela se comprendrait.

Le mérinos, c'est fort lourd, puis on n'a pas deux châles, et quand on n'a plus le sien sur ses épaules, on doit s'en apercevoir.

Comment ce châle s'est-il perdu?

La femme qui le portait l'a-t-elle oublié après

une journée de plaisir dans l'omnibus de Saint-Cloud.

Hélas ! non, celles qui portent des châles bruns n'ont pas de journées de plaisir.

Pauvres chères créatures, disgraciées ou honnêtes, quand elles vont à Saint-Cloud ou à Vincennes, ce n'est pas dans les bois !

Voulez-vous la savoir au juste, l'histoire navrante de ce pauvre châle de mérinos brun ?

Il appartient à une femme pauvre.

— Pourquoi? demandez-vous d'un air malin. Qu'en savez-vous ?

Je le sais.

Ce châle n'a pas toujours été brun.

On n'achète pas des châles bruns.

On ne vend pas de châles bruns.

Autrefois celui-ci était gris. Gris avec une frange grise.

Un jour il est devenu brun, grâce à la misère et au teinturier.

La femme qui le portait a été chercher au caba-

ret son mari, qui buvait et jouait le pain de la maison.

Le mari est venu.

Mais dans la rue solitaire il y a eu une explication.

— Je ne veux pas être blagué par les camarades, a dit l'homme.

— Pense que nous n'aurons pas de pain; ce n'est pas pour moi que je dis cela, j'y suis habituée; c'est pour le petit, a répondu la femme.

— Je pense ce que je veux. Ce n'est pas moi qui me laisserai mener par une femme.

— Qui songe à te mener?

— Et la preuve, c'est que je m'en retourne.

— Non, tu ne partiras pas.

Vous devinez le reste.

La femme a perdu son châle.

Par suite du système de compensations, elle a trouvé des coups.

Elle a eu faim pendant huit grands jours.

Le propriétaire lui a donné congé. Non qu'il

soit aussi mauvais qu'on le prétend, le propriétaire, non, mais son portier lui a dit :

— Puh ! la femme ne vaut pas mieux que le mari. Ça va au cabaret. Ça se cogne. Pas plus tard qu'il y a huit jours elle est rentrée sans son châle.

O bonnes gens qui avez trouvé ce châle brun, si la fortune vous a favorisé, si Dieu vous a donné un bon cœur; quand cette pauvre femme viendra réclamer son triste couvre-misère, forcez-la d'accepter une récompense honnête.

Du reste, je remarque sur la même liste :

Une dame qui a perdu une robe noire;

Une autre, un paletot gris;

Une autre, un châle de laine à effilés ;

Une autre, un manteau de drap.

Bizarre ! bizarre !

Comment font les femmes pour perdre tant de choses?

Après tout, pourquoi s'en plaindre? il n'y a qu'avec ceux qui perdent qu'on a toujours quelque chose à gagner.

S'il est des gens heureux de retrouver ce qu'ils ont perdu, d'autres sont désolés et se passeraient bien du renseignement.

Ils maudissent l'administration tutélaire qui prend soin de recueillir la chose égarée.

Ils maudissent la feuille obligeante qui les informe.

Ils maudissent le dépositaire trop fidèle et l'appellent « imbécile. »

— D'où viens-tu? demande un mari à sa femme.

— Je viens de la messe, donc! répond la dame.

— A trois heures?

— D'abord, il n'est pas trois heures.

— Pardon.

— Moins dix.

— Moins dix, soit. Tu es partie à onze heures.

— La messe a fini à deux heures.

— Trois quarts d'heure pour venir de Notre-Dame de Lorette à la rue Ollivier, c'est raide!

— Je vais te dire : c'est que j'ai perdu mon livre de messe.

— Eh bien?

— Eh bien, je l'ai cherché, donc ! on n'aime pas à perdre ses affaires.

— L'as-tu retrouvé au moins?

— Si je l'avais retrouvé, je ne serais pas en retard.

— C'est juste.

— Que je suis donc contrariée !

— Bath ! ne vas-tu pas te désoler pour un livre de cinq francs?

— Ce n'est pas pour les cent sous, mais on n'aime pas à perdre ce qu'on a, donc !

Huit jours après, le mari dit à sa femme :

— Je vais acheter la *Patrie.*

Pourquoi faire?

— Je veux voir aux objets trouvés si ton livre n'y est pas.

— J'en ai fait mon deuil.

— Je ne dis pas, mais...

— Un livre de cent sous, ça n'en vaut pas la peine.

— Tiens, cent sous, c'est cent sous.

— Marie, dit monsieur, allez acheter la *Patrie*.

La dame lance à la bonne un regard qui augmentera tous ses poulets de vingt sous.

La domestique revient.

— J'ai demandé la *Patrie*, il n'y en avait plus; j'ai apporté le *Tintamarre* à monsieur.

— Ce n'est pas la même chose, dit le monsieur; cette fille est étonnante. Allez changer ce journal.

— Du tout, dit la dame, il est bien plus amusant que la *Patrie*, je pense.

En rentrant dîner, le mari dit à sa moitié :

— Tu ne sais pas une drôle de chose?

— Non.

— J'ai lu la *Patrie*.

— Ah!

— Oui, je crois que j'ai retrouvé ton livre ; il y a : « Un paroissien et son étui trouvés dans une voiture aux environs du Luxembourg. »

— Quelle bêtise! j'ai perdu le mien à Notre-Dame de Lorette.

— Tiens, c'est juste, je n'y pensais plus. Après ça,

on te l'a peut-être pris, et le voleur l'aura peut-être perdu à son tour.

— Que tu es ennuyeux! Tu soupçonnes tout le monde, toi; tu soupçonnerais l'univers entiers si tu osais.

Suite de la liste des objets trouvés le 18 courant:

« *Un porte-monnaie contenant* 182 *francs.*

Un monsieur qui a 182 francs sur lui n'est pas malheureux.

« *Un porte-monnaie contenant trois francs soixante-quinze centimes.* »

Pauvre garçon! Il y a des clercs d'huissier qui ne dînent pas tous les jours.

« *Une broche en or avec améthiste.* »

Une améthiste, quelle horreur! C'est bien fait, épicière!

« *Un porte-salière en argent.* »

Tant mieux! voilà un domestique réhabilité.

« *Un bouton de manchette en diamant.* »

Encore une leçon. Une autre fois, madame, faites des adieux plus modérés.

*Un billet de banque.* »

(Réflexion du lecteur). Si je l'avais trouvé et que j'eusse appris qu'il appartenait à un pauvre garçon de recette, je l'aurais rendu. Mais si l'*on* était venu me dire, il est au bureau de Rothschild, ma foi...

« *Une montre d'argent.* »

Brave Dumanet, doit-il être content !

« *Un lorgnon en or.* »

Perdre son lorgnon, c'est prouver qu'on en a besoin.

Voici ce qu'on trouve sur la voie publique, dans les omnibus et dans les voitures.

Un autre jour je dirai ce qu'on pourrait y trouver.

---

## ILS N'IRONT PLUS AU BOIS

Ce n'est pas que les lauriers soient coupés, les lauriers n'ont pas encore leurs feuilles nouvelles ; et quand bien même ils en auraient, le garde du bois ne les laisserait pas couper.

D'ailleurs, mes bons voisins ne vont pas au bois pour cueillir des violettes ou des primevères pâles.

Que leur importe les bouquets de fleurs des champs !

C'est que ce ne sont pas des ouvriers ! oh ! non,

et ils rient même beaucoup de ces braves gens qui s'en vont gaiement en famille, emportant un pâté ou un morceau de veau dans un panier couvert d'une serviette blanche, et qui s'en vont cherchant un tapis vert qui leur serve de table et un bois fleuri qui leur serve de salle à manger.

Non, ce ne sont pas des ouvriers ou des travailleurs de la semaine.

Ils ne partent pas le cœur épanoui, le visage riant, l'air heureux.

Les voici qui se mettent en chemin : ils sont contraints, leur visage se contracte sous une grimace qui veut ressembler à de la dignité.

Ils se demandent s'ils sont bien, et ils n'osent se répondre.

Enfin ils ne vont pas au bois, ils vont aux courses.

Bons rentiers, je vous souhaite bien du plaisir.

Ce rentier, c'est M. Isidore Jablau.

Il a été comptable dans une maison de commerce, et sa *dame* était corsetière.

Il a quatre mille francs de rente.

Le bonheur ou la misère, selon l'ordre ou la sottise des gens.

M. Jablau est très-sobre. Il ne dépense rien et fait une foule de choses par ses mains ; c'est un trésor dans une maison.

Malheureusement il est vaniteux comme un comédien.

Il a voulu que son fils fût dans la banque et sa demoiselle dans les arts.

« Je veux, disait-il, que mes enfants sachent se suffire à eux-mêmes. »

Il veut que sa femme ait « une belle tenue. » Comme madame Jablau est très-coquette, et que d'ailleurs elle a la prétention d'avoir, par son travail, arrondi la bourse commune, elle y puise assez facilement.

Faisons les comptes.

Avec leurs quatre mille livres de rente, les Jablau se privent de tout.

Et comme il a fallu que leur fils Oscar soit bien vêtu pendant son surnumérariat,

Comme il a fallu que mademoiselle Ernestine eût des professeurs,

M. Jablau a emprunté neuf mille francs à son beau-frère.

— Mon frère, dit madame Jablau, lorsque son mari se plaint, mon frère ne te réclamera jamais son argent.

C'est possible ; mais comme on lui en paye les intérêts, les Jablau n'ont plus que trois mille cinq cents francs de rente.

Jablau se console en pensant qu'Oscar travaillera,

Qu'Ernestine, avec ses talents d'agrément, fera un riche mariage, et il va aux courses.

Il y a longtemps que cette partie est projetée. On y a rêvé tout l'hiver.

Oscar a dit que c'était aux courses qu'on se créait de belles relations.

Mademoiselle Ernestine a donné à entendre qu'on ne se mariait pas dans une boîte.

Madame Jablau, qui connaît la vie, n'a pas hésité à déclarer que les enfants avaient raison.

Jablau a répondu : « Nous irons aux courses. »

Alors, confiant dans la parole du maître, on a commencé les toilettes, madame et mademoiselle ont acheté deux toilettes semblables.

Mademoiselle Ernestine, qui sait que sa mère ne prend pas ce qu'il y a de moins bien, a dit :

— Petite mère, je veux être habillée exactement comme toi, on nous prendra pour les deux sœurs.

Inutile de dire que madame Jablau a admis cette combinaison sans la moindre difficulté.

Il en est ressorti, savoir :

| | | |
|---|---|---|
| Deux robes mohair gris avec vêtements pareils........................ | 150 fr. | 00 |
| Façon des deux robes................ | 20 | 00 |
| Garnitures. ........................ | 153 | 50 |
| Deux chapeaux... .................. | 80 | 00 |
| Bottines............................ | 56 | 00 |

| | | |
|---|---|---|
| Un peu de linge.................... | 40 | 00 |
| Gants.............................. | 11 | 00 |
| Total.................. | 510 fr. | 50 |

Cinq cent dix francs deux robes, c'est pour rien, s'écrie madame Jablau, je suis sûre qu'il y aura bien des femmes qui ne seront pas aussi cossues que nous avec leurs robes de huit cents francs.

Oscar a fait observer à son père que s'ils ne sont pas convenablement vêtus tous deux, ils auront l'air des deux domestiques de ces dames.

L'idée d'avoir l'air d'un domestique a transporté de fureur le bon rentier.

— Tranquillise-toi, a-t-il dit à son fils, je sais, mon cher Oscar, me plier aux exigences du monde, je demanderai ce soir à Marissart l'adresse d'un bon tailleur ; il est dans les draps, Marissart, ça le connaît.

— Un tailleur ! s'est écrié Oscar, il n'y en a qu'un, Savigny, c'est lui qui habille tout ce qu'il y a de plus chic ! . . . . . . . . . . . .

— Mais il doit être cher? a demandé timidement Jablau.

— Lui, cher! a répondu Oscar, tu ne lis donc pas les journaux?

— Non.

— Il fait 15 pour 100 d'escompte et ne vend qu'au comptant; 15 pour 100 meilleur marché et aussi beau que dans les plus grandes maisons.

— C'est égal, je demanderai à Marissart.

Marissart, qui en veut à Savigny qui se fournit en fabrique, indique un odieux tailleur qui pour trois cents francs habille les deux Jablau comme des singes.

Le grand jour est arrivé, les Jablau partent pour les courses dans une affreuse voiture de remise que traîne la plus déplorable rosse du monde.

Le cocher maraudeur, sale et mal vêtu, a bu plus que de raison.

C'est dans ces conditions que les Jablau apparaissent sur le turf, à la grande hilarité des cocottes et des gandins.

— C'est cette guimbarde qui est cause qu'on se fiche de nous, dit Oscar.

— Lâchons-là.

— Mais nous avons payé vingt francs d'entrée.

— Ma foi, tant pis.

On quitte le cocher qui crie, et auquel on est obligé de payer les vingt francs convenus. Puis, voici la famille qui s'en va errant au milieu des voitures et des risées à la découverte de l'endroit où il faut passer pour aller aux tribunes.

Mais la course commence; les Jablau sont vingt fois sur le point d'être écrasés.

Les dames ont d'horribles frayeurs, leurs robes d'horribles accrocs.

— Allons-nous-en! s'écrie madame Jablau.

Il est trop tard : il pleut.

La famille dîne mal, au restaurant voisin, pour la faible bagatelle de deux louis.

M. Jablau, qui trouve que c'est abominablement cher, ne donne rien au garçon.

Mais, lorsqu'il part, il a la satisfaction de s'entendre appeler pignouf.

Bon gré, mal gré, il faut prendre une autre voiture.

Total de la journée : mille quatre-vingt-quinze francs cinquante centimes!

Mille francs en une journée. Voici des gens gênés pour toute leur vie : ils ne se rattraperont jamais.

Sans compter qu'Ernestine a fait bien des réflexions en voyant des femmes bien moins belles qu'elle dans d'élégantes voitures.

Oscar a vu des gandins et il songe à la Bourse.

Madame Jablau a une pauvre opinion d'un mari qui est ridicule et n'a pas su la faire respecter.

Jablau a reçu le dernier coup.

— Qui a gagné la course ? lui a demandé Marissart.

Le petit rentier a rougi et a répondu :

— Le prince de Brunswick.

Les habitués du café se sont moqués de lui.

Ils n'iront plus au bois, et ils feront bien.

O bourgeois de Paul de Kock, que vous étiez plus amusants, plus ridicules et plus respectables !

---

## UN VOYOU

Le 2 janvier, j'étais à ma fenêtre à sept heures et demie du matin. Je respirais un air douteux en regardant comment la jeune année se comportait près du ruisseau.

Le lendemain du jour de l'an, la rue n'a pas la même physionomie que les autres jours.

La plupart des boutiques sont restées ouvertes toute la nuit, et conservent les traces de leur orgie mercantile. Les vitres sont sales et couvertes de buée. Les garçons, à qui le patron a payé à boire

« pour les soutenir, » ont l'air de gens venant de faire un mauvais coup.

Les chevaux exténués la veille restent fourbus dans l'écurie et retardent autant que possible l'heure du départ.

Seul, l'omnibus, image du temps, comme le sablier des anciens, apparaît quelques minutes avant huit heures, entraînant avec lourdeur sa population aérienne.

La rue est jonchée d'écorces d'orange et de lambeaux du papier de soie qui les enveloppait. Les chiffonniers sont dans l'allégresse, parce que le papier de soie, c'est fort recherché parmi les ordures, même parmi les plus distinguées.

Les portiers, les porteurs de journaux et autres gens un peu plus riches que la veille s'ébattent chez les marchands de vin, mais avec une certaine circonspection, n'osant pas afficher leur fortune nouvelle de peur qu'on ne la leur reprenne.

Comme je regardais tout cela, j'aperçus un léger

mouvement dans la foule; il s'agissait d'un cocher ivre.

C'était un homme horiblement laid, vêtu d'une livrée marron achetée au Temple, et qui était couverte de toute la boue qu'elle avait pu ramasser pendant l'horreur d'une profonde nuit.

Ce misérable était remarquable par son énorme tête ronde presque complétement chauve, que surmontait un chapeau noir défoncé.

La foule s'écartait en riant de cet homme qui trébuchait, et qui, conservant dans l'ivresse sa brutalité et l'humilité de sa profession, saluait platement les gens qu'il bousculait.

Une marchande de vin, à la porte de laquelle il s'était arrêté, le chassa en lui disant mille injures. J'aurais volontiers pensé que c'était là une honnête femme ne voulant pas, malgré son intérêt, aggraver l'état de l'ivrogne, si elle ne s'était écriée :

— Ah! vous n'avez plus d'argent! eh bien, allez demander du crédit là ousque vous vous êtes rempli!

C'était de la méfiance et de la jalousie.

L'ivrogne hébété s'arrêta un moment et revint sur ses pas. Soit contrariété, soit que l'ivresse gagnât du terrain, il paraissait ne se pouvoir plus tenir sur ses jambes et marchait par soubresauts étonnants et cocasses.

A ce moment seulement, j'aperçus un enfant qui suivait l'ivrogne comme son ombre.

Cet enfant avait dix ans; assez proprement vêtu, sa blouse était fort blanche et sa casquette convenable. Il tenait à la main un morceau de fer que j'avais d'abord pris pour une règle carrée comme en ont les écoliers. Mais en regardant attentivement je remarquai que ce morceau de fer était fort mince au bout et que l'enfant y avait placé une capsule de fusil.

De temps à autre l'ivrogne, qui faisait un pas toutes les cinq minutes, considérait la foule, et lorsque son regard abruti se portait vers l'enfant, il prenait soudain un air de colère et s'écriait avec effort :

— Méchant crapaud ! vas-tu filer, ou tu vas voir.

Et il essayait de poursuivre l'enfant, qui d'un bond se mettait à distance et répondait avec un calme ignoble.

— Tu t'en ferais mourir.

Enfin le cocher se remettait en marche, et l'enfant accourait derrière lui. Tout à coup je le vis soulever son fer à la hauteur de l'œil et le laisser tomber entre les jambes de l'ivrogne, que la détonation de la capsule fit bondir et qui roula dans le ruisseau.

Le gamin et la foule riaient aux éclats.

Le cocher s'était fendu la tête..

Cependant l'ivrogne, qui s'était relevé, disait à l'enfant :

— Je vas te crever !

— Tu t'en ferais mourir! répondait l'enfant en remettant une autre capsule à son fer.

L'ivrogne voulut s'élancer, mais en tombant il avait laissé échapper un de ses sabots.

Ce nouvel incident divertissait fort la foule.

Chaque fois que le misérable se baissait pour ramasser son sabot il roulait dans le ruisseau, et la foule riait de plus belle.

Quand par aventure sa main s'approchait du sabot, l'inexorable enfant laissait tomber son fer, et la capsule partait entre le sabot convoité et la main de l'ivrogne.

L'ivrogne retombait de plus belle, se cognant au mur ou au trottoir, et lorsqu'il relevait sa grosse tête abrutie, souillée de sang et de boue, la foule se tordait de joie et l'enfant préparait une autre capsule.

Un vieux monsieur voulut intervenir; il fut hué par les garçons épiciers qui prenaient un plaisir extrême à ce spectacle, et il s'en alla parce qu'il ne se souciait pas beaucoup, en somme, de défendre l'horrible ivrogne.

Cependant la foule et l'enfant ne se lassaient pas, et l'ivrogne retombait toujours.

Une jeune femme, une fille, je crois, assistait

d'une fenêtre de l'entre-sol à cette lamentable scène. Elle avait déja crié deux ou trois fois :

— Voulez-vous bien le laisser, à la fin!

Tout à coup elle fit un signe de tête; elle venait de trouver une idée.

— Edmond! cria-t-elle à l'enfant, tiens, v'là des sous; je vais t'en donner d'autres.

L'enfant laissa l'ivrogne et se mit à ramasser les sous que la jeune femme venait de jeter par la fenêtre.

— Merci, petite sœur, cria l'enfant, aboule z'en d'autres.

La jeune femme laissa tomber trois ou quatre sous les uns après les autres.

Pendant que l'enfant les ramassait, l'ivrogne parvint à saisir son sabot et continua sa route en battant les murs.

— Il n'y en a plus, petite sœur? demandait l'enfant.

— Jusqu'à demain, peut-être? méchant gamin, n'est-ce pas?

— Tu t'es fendue de sept sous, v'la-t-il pas de quoi faire du vent.

La jeune femme, voyant que l'ivrogne avait tourné la rue, referma sa fenêtre.

— Cache-toi donc, grêlée! cria l'enfant, qui partit en gambadant, laissant de temps en temps tomber son fer à capsule dans les jambes des passants.

Vers le soir je descendais de voiture devant les Variétés. Un jeune gentleman en blouse blanche vint m'ouvrir la portière; c'était le frère de ma voisine de face.

— Ah! ah! maître Edmond, lui dis-je, c'est donc toi?

— Vous me connaissez? me répondit-il d'un air étonné.

— Oui, je t'ai vu ce matin maltraiter un ivrogne.

— Ah! ah! c'était rigolo hein, tout de même!

— J'aurais voulu qu'il te cassât les reins, drôle.

— Oh! il n'y avait pas de danger : c'était mon père.

---

## MONSIEUR TOUTOU ET LA MARQUISE

L'autre jour je me promenais au bois, il faisait un temps superbe, le printemps était venu pour la première fois de l'année, et il tenait à se faire remarquer.

Lorsque j'eus bien vu les cavaliers caracolant avec grâce;

Quand j'eus compté les dix-sept calèches bourgeoises qu'on rencontre inévitablement ornées de dix-sept têtes que je vous recommande;

Quand j'eus bien examiné les trente ou quarante

voitures aristocratiques où l'on voit de temps en temps une belle et fine tête nonchalamment appuyée sur des coussins, je passai à la seconde série.

Au bois, il y a deux séries :

La bonne société ;

La belle société.

La bonne société se conduit quelquefois comme la belle, et elle n'est pas aussi jolie.

La belle société est bien amusante.

Bien amusante au bois, entendons-nous bien. Ce qu'elle fait ailleurs ne me regarde pas.

Il faut voir cela, c'est curieux, je vous assure.

Je suis dans un jour de bonne humeur, je ne veux faire de peine à personne ; je ne vous raconterai pas, aujourd'hui du moins, les histoires par trop cavalières de certaines amazones,

Ni les splendeurs de certains coupés,

Ni la misère de certaines victorias.

Il est bien entendu que je passe sous silence ces pauvres filles qu'on appelle au bois les *étrangères*.

Les étrangères sont des demoiselles qui demeurent sur les confins du boulevard Pigalle; ces bonnes filles s'habillent comme pour aller au Casino.

Une fois la toilette achevée, elles font dire d'atteler... à un cocher voisin, qui, moyennant quinze francs et des égards, les promène au bois de trois heures à cinq heures.

Elles reviennent ainsi trois ou quatre fois, enchantées de l'effet de curiosité qu'elles pensent avoir produit; mais comme personne ne s'avise jamais de leur parler ou de les suivre, elles renoncent bien vite à une promenade qui ne rapporte même pas cinq pour cent.

Qui a vu le bois une fois l'a vu mille, c'est toujours la même pièce et la même mise en scène; presque toujours le même four.

Donc l'autre jour, ne voulant pas assister à la quatre-vingt-quatrième représentation de la reprise, je me promenais dans une des allées qui avoisinent la promenade du lac.

Je m'arrêtai un instant. Les arbres n'ont pas en-

core de feuilles, et l'intérieur du bois est presque solitaire, ce qui me permettait de voir ce qui se passait, même d'entendre ce qui se disait dans l'allée latérale.

Voici ce que je vis, voilà ce que j'entendis :

Un jeune homme à la figure expressive et belle, souriait tristement à une belle dame en voiture, qui se débarrassait de sa pelisse de fourrure pour descendre lui parler.

Le cocher, habitué à l'endroit, fit faire trois pas à son cheval et lui plaça sur le dos une couverture de drap où se trouvait brodée une couronne de comte ou un tortil, je ne me souviens pas au juste.

La dame qui descendit était belle à ravir, distinguée même.

Sans la richesse inouïe de sa toilette écrasée de dentelles, on aurait pu croire que la couronne en question était une vérité.

Une petite chienne havanaise blanche, frisée et pomponnée d'un ruban bleu, suivait la dame et s'é-

lança tout à coup dans les jambes du jeune homme en aboyant avec joie.

— Pauvre Marquise! fit le jeune homme en soulevant la petite chienne, elle m'aime toujours, elle.

— Vous lui donnez tant de sucre, dit la dame.

Le jeune homme reposa la chienne à terre.

A ce moment, un griffon roux, véritable chien de bohème, s'élança en soufflant comme un phoque au museau de la Marquise.

Il était crotté et mouillé, ce griffon, il avait vagabondé dans l'herbe, et il arrivait avec un aplomb inconcevable.

— Monsieur Loulou, dit le jeune homme, vous allez crotter Marquise, vagabond que vous êtes.

— Le fait est, dit la dame, qu'il est horriblement malpropre.

Cependant Marquise n'en faisait pas moins sa coquette et cherchait à captiver le cœur de monsieur Loulou.

Le jeune homme se taisait, buvant des yeux

la jeune femme qui, après avoir regardé les chiens d'un air distrait, lui dit :

— Eh bien, mon ami, vous m'avez écrit de venir, me voilà, et vous ne me parlez point.

— Que voulez-vous que je vous dise? vous ne m'aimez plus.

— Est-ce qu'on sait si l'on aime ou si l'on n'aime plus ?

— Je le sais bien, moi.

— Oh! mais vous, Henri, vous êtes très-fort; moi, je ne suis qu'une femme.

— Tenez, reprit la dame après un silence, je vais être franche avec vous. Vous souvient-il que cet hiver je crus ne plus vous aimer

— Oui.

— Je croyais en aimer un autre, je me trompais; je ne vous pardonnerai jamais de m'avoir pardonné.

— Ne pas vous pardonner, c'était vous perdre.

— Oui; mais comme je vous aurais aimé!

— C'est donc fini?

— Oui.

— Bien fini?

— Je vous l'ai dit.

— Adieu!

— Adieu.

Pendant cette conversation, M. Toutou avait conquis les bonnes grâces de Marquise; il sautait, gambadait, la mordillait. Elle se courbait pour se soustraire à ses caresses, et revenait se faire mordre, l'agaçant par une foule de mutineries.

M. Toutou était aussi radieux que son maître était triste.

Marquise était aussi aimante que sa maîtresse était froide et insensible.

La dame remonta en voiture.

— Tout est fini? demanda encore Henri.

— Oui, répondit la dame en fermant la portière.

La voiture disparut.

Le jeune homme resta appuyé contre un arbre; de grosses larmes coulaient sur ses joues.

M. Toutou, que rien n'avait préparé à ce départ précipité, restait stupéfait au milieu de l'allée. Il leva la tête, flaira dans l'air frais à ses pieds ; il se traîna vers l'endroit où Marquise lui avait donné le dernier baiser, et là... il leva la jambe avec un souverain mépris.

De la terre froide que M. Toutou venait d'arroser s'éleva une petite fumée vaporeuse.

Henri partit d'un grand éclat de rire.

— C'est toi, monsieur Toutou, dit-il en caressant le griffon, c'est toi, mon chien, qui es l'esprit et moi la bête; tu entends joliment mieux la vie que moi; cette chienne-là ne méritait pas autre chose.

---

## COMMENT FINISSENT CES DEMOISELLES

J'ai entendu hier raconter une histoire qui n'est pas bien neuve et qui est fort attristante, cependant je vais vous la redire. En notre temps, où les filles sont devenues une puissance, il est bon, de temps en temps, de leur dire comment elles finissent, afin qu'elles ne se prennent pas trop au sérieux.

Je sais bien que certains avertissements ne servent pas à grand'chose, ils ne corrigent pas le vice ; mais peut-être servent-ils un peu à consoler la vertu, et c'est bien la moindre des choses.

Donc, je commence.

Il est mort dernièrement, rue de la Sourdière, une femme que, dans ce quartier, on nommait *la bonne vieille;* — nom, entre nous, assez mal choisi, car cette femme n'était ni bonne ni vieille. — C'était une ancienne fille à la mode, et elle avait à peine quarante-six ans.

Mais ses rares cheveux étaient devenus blancs, ses dents étaient tombées, la débauche et la misère l'avaient défigurée, à ce point que ses yeux s'étaient éraillés, un beau matin, en regardant le nez de leur maîtresse menacé d'être détrôné par un menton qui rappelait le sabot de Polichinelle.

Elle se nommait Adèle Favier, mais nul ne la connaissait sous ce nom : elle avait un surnom qui fut jadis célèbre dans la galanterie parisienne, un surnom qui fit pâlir les Mogador, les Rose Pompon, les Frisette et les Rigoletto, et autres héroïnes de Mabille et de la Chaumière.

Adèle Favier n'avait pas gagné ses éperons dans les bals publics; sa renommée n'appartenait pas à

ses jambes, et elle eût rougi de devoir sa célébrité à un avant-deux risqué ou à une tulipe plus ou moins orageuse. Où diable la pudeur va-t-elle se nicher !...

Adèle vint à Paris à l'âge de dix-huit ans exercer la monotone profession de sous-maîtresse dans une pension de demoiselles.

Elle était jolie, douce, intelligente, bien élevée; les dames qui tenaient la pension la prirent en grande affection et la comblèrent de prévenances.

Il faut dire aussi que cette brave fille était fort intéressante ; son père, marchand de grains aux environs de Moulins, avait fait de mauvaises affaires, et, après avoir vendu du blé pendant quarante ans, il ne lui en restait plus pour cuire son pain. Ce que voyant, Adèle, qui avait reçu une brillante éducation chez les sœurs de la Croix à Montluçon, était venue à Paris travailler pour ses vieux parents.

Elle gagnait quatre cents francs par an ; grâce aux petits cadeaux que lui faisaient ses directrices et quelques parents d'élèves séduits par sa bonne

grâce, elle trouvait moyen, la chère fille, d'envoyer trois cents francs à sa vieille mère, qui passait sa vie à remercier le ciel de lui avoir donné un de ses anges.

Pendant les vacances de 1839, la pauvre sous-maîtresse ne put retourner dans son cher Bourbonnais; le voyage coûtait trop cher, elle éprouva un grand chagrin; mais il lui arriva une compensation: madame la duchesse d'Av... lui proposa de passer les vacances dans son château et de veiller à l'éducation de ses filles.

Adèle accepta avec reconnaissance, et partit pour le château de Villersbrune.

Madame la duchesse d'Av... avait deux filles charmantes, qui traitèrent Adèle comme une sœur. Malheureusement, elle avait aussi un fils, beau garçon de vingt-deux ans, qui s'éprit d'une folle passion pour la sous-maîtresse.

Il faut rendre cette justice à Adèle : elle lutta pendant toutes les vacances et longtemps après; ce

qui était d'autant plus beau de sa part, qu'elle adorait le jeune duc.

Un soir d'hiver, elle céda aux pressantes sollicitations du duc et se laissa enlever. Le jeune homme lui avait juré de l'épouser et d'enrichir sa famille, et, je le répète, elle l'aimait tendrement.

Le duc, qui devait la conduire en Angleterre, s'arrêta à Compiègne, où ils passèrent un mois à l'hôtel de *la Cloche*, mangeant chaque jour, sur des tartines de baisers, le plus pur miel de la lune.

L'affaire fit grand bruit. Paris parla huit jours de la folie du duc et de la beauté de sa victime, et tout fut dit.

La duchesse, mère du jeune homme, était une femme d'expérience; au lieu d'entrer en fureur, elle se contenta de sourire. Lorsque son fils lui demanda l'autorisation de se marier, elle lui écrivit qu'elle ne demandait pas mieux, mais que, préalablement, elle désirait causer avec « son cher coupable. »

Le jeune homme accourut, trompé par tant de douceur. Sa mère lui dit :

— Mon cher enfant, je ne suis pas une mère barbare, beaucoup à ma place vous gronderaient, mais je veux avant tout votre bonheur. Avant de vous donner mon consentement, j'exige cependant une chose.

— Parlez, ma mère, je suis prêt à vous obéir, dit le jeune homme.

— J'exige, reprit la mère, que vous restiez pendant deux mois avec Adèle à Compiègne; ce délai passé, si vous êtes dans les mêmes intentions...

— Je ferai, quoi qu'il m'en coûte, ce que vous voudrez.

Le jeune homme repartit le cœur plein de joie, annoncer la nouvelle à sa maîtresse, et tous deux pleurèrent d'attendrissement. Tant de bonté les enivrait.

Au bout de quinze jours, le duc trouva Compiègne médiocrement amusant; après trois semaines, il trouva Compiègne assommant. Le mois n'était pas fini qu'il partit pour Paris, disant à Adèle qu'il

craignait, ne recevant pas de nouvelles, que sa mère n'eût changé d'avis.

— Je reviendrai mardi à trois heures, dit-il.

— Tu me le promets? lui demanda Adèle.

— Je te le jure! Vrai, si je n'étais pas là à l'heure dite, c'est que je serais mort.

Adèle attendit.

Le mardi suivant, à la place du duc, elle vit arriver le comte R..., qui, depuis, est devenu un homme sérieux.

Il expliqua à l'infortunée que le duc ne reviendrait pas ; des raisons de famille, de hautes con-convenances, des ordres du roi... Bref, il lui remit vingt mille francs de la part de la duchesse.

La jeune fille devint fort pâle, mais ne versa pas une larme, ne prononça pas une parole. Au moment où le comte sortait, enchanté du succès de sa négociation, Adèle ouvrit la fenêtre et se précipita sur le pavé.

Elle eut le malheur de ne pas mourir.

Le comte ne l'abandonna point. C'est un brave gentilhomme. Il la soigna, et, trois semaines après, il la ramena à Paris et lui continua ses bons soins, après l'avoir installée dans un petit hôtel de la rue du Colisée.

L'été suivant, Adèle éblouissait Paris par le luxe de ses équipages. Et notez, je vous prie, qu'il y a vingt ans, toutes les filles n'avaient point d'équipages comme aujourd'hui, et que les femmes qui se permettaient une robe de cinq cents francs tous les mois étaient citées pour leur élégance.

Adèle changeait de robe tous les deux jours. Il avait fallu trois mois à cette honnête fille pour devenir une vaurienne cupide et sans cœur. Ce qu'elle ruina de gens pendant quinze ans est impossible à dire. Plus de cent familles des mieux qualifiées ont encore sur leur écusson les traces de ses dents.

Adèle rêva le mal, et se vengea de son premier amant sur tous les autres. Un gentilhomme portugais et le fils d'un manufacturier se brûlèrent la

cervelle après avoir été ruinés par elle. En apprenant leur mort, elle s'écria :

— Cette fois, je suis lancée !

Et elle se mit à sourire en pensant au dépit de ses bonnes amies.

Sa mère, qui avait appris la source de la fortune de sa fille, lui écrivit :

« Je te renvoie un argent que je ne puis accepter; je suis vieille, et sur le bord de la tombe, je n'ai plus rien à faire ici-bas, et je me laisserais mourir si je n'avais besoin de prier pour toi. »

— Autant d'économisé, dit dédaigneusement la courtisane.

La beauté n'est pas éternelle, le règne de l'ancienne sous-maîtresse ne dura pas plus de quinze ans, et, malgré tous les artifices déployés par elle, le moment arriva que le vide se fit autour d'elle.

Elle pensa à compter, elle paya ses dettes, vendit ses bijoux et son mobilier et se trouva à la tête de cent mille francs.

C'était peu, mais Adèle était philosophe; puis,

comme elle le disait, elle n'était pas de ces grues qui, ne sachant rien, s'ennuient toujours.

Elle pensa qu'elle pourrait trouver un brave employé gagnant sa vie, qui ne laisserait pas que d'être très-honoré de lui donner sa main; mais l'humanité n'est pas aussi corrompue que le pensent ces filles. Nul ne voulut d'elle que des gens communs ou tarés; au lieu de se marier, elle s'associa avec un drôle qui mit six mois à dévorer au jeu, à la Bourse et ailleurs, la petite fortune de l'ancienne courtisane, qui alors se mit à vendre quelques débris de sa splendeur passée pour manger, au jour le jour; sa misère était navrante.

Elle fit quelques tentatives auprès de ses anciens amis; quelques-uns ne se rappelaient même plus son nom, d'autres rougirent de l'avoir connue, d'autres enfin se souvinrent que cette créature les avait mis à deux doigts de leur perte, et ils demeurèrent sourds à ses prières. Seule, sans pain, sans asile, elle se réfugia chez un charbonnier de la rue de la Sourdière, lequel était de son pays et lui

permit de coucher dans sa boutique sur les fagots.

A la tombée de la nuit, cette horrible créature, qui avait usé ses dents à manger des millions, allait tendre la main aux passants :

— Un sou, par pitié, monsieur, ça vous portera bonheur.

Et on lui jetait un sou.

Dernièrement, une cérémonie avait attiré à l'église Saint-Roch l'élite du demi-monde.

La *bonne vieille* tendait la main.

En voyant défiler les voitures des dames du lac, elle disait :

— J'ai été comme elles, elles seront comme moi.

Le soir, elle rentra, s'étendit sur les fagots et mourut.

La femme du charbonnier jetait des cris perçants ;

— Vieille misérable ! disait-elle ; elle ne pouvait pas mourir ailleurs !

O jeunes et belles mondaines, puisse la destinée vous préserver du sort de cette malheureuse, que

beaucoup d'entre vous ont connue et que toutes ont enviée.

---

## A. M. JULES NORIAC

Paris.

« Monsieur,

» Vous nous avez raconté d'une façon touchante comment meurt une fille de rien. Voulez-vous me permettre à mon tour de vous raconter comment meurt une fille de cœur ?

» Je tiens ce récit d'une jeune et brave femme incapable de mentir : faites-en ce que bon vous semblera, rien si vous voulez.

» Le voici, bien simple et bien vrai ; lisez, et je suis sûr que vous trouverez le titre bien approprié au sujet.

### L'HONNÊTE FILLE

» Elle s'appelait Marie ; c'était notre cousine.

Nous demeurions rue Copeau, tout près du Jardin des Plantes et de l'hospice de la Pitié, à côté des fleurs et de la mort.

» Il y a une quinzaine d'années de cela, nous avions à peu près le même âge, quelque chose comme huit ans, neuf peut-être.

» Moi, j'étais une demoiselle, mes parents étaient des commerçants aisés; elle, c'était bien différent. Cette pauvre petite, jolie et blonde comme les amours, doux et riant charme des yeux, avait pour parents des gens misérables et de misérables gens. Son père était une espèce de marchand ambulant et sa mère ne faisait rien. Elle trouvait qu'elle gagnait à mendier et à dérober ce qu'elle trouvait, bien plus qu'elle n'aurait pu faire en travaillant.

» C'était dans le quartier à qui éviterait ces bourgeois du ruisseau. Personne ne leur parlait, personne ne leur rendait leur salut.

» La femme ne disait rien; mais, lorsque le mari était ivre et s'en allait proférant des invectives contre tout le monde :

» — Tas de brigands, disait-il, aristocrates, vous nous traitez comme des *patiras;* mais notre tour viendra; si jamais il arrive une révolution, vous verrez !

» La petite Marie avait trois frères plus âgés qu'elle et deux sœurs dont elle était l'aînée.

» Les trois garçons étaient des garnements, les petites filles, grâce à Marie, qui était leur mère bien qu'elle eût mille peines à les porter dans ses petits bras, les filles, dis-je, étaient charmantes.

» Marie les peignait et les appropriait avec soin, et, comme dans le quartier on était aussi touché que surpris de la raison et du cœur de la pauvre fillette, tout le monde lui donnait pour se vêtir et pour habiller ses sœurs. On lui donnait aussi les restes des repas, tristes reliefs sans doute, mais chère exquise comparée à l'ordinaire de cet intérieur bohémien.

» Le croiriez-vous, Marie arriva ainsi jusqu'à l'âge de quinze ans, choyée, vêtue et nourrie par

cette pauvre, brave population de cet humble et laborieux quartier.

» Ne pensez pas, je vous prie, que Marie fût une mendiante, au moins! Non, elle n'acceptait rien pour rien; elle trouvait le moyen de se rendre utile et agréable à tous ceux qui lui faisaient du bien. A ceux qui avaient des oiseaux elle apportait du mouron frais qu'elle allait cueillir bien loin. Elle arrosait les pots de fleurs que les ouvriers aiment tant à planter sur leur fenêtre. Elle gardait les boutiques pendant que la ménagère allait faire ses provisions. Plus tard, lorsqu'elle eut dix ou onze ans, elle trouva un métier bien simple et bien ingénieux : elle se fit gardeuse d'enfants.

» Voici en quoi consistait son métier. A dix heures du matin, elle allait au Jardin des Plantes, s'asseoir sur le banc qui est au pied du grand cèdre; elle avait un panier qui contenait du pain et deux bouteilles d'eau. Aussitôt on voyait arriver des femmes du quartier tenant leurs petits enfants par la main.

» — Tiens, ma fille, disait l'une, voici ma petite,

fais-la jouer, aies-en bien soin. Je viendrai la chercher vers les quatre heures.

» — Marie, disait une autre, je t'amène mon marmot. Il s'appelle Isidore, veille bien sur lui, je le reprendrai ce soir.

» Les bambins jouaient pendant tout le jour, ils adoraient Marie et l'appelaient la *petite mère ;* elle avait onze ans !

» A la fin de la semaine, les bonnes femmes donnaient chacune cinq ou six sous à la *petite mère*, en la remerciant de ses bons soins, si bien que la pauvre enfant apportait à la maison sept ou huit francs par semaine.

» — T'es tout de même pas bête, toi, la blondinette ! disait le père.

» La mère ne disait jamais rien ; pourtant un soir, — à cette époque, Marie allait avoir quinze ans, — elle lui dit :

» — Faudrait voir pourtant à lâcher toute cette marmaille ; demain, tu iras travailler avec le père.

» La pauvre *petite mère* pleura amèrement pen-

dant toute la nuit; elle se leva avec le jour et alla prévenir les mamans, ses clientes, qu'elle ne pouvait plus garder leurs enfants.

» Ce fut une vraie tristesse dans le quartier, allez !...

» Depuis cinq ans, on avait coutume de confier les enfants à la *petite mère ;* on était tout désorienté

» — Allons, la blonde, en route ! dit le marchand ambulant, pourquoi pleures-tu? Tu vas voir les beaux quartiers du beau monde, tu vas gagner de la *braise ;* il n'y a pas là de quoi geindre.

» — Possible, fit la *petite mère*, mais c'est pas mon idée.

» Ce père était ce que le peuple appelle un truqueur, c'est-à-dire qu'il vendait des choses de toute espèce, suivant le moment, tantôt des tortues, tantôt des éponges, tantôt des noix de coco, tantôt des almanachs de rebut. Son plan, en emmenant sa fille avec lui, était plein de ténèbres. Ouvertement, il disait que c'était pour se fatiguer moins, qu'il devenait vieux. La vérité était qu'il voulait boire avec

tranquillité pendant que sa fille crierait sa marchandise, et qu'il espérait qu'une aussi belle enfant ne vendrait pas longtemps des tortues.

» La première moitié de son rêve se réalisa, non la seconde. La *petite mère* avait un extérieur si honnête, qu'il ne se trouva pas un homme à Paris qui osât lui dire une parole odieuse.

» C'est que Paris n'est pas une ville aussi effroyable qu'on veut bien le dire, la vertu y est si rare, qu'on s'incline devant elle et l'on passe. Malheureusement, on retourne presque toujours sur ses pas.

» Des femmes, oui, des femmes, Dieu leur pardonne! firent ce que des hommes n'avaient pas osé faire. Horribles mégères, elles vinrent faire luire à l'imagination de la pauvre fille des plaisirs étranges, des horizons constellés de diamants et d'or.

» La *petite mère* leur répondit :

» — Possible, mais c'est pas mon idée.

» Les plus cruels ennemis de Marie furent ses frères, des bandits rôdeurs de barrière, qui avaient

espéré eux aussi tirer un lucre de cette éblouissante beauté de leur sœur.

» Souvent, voyez-vous, au lieu de mépriser une pauvre fille, on ferait mieux de cracher à la figure de ses frères, quand ses frères sont des brigands comme on en voit beaucoup.

» Vous comprenez, sans que j'aie besoin de vous les dire, toutes les misères dont on abreuva la pauvre fille ; vous les devinez. Tout ce que vous pourrez penser n'approchera pas de la vérité.

» Je suis sûr que vous croyez que je vous raconte l'histoire d'une fille vertueuse ? Eh bien, non. Une fille vertueuse n'a pas besoin qu'on conte son histoire ; elle est vertueuse, tout est là. Je n'ai parlé que d'une honnête fille, ce qui est bien plus qu'une fille honnête. Un matin, le père, suivi de sa femme et de ses fils, vint trouver Marie sur le pas de la porte.

» — C'est pas tout, ça, la blonde, lui dit-il, v'là assez longtemps que tu nous fais aller ; t'as vingt ans, c'est honteux. Tu veux rester sage, soit ; mais

voici m'sieu Malipier, le contre-maître de la tannerie, qui veut t'épouser; il a le sac, il faut en finir. C'est bête, mais c'est comme ça; ça te va-t-il?

» — Non, répondit la *petite mère*, c'est pas mon idée.

» — Mais, mille diables! s'écria le *truqueur* furieux, qu'est-ce donc qu'est ton idée? En v'là une péronnelle! à tout ce qu'on lui demande, à tout ce qu'on lui dit elle répond: « C'est pas mon idée. » A la fin des fins, *ous qu'elle* est, ton idée?

» — J'ai une idée pour Binchon, répondit simplement la jeune fille.

» Binchon était un mécanicien du chemin de fer, brave et vigoureux enfant du quartier, qui aimait Marie depuis l'enfance.

» Le *truqueur* et sa famille éclatèrent en invectives; Marie rèsta calme, elle attendait Binchon.

» L'ouvrier parut au coin de la rue et le silence se fit.

» — Binchon, dit Marie, je n'y tiens plus, je suis prête à aller avec toi.

» — Voici mon bras, avec honneur et plaisir. Bonsoir, la compagnie! fit en riant le mécanicien.

» — C'est pas tout ça, Binchon, demanda le *truqueur*, Marie a une idée pour toi, veux-tu l'épouser pour de bon?

» — Avec honneur et fierté! Quand elle voudra, nous prierons M. le maire de se coller sa sous-ventrière tricolore et Marie sera madame Binchon.

» — Non, fit la *petite mère*, c'est pas mon idée.

» — Comment? s'écria Binchon.

» — Non, vois-tu, je ne veux pas me marier parce que je ne veux pas que, toi qui es honnête, tu deviennes le frère de mes frères.

» — De quoi! de quoi! s'écrièrent les fils du *truqueur*.

» Mais Binchon les regarda de travers et ils se turent; c'est qu'il était rudement solide, Binchon!

» — Et puis, peut-être un jour, continua Marie, tu ne m'aimeras plus; si nous étions mariés tu n'oserais pas me quitter, je ne veux pas de ça; au moins tant que tu resteras, je serai sûre que tu m'aimes.

16

'es les bonnes

a *petite mere,*

ite habillé; a

cière, ou ma-

, apportaient

rdait autre-

r en sortant

, faut pas

bébé en

le francs,

une belle

rancs par

ard.

er.

etit; si Binchon

que t'as fait

» — Je ferai ce que tu voudras, donne-moi le bras et partons; dites-lui bonjour, vous autres, c'est pas encore après-demain que vous la reverrez.

» — Elle n'a pas son âge, s'écria le père ; je vais aller chez le commissaire.

» — Allez vous y frotter, dit Binchon en s'éloignant; il vous connaît assez pour vous obliger.

» La loi ne protége que ceux qui la respectent. Certes, je ne veux pas dire que la *petite mère* faisait bien ; mais elle agissait franchement et au grand jour, et, d'ailleurs, personne ne lui avait enseigné les grandeurs du devoir.

» Hélas! la pauvre *petite mère* ne fut pas heureuse. Binchon mourut huit mois après cet enlèvement. Marie était enceinte. La nouvelle de la mort de son amoureux avança le terme de ses couches.

» — Bon! dit Malipier, le contre-maître évincé, qui demeurait dans la maison, va falloir l'emporter à l'hôpital, cette demoiselle-là ; ça lui apprendra à vivre comme une rien du tout.

» Malipier se trompait ; aussitôt que, dans la rue

Copeau, on apprit le malheur, toutes les bonnes femmes accoururent et soignèrent la *petite mère*, la layette fut vite trouvée, le bébé vite habillé; à chaque minute madame Pillon, la mercière, ou madame Viard, la marchande à la toilette, apportaient du bouillon.

» Les enfants, filles et garçons, que gardait autrefois la *petite mère*, la venaient voir le soir en sortant de l'ouvrage.

» — Ma fille, lui disait madame Viard, faut pas te tourmenter, tu trouveras à mettre ton bébé en nourrice un peu loin pour une quinzaine de francs, et tu pourras te faire nourrice sur lieu; une belle fille comme toi, tu trouveras soixante francs par mois et bien joliment nourrie et logée.

» — Ce n'est pas mon idée, m'ame Viard.

» — A ton aise, faut pas te contrarier.

» — Je ne veux pas quitter mon petit; si Binchon revenait et qu'il me dise: « Qu'est-ce que t'as fait du petit? » que lui dirais-je? Je sais bien qu'il ne reviendra pas... mais c'est égal.

» — Il y aurait peut-être moyen d'arranger ça, dit madame Pillon. La patronne à Malipier va accoucher ; elle pourrait te donner son enfant, ça fait que tu pourrais aussi garder le tien.

» — Oui, dit Marie, voilà ce que je voudrais.

» — Elle n'est pas assez forte pour nourrir deux enfants, fit observer m'ame Viard.

» — Oh ! si, je suis forte, allez ; je suis bien forte, dit la *petite mère*.

» Les choses se passèrent comme Marie l'espérait. La *petite mère* devint une double mère ; elle adorait son enfant, mais elle partagea son lait avec une loyauté admirable.

» Lorsqu'elle sevra les deux enfants elle se mourait d'épuisement ; voyant qu'elle allait s'en aller, elle pleurait amèrement sur l'enfant qu'elle laissait.

» — Ne l'abandonnez pas, disait-elle aux femmes communes, mais bonnes, qui n'avaient jamais quitté son chevet.

» — Pour ce qui est de l'abandonner, disait m'ame Viard, il n'y a pas de danger ; si tu passais, — faut bien espérer que ça n'arrivera pas, — ton petit serait l'enfant du quartier ; que je meure à l'instant si je mens d'*une* centime, pas vrai, m'ame Pillon ?

» M'ame Pillon jurait tous ses grands dieux.

» L'état de la malade empirait.

» Elle ne passera pas la nuit, avait dit le médecin.

» Avec cette lucidité étrange de ceux qui vont mourir, Marie avait compris. Elle demanda son enfant, le couvrit de baisers, et s'endormit. Une heure après, elle fut réveillée par des cris rauques et sinistres : l'enfant râlait dans d'horribles convulsions.

» La mère le prit sur son cœur, et pleura jusqu'au moment où le petit cadavre se glaça.

» — Allons, fit Marie, nous allons tous partir retrouver Binchon là-haut.

» — Ma chère fille, dit en entrant un prêtre qu'on avait été chercher, avant de paraître devant Dieu, ne voulez-vous point être digne de supporter sa présence, ne voulez-vous pas recevoir l'absolution de vos péchés ?

» — Ce n'était pas mon idée de croire à tout ça, répondit la malade; mais maintenant, je vois bien qu'il y a un Dieu.

» — Oui, il est un Dieu bon et miséricordieux.

» — Oui, oui, il est bon, puisqu'il veut bien qu'en quittant la terre, je n'abandonne pas mon enfant.

» Et, reprenant le pauvre petit corps glacé, elle mourut en le couvrant de baisers et de larmes pendant que le prêtre et les bonnes femmes agenouillés récitaient les prières des agonisants.

» M'ame Viard et m'ame Pillon ne purent tenir leur promesse, mais elles allèrent tendre la main chez tous ceux dont les enfants avaient été gardés par la fille du truqueur, et, hier, un peintre écrivait en lettres noires sur une petite croix en

pierre située à l'extrême gauche du cimetière Montparnasse, cette simple et naïve inscription :

A LEUR PETITE MÈRE

LES ENFANTS DE LA RUE COPEAU.

» X. »

---

# M. BIBI-COCO

. . . . . . . . . . . . . . . . .

— C'est simple comme bonjour, répondit le vieux sergent, je vais vous conter une histoire.

— Ce n'est pas absolument ça què je vous demandais, dit Vermoulu un peu désappointé; mais c'est égal, allez-y tout de même.

Le sergent but un verre de cognac, versa la dernière goutte dans sa main, frotta ses moustaches, bourra sa pipe, l'alluma et parla ainsi :

— Pour lors, c'était en dix-sept cent et quelques,

je ne sais pas, au juste, au commencement de la République française une et indivisible ; il y avait, dans la rue Copeau, à Paris, un barbier qui venait de se marier et qui avait déjà un bambin de deux ans, blond et gentil comme celui-ci.

Le vieux sergent regarda André et l'embrassa tendrement, au grand étonnement des autres sous-officiers, qui n'avaient jamais pensé qu'il pût entrer dans le cœur du sergent Sigalon autre chose que l'amour de la discipline.

Le conteur continua :

— Ce pauvre barbier était bien heureux : il était jeune, sa femme était jolie ; ses clients, nombreux, l'aimaient beaucoup ; tout lui souriait.

» Mais le bonheur ne reste pas longtemps dans les maisons.

» Un matin, la femme du barbier devint malade, elle avait la petite vérole.

» — Ne te tourmente pas, lui dit son mari, quand tu deviendrais laide, ce n'est pas ça qui m'empêcherait de t'aimer.

» La pauvre femme ne se tourmenta pas. Elle mourut.

» Le barbier eut tant de chagrin, qu'il se mit à pleurer tous les jours et toutes les nuits.

» La nuit, ça ne faisait trop rien; mais, le jour, ses larmes éloignaient les pratiques.

» Faut être juste, quand on va se faire raser ou couper les cheveux, ce n'est pas amusant, d'avoir un barbier qui vous coupe les badigoinces ou qui vous pleure dans le dos.

» Les pratiques allèrent chez le voisin, et petit à petit la boutique devint déserte; le barbier n'avait pas même besoin de fermer sa porte lorsqu'il allait au cimetière des Carmes pleurer sur la tombe de sa femme, il ne venait personne.

» Ce fut une tristesse dans le quartier que de voir ce pauvre homme, pâle et amaigri, portant son petit enfant chétif sur ses épaules et pleurant sans cesse. Il couvrait le bambin de baisers, mais il ne lui parlait pas; si bien qu'à quatre ans, le mioche ne savait

dire qu'une phrase que son père lui avait répétée bien souvent :

» — Pauvre petite! nous ne la reverrons plus!

» Seulement, comme il ne savait pas ce que cela voulait dire, il répétait son unique phrase en riant, et le barbier n'en pleurait que plus fort.

» Quand l'enfant voyait pleurer son père, il lui prenait la tête avec ses deux petites mains et lui disait en pleurant aussi :

» — Pauvre petite! nous ne la reverrons plus!

» Et le barbier sanglotait plus fort.

— Mais *ré* nom de nom! s'écria Vermoulu, nous vous demandons un conseil, et voilà que vous nous racontez une sacrée histoire qui nous fait venir la larme à l'œil.

— Pour lors, continua le sergent Sigalon, le pauvre barbier n'était pas à la noce. Un jour, il se trouva sans pain, et naturellement le propriétaire de la boutique le flanqua à la porte. Les gens du quartier se cotisèrent et lui donnèrent un écu de six livres. L'argent était rare, mais c'est un crâne peu-

ple, allez, tout de même, que le peuple de Paris, braillard, effronté, mais du cœur jusqu'au menton.

— Il y a de braves gens partout, dit l'adjudant Schwartz.

— Possible, fit Sigalon; personne ne va à l'encontre de ça, au contraire, comme vous allez voir.

» Le barbier fit ses adieux à sa boutique, où il avait été si heureux; il dit bonsoir à ses voisins, qui avaient été si bons pour lui. Et, lorsqu'on lui demanda, avec un reste d'intérêt, où il allait, il répondit :

» — Je vais où l'Être suprême me conduira.

» L'Être suprême le conduisit sur la place Louis XV, où on était en train de guillotiner la reine de France Marie-Antoinette.

» Le barbier s'arrêta là, parce qu'il n'y avait pas moyen d'aller plus loin, tant il y avait de monde.

» Du reste, ça ne lui servit pas beaucoup, car il ne vit rien. Il demanda à un homme qui était près

de lui ce qui avait attiré cette foule ; l'homme lui répondit :

» — C'est une femme qui va mourir.

» — La mienne est morte, dit le barbier.

» L'enfant vit le lugubre spectacle, du haut des épaules de son père, sans comprendre ce qu'il voyait.

» Puis la foule s'écoula.

» L'homme qui avait parlé au barbier s'approcha de lui et lui dit :

» — N'avez-vous pas honte, citoyen, de montrer à cet enfant cette horrible exécution ? n'avez-vous pas peur que le sang des martyrs n'appelle sur lui la malédiction de Dieu ?

» Le barbier pleurait, mais ne répondait pas.

» L'étranger examina l'enfant, qui pleurait aussi.

» — Pourquoi pleures-tu, toi ? demanda-t-il.

» Le bambin le regarda et lui dit son unique phrase :

» — Pauvre petite ! nous ne la reverrons plus !...

» L'homme murmura :

» — Je me trompe, ce sont de braves gens.

» Il donna à l'enfant un louis de vingt-quatre livres et il disparut.

» Le barbier alla plus loin et fut encore arrêté par la foule.

» — Que fait là tout ce monde? demanda-t-il.

» — On regarde enrôler les volontaires, lui répondit-on.

» Le barbier regarda machinalement. Et, comme on le poussait, il entra. Un homme lui présenta une plume en lui disant :

» — Veux-tu signer ?

» Il signa.

» On lui remit un fusil, et, un moment après, il partit, entouré d'hommes qui chantaient le *Chant du départ*.

» A la place de la Bastille, le peuple arrêta les volontaires. Des hommes, des femmes les embrassaient. On demanda au barbier pourquoi il avait un enfant sur le dos.

» Il répondit :

» — Ma femme, sa mère, est morte ; nous allons mourir aussi.

» Alors, on prit le pauvre homme et le peuple le porta en triomphe ; l'enfant fut embrassé, choyé, bourré de friandises ; les femmes lui attachèrent aux bras et à la tête des rubans tricolores, et l'officier qui menait les volontaires déclara que, dès à présent, il adoptait le bambin au nom de la 26e demi-brigade, qu'on allait rejoindre à l'armée de Masséna.

» On marcha bien longtemps ; c'était à qui porterait l'enfant pour soulager le barbier. Le petit apprenait à parler et ses premiers bégaiements furent *la Marseillaise* et le *Chant du départ*. La nuit, on couchait où l'on pouvait. Cependant le barbier se consolait et commençait à parler un peu. Enfin on arriva en Suisse.

» Ah ! mes enfants, quelle misère ! Nous nous plaignons quelquefois que le pain n'est pas bon ou que la chaussure nous fait mal ; là, il n'y avait pas de pain et pas de souliers. On s'en passait.

» Un jour cependant, il n'y avait plus moyen de s'en passer; les hommes, les pieds ensanglantés, mangeaient des feuilles sèches, des racines et tout ce qu'ils trouvaient.

» Le barbier ne songeait plus à lui et regardait son pauvre enfant pâle et souffrant.

» — Plus rien! disait-il.

» Il alla s'asseoir près d'un arbre.

» — Nous allons mourir, dit-il; la pauvre petite, nous allons peut-être la revoir.

» Il prit l'enfant, l'embrassa et le coucha près de lui.

» Ce mouvement fit tomber un objet brillant de la poche de l'enfant: c'était le louis de vingt-quatre livres que l'homme de l'échafaud avait donné au petit, il y avait longtemps déjà...

— Ah! firent les sous-officiers.

— Alors,... reprit le sergent Sigalon.

Mais, à cet instant, un roulement de tambour l'interrompit.

— Mille tonnerres du diable! s'écria-t-il, v'la

l'exercice qui commence; je finirai l'histoire après dîner.

Le soir, les sous-officiers demandèrent la suite de l'histoire.

— Où en étions-nous? demanda Sigalon. Je veux bien que le diable m'emporte si je le sais.

— Le petit a trouvé dans sa poche la pièce de vingt francs.

— Ah! j'y suis, fit le sergent, vous voulez dire le louis de vingt-quatre livres? Pour lors, on descendit jusqu'à un village. Les paysans, qui avaient résisté aux menaces des républicains, s'attendrirent à la vue de leur argent.

» C'est que, dans ce temps-là, l'or n'était pas aussi commun que la soupe à l'oignon, et encore c'est une manière de parler, car la soupe à l'oignon n'était pas si commune que ça. Si les soldats de la République avaient eu de la soupe à l'oignon à discrétion, ils auraient vaincu la terre entière.

» Comme il n'y avait pas à se faire rendre sa monnaie, on emporta ce qu'on put; ça n'était pas lourd;

si bien que, le lendemain, on n'était pas plus avancé. Les soldats de la 26e demi-brigade apportaient de temps en temps un peu de pain et de lard rance au petit du barbier; mais, comme ils n'en avaient pas toujours pour eux, c'était rare.

» Cependant faut croire que le bambin était fait pour la guerre, car il faisait, avec ses petites joues roses et ses sourires sans fin, un singulier contraste avec les soldats républicains pâles et amaigris.

» Lorsqu'on ne se battait pas, le gamin rôdait autour des campements et chacun lui faisait fête; c'était à qui lui confectionnerait des jouets. Quand on allait au feu, le barbier mettait son rejeton à cheval sur son sac, et, pendant la fusillade, on entendait l'enfant qui, de sa voix claire, chantait les refrains républicains.

» Un jour, à l'affaire du Saint-Gothard, le barbier fut pris par les Russes. Comme on ne prenait pas tous les jours un grenadier portant son rejeton sur ses épaules, on l'amena devant le général en chef

des Cosaques, un nommé Souvorov, un fameux général tout de même, à ce qu'il paraît.

» — Pourquoi que tu portes cet enfant sur ton dos? qu'il dit comme ça au barbier.

» — Citoyen maréchal, répondit le soldat, je le porte parce qu'il est trop petit pour marcher longtemps.

» — Pourquoi l'as-tu amené?

» — Mon maréchal, c'est parce que je n'ai pas pu faire autrement : ma femme est morte.

» — N'avais-tu aucun parent, aucun ami à qui laisser cet enfant sans l'exposer aux fatigues et aux dangers de la guerre?

» — Mon maréchal, dit le barbier, je n'ai plus de parents; ils sont morts; je suis pauvre, je n'ai plus d'amis, le pauvre petit n'a plus que moi, l'Être suprême et la 26e demi-brigade.

» — Ivanovitch, dit le maréchal à un jeune officier, fais donner à manger à ce brave soldat qui se bat bien, est bon père et croit en Dieu.

Et, cherchant dans sa poche une poignée d'argent, il la donna au barbier en lui disant :

» — Tiens, mange, et, quand tu auras fini, on te renverra avec les tiens ; je te rends la liberté.

» — Maréchal, reprit le barbier, je vous remercie bien ; vous êtes bon comme vous êtes brave.

» — Ah ! ah ! fit le maréchal en souriant, qui donc t'a dit que j'étais brave ?

» — Tout le monde entier sait cela.

» — Va, dit le maréchal, tu n'es qu'un courtisan.

» Le maréchal fit semblant de sortir, mais il revint sur ses pas.

» Le barbier et son petit mangeaient avec ravissement ; Souvorov lui tapa familièrement sur l'épaule, le barbier lâcha sa cuiller de bois.

» — Où est Masséna ? demanda-t-il.

» — Là-haut, fit le barbier en montrant le pic.

» — C'est impossible.

» — C'est comme ça.

» — Comment a-t-il fait pour monter ses canons ?

» — Je ne sais pas.

» — Combien a-t-il d'hommes?

» — Je ne les ai pas comptés.

» — Où est le corps d'armée du général Lecourbe?

» Le barbier se baissa, retira doucement des mains de l'enfant l'écuelle dans laquelle il mangeait avec délices du lait chaud et du pain noir.

» Une larme vint dans les yeux de l'enfant, mais elle ne tomba pas, et il se prit à regarder ce lait avec une touchante résignation : il y avait trois jours que le pauvre gamin vivait de racines.

» Le barbier se releva et dit :

» — Maréchal, si vous avez pensé qu'en donnant à manger à ce pauvre petit et en me donnant de l'argent, cela suffirait pour me faire vendre mes frères, vous vous êtes trompé incommensurablement, parlant par respect. Je ne peux pas vous rendre la nourriture, mais voici votre argent; grand bien vous fasse et à moi aussi!

» Et il tendit l'argent à Souvorov.

» — Je t'ai demandé cela avec douceur, fit le maréchal en fronçant le sourcil; j'aurais pu te forcer

à me donner les renseignements que je désire.

» — Sans vous commander, citoyen maréchal, fit le barbier, personne au monde ne peut forcer à parler un soldat de la République française une et indivisible.

» — Tu crois cela?

» — Je le crois.

» — Qu'on fasse avancer un peloton de grenadiers de Rimnik, s'écria le maréchal.

» Un peloton s'avança.

» — Je vais te faire fusiller, dit Souvorov au soldat républicain.

» — Vous en avez le droit, maréchal.

» — Mais que deviendra ton enfant ?

» — L'Être suprême s'en chargera.

» — Mais si je le fais fusiller aussi ?

» — L'Être suprême vous jugera.

» — Je le ferai fusiller le premier, afin que tu le voies mourir.

» — L'Être suprême vous punira.

» — Je te donne cinq minutes pour réfléchir.

» — Merci, maréchal.

» Le barbier mit un genou en terre et prit l'enfant dans ses bras.

» — Bibi-Coco, dit-il, voici le maréchal Souvorov, le vil sicaire des tyrans avilis, qui te donnerà de la bonne soupe au lait et de jolis petits moulins, si tu veux faire tuer tes vieux camarades de la 26°; ça te va-t-il ?

» — Je ne veux pas, s'écria l'enfant.

» — Alors, maréchal, mes réflexions sont faites. Vous pouvez y aller; Bibi-Coco et moi, nous sommes prêts ; vive la République !

» — Oh ! fit Souvorov en regardant le soldat et l'enfant, oh ! ces républicains, je les déteste, mais je les admire.

» — Pas dégoûté ! murmura le soldat.

» — Écoute, reprit le maréchal, tu vas t'en retourner et tu diras aux tiens que de tes yeux tu as vu le vieux Souvorov, calme, tranquille et juste. Tu leur diras que le vieux Basilovitch sera dans six semaines sous les murs de Paris.

» — Ça vous sera d'autant plus difficile, dit le barbier en fronçant le sourcil, que Paris n'a pas de murs. A moins que vous ne preniez pour des fortifications la muraille que les ci-devant fermiers généraux ont fait bâtir pour percevoir l'impôt. C'est épais comme une feuille de papier, mais c'est égal, ça suffira ; car, avant que votre armée arrive là, les poules porteront des perruques à marteau.

» — C'est bon, va, fit le feld-maréchal en souriant d'un air sarcastique, tes Parisiens verront mes bottes.

» — Si c'est par les talons, répondit le soldat, il n'y aura que moitié mal.

» — Qu'on accompagne cet homme et cet enfant jusqu'aux avant-postes, je finirais par perdre patience ; Souvorov n'a qu'une parole.

» Quatre grenadiers s'approchèrent et montrèrent le chemin.

» — Minute ! s'écria le barbier, j'ai quelque chose à dire au maréchal avant de partir.

» — Quoi encore? demanda le vainqueur de la Trébia.

» — Citoyen Souvorov, dit gravement le soldat, vous êtes un brave homme, et, si vous n'étiez pas soudoyé par les artifices du tzar, vous obéiriez aux sentiments de la nature en combattant pour la liberté, loin d'en empêcher la marche triomphante; mais n'importe; si vous employez votre courage et votre génie pour vouloir foudroyer et opprimer les peuples, l'Être suprême vous jugera; ça ne me regarde pas, vous vous débarbouillerez comme vous pourrez avec lui.

» Mais il n'en est pas moins vrai que, par une magnanimité digne du ci-devant chevalier Bayard, vous m'avez laissé la vie et celle de mon fils, le petit citoyen Bibi-Coco que voilà. Eh bien, écoutez ce que je vais vous dire : Ne voulant rien devoir à personne, surtout à un ennemi de la République une et indivisible, je m'engage, à la première rencontre, à délivrer deux prisonniers russes et à vous les renvoyer, un pour ma rançon, l'autre pour celle de Bibi-Coco

ici présent. Et, là-dessus, mon général, portez-vous bien.

» — Si tu fais cela, ce sera bien, dit le maréchal.

» Le barbier s'éloigna, emportant le petit citoyen Bibi-Coco sur ses épaules comme il avait coutume de le faire. Une heure après, il rejoignait sa brigade.

» Lorsque de loin on avait aperçu Bibi-Coco huché sur son sac, tout le monde était venu à la rencontre du père et du fils.

» — Vous voilà ?

» — Vous n'êtes pas morts ?

» — D'où venez-vous ?

» — Minute ! dit l'ancien barbier, si vous parlez tous à la fois, nous n'en finirons pas.

» Puis il posa son sac et raconta purement et simplement ce qui lui était arrivé.

» Les soldats républicains ne prêtèrent pas la moindre attention à la conduite vraiment digne tenue par le père, ils la trouvèrent toute naturelle ; mais celle de l'enfant refusant de manger pour

qu'on ne fasse pas de mal aux camarades de la 26e leur mit les larmes aux yeux.

» Leurs cris avaient cessé. C'était à qui prendrait Bibi-Coco pour l'embrasser.

» L'enfant, fatigué de ce frottement de barbes qui menaçait de n'avoir point de fin, s'échappa adroitement des mains d'un colosse qui n'osait pas le toucher, de peur de lui faire du mal.

» Le soir, un aide de camp de Masséna vint demander le barbier.

» Ce fut tout un événement pour la 26e demi-brigade.

» — Présent ! s'écria le père de Bibi-Coco, présent, citoyen capitaine ! Qu'est-ce qu'il y a pour ton service ?

» — C'est toi qui reviens du camp de Souvorov.

» — Oui, capitaine.

» — Le général en chef veut te voir.

» — Avec honneur et plaisir. Je passe ma grande tenue et je suis à toi.

» — Je n'ai pas le temps d'attendre.

» — Oh ! ce ne sera pas long.

» Ce ne fut pas long en effet; le barbier ôta la vieille paille qui était dans ses sabots et en mit de la fraîche.

» — Ce n'est pas la soif du luxe qui s'empare de mes sens, dit-il à l'officier, j'ai des cors.

» Puis il alla à un ruisseau, se lava la figure et les mains. Cela fait, il sortit de sa poche un morceau de cire jaune qui lui servit à faire à ses moustaches des pointes menaçantes, et-il prit son sac.

» — Tu n'as pas besoin de sac ; voyons, dépêchons-nous.

» — Fais excuse, citoyen capitaine, Bibi-Coco a l'habitude de s'asseoir là-dessus. S'il n'avait pas son fauteuil, monsieur ne serait pas content.

» Et il mit l'enfant sur son dos.

» — Pourquoi amener cet enfant? demanda l'officier d'ordonnance.

» — D'abord, parce qu'il ne me quitte pas, et ensuite parce que le général en chef ne sera pas fâché de le voir, c'est moi qui te le dis.

» Pourtant, lorsqu'il arriva au quartier général il n'était pas trop rassuré.

» On a beau être malin, voyez-vous, quand on est simple soldat, et qu'on va se trouver devant un général en chef, ça vous fait toujours quelque chose.

» Sans compter que Masséna n'était pas un général comme les autres; c'était un dur à cuire, qui ne flattait pas les soldats, comme les représentants du peuple aux armées, qui se faisaient quelquefois blaguer.

» Masséna avait été soldat, puis caporal, puis sergent, puis adjudant, et il ne devait jamais aller plus loin.

» Voici l'adjudant Schwartz qui, un jour ou l'autre, passera sous-lieutenant; Masséna ne pouvait pas, lui. Voilà comment ça s'arrangeait dans ce temps-là, et il y a des gens qui blâment la République.

— Pas dans ce qu'elle a de bon, dit l'adjudant.

Le sergent Sigalon fit un léger mouvement d'épaules et continua son récit.

» — Heureusement, Masséna rattrapa le temps perdu ; la République française étant proclamée, il quitta sa patrie et dit : « Je suis Français. »

» C'était vrai qu'il était Français tout de même, car il rossait tout le monde, cet enragé-là.

— Pardon, interrompit Schwartz, vous venez de citer mon nom ; pourquoi m'avez-vous pris, moi, de préférence à tout autre?

— Parce que, vous et moi, nous sommes les deux sous-officiers les plus anciens du corps. Comme je sais à peine lire et écrire, jamais je n'aurai l'épaulette ; est-ce clair? Ah ! si l'on se battait encore, murmura Sigalon, il y a longtemps que je serais capitaine, et vous aussi, peut-être.

— Voyons, voyons, s'écria Gaugelin, continuons sans broncher sur la route, l'histoire ou la mort !

— Oui, oui, l'histoire ! s'écrièrent les autres sous-officiers.

— Où en étais-je? demanda Sigalon.

— A la tente de Masséna.

— Oui... Masséna pouvait avoir une quarantaine

d'années. C'était un beau soldat, sans la moindre cicatrice, car il avait une chance du diable; on aurait dit que les balles le connaissaient.

» Le barbier était là, ayant le citoyen Bibi-Coco sur son sac, ce qui était du luxe, parce que le gamin avait bien grandi et qu'il aurait parfaitement pu marcher. Le barbier attendait sans ennui et sans étonnement; la vie militaire, telle qu'on la menait alors, vous mettait vite un homme à la raison ; le perruquier de la rue Copeau s'était transformé. On aurait dit un vieux troupier. Parfois une larme perlait bien au bout de son œil, en pensant « à la pauvre petite qui était morte ; » mais il s'essuyait l'œil du revers de sa manche, et c'était tout.

» — Ah ! ah ! fit Masséna en regardant pour la première fois le père et l'enfant, voici mes deux braves.

» — Présent ! dit le gamin.

» — Tu es le citoyen Bibi-Coco, de la 26e demi-brigade ?

» — Oui, général, fit l'enfant.

» — Tu es un brave.

» — Je le deviendrai.

» — Je sais votre histoire, fit Masséna en parlant au barbier, je sais ton histoire, et je t'aime parce que tu es un brave, et que ton cœur n'est pas inaccessible aux sentiments de la nature.

» Faut vous dire que, dans ce temps-là, on ne pouvait pas dire un mot sans parler des sentiments de la nature.

» — Voyons, reprit Masséna, raconte-moi ton entrevue avec le vieux Souvorov.

» — Un fier homme! dit le barbier.

» — Jamais personne n'a prétendu le contraire. Continue.

» — Ayant chargé les Russes en compagnie du citoyen Bibi-Coco, ici présent, je me retournais pour faire une partie de quilles avec mes jambes, lorsque je m'aperçus que j'étais entouré par un tas de Cosaques; heureusement, les camarades avaient eu le temps de filer.

» — Ils t'avaient abandonné ? demanda Masséna en fronçant le sourcil.

» — Non, non, général ; mais je vais vous dire, moi, quand je suis au feu, je cogne à droite et à gauche, sans trop penser à ce que je fais.

» — C'est un tort.

» — Je le sais, mais c'est plus fort que moi. Pour lors, quand je me suis vu entouré, mon général, je me suis un peu troublé.

» — Il y avait de quoi.

» — Non, mon général, il n'y avait pas de quoi ; je sais qu'un républicain doit vaincre ou mourir ; je n'avais pas vaincu, j'aurais dû me faire massacrer ; ma peau ne vaut pas tant la peine d'être ménagée ; la faute dans tout ça est à ce sapajou de Bibi-Coco, qui pleure quand je ne veux pas le mener au feu.

» Masséna sourit à l'enfant, le soldat continua :

» — Comme je suis de la dernière faiblesse pour le petit, vu que sa mère est morte, j'ai mis bas les armes ; que l'Être Suprême et la République une et

indivisible me le pardonnent ! Voilà toute la vérité, mon général ; vous pouvez disposer de moi comme vous l'entendrez, je ne me plaindrai pas.

» — C'est bon, dit Masséna, continue ton histoire. Tu as vu Souvorov ?

» — Oui, général.

» — Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

» — Qu'il allait me faire fusiller.

» — Que lui as-tu répondu ?

» — De ne pas se gêner, de faire comme chez lui ; mais il a regardé l'enfant. « Tu as faim ? » lui a-t-il dit. Le petit à répondu oui. Alors, il nous a fait porter à manger du lait chaud et du pain pour le petit, du pain et du schnaps pour moi.

» — Avais-tu réellement faim ?

» — Depuis deux jours, je n'avais mordu que des cartouches, ce n'est pas ça qui nourrit beaucoup.

» — Et Souvorov a du pain et du schnaps ?

» — A en revendre.

» — Ah ! l'argent ! fit Masséna en donnant un coup de poing sur la table.

» — Alors, continua le soldat, nous nous sommes mis à manger ; mais nous n'avions pas eu le temps de goûter, que le maréchal nous dit comme ça : « Masséna s'avance vers le Saint-Gothard. — Avec » honneur et gloire. — Combien a-t-il d'hommes? » — Je ne les ai pas comptés. — Où est le général » Lecourbe? — Désolé, maréchal, mais il m'est » impossible de vous dire cela. » Alors, le vieux s'est mis dans une colère à faire trembler les sapeurs, et voilà.

» — Tu ne dis pas tout ?

» — Si, général.

» — Non; Souvorov t'a offert de l'argent et des vivres, si tu voulais parler et t'a menacé de te faire fusiller si tu refusais de parler !

» — C'est vrai, général.

» — Et tu as refusé, préférant la mort à la trahison.

» — Ce n'est pas moi, général, c'est le citoyen Bibi-Coco, ici présent, qui a eu cette idée-là.

» — Ça prouve que tu en as fait un homme, un républicain.

» — Autant que possible.

» — Sais-tu lire?

» — Oui, général.

» — Je te fais caporal.

» — Sais-tu écrire?

» — A peu près.

» — Demain, tu seras sergent.

» — Merci, général.

» La prédiction de Masséna ne se réalisa pas. Le lendemain, le barbier reçut une balle en pleine poitrine; il tomba et M: Bibi-Coco dégringola de son observatoire.

» Il comprit bien, le pauvre gamin, que tout était fini, et il se mit à pleurer. Son père lui dit :

» — Bibi-Coco, obéis aux sentiments de la nature, donne un libre cours à tes larmes, mais écoute-moi bien ; je vais rendre mon compte à l'Être suprême et revoir peut-être notre pauvre petite qui est là-haut. Les camarades et Masséna ne t'abandonneront

pas; cette pensée m'aide à mourir. Cependant, je meurs avec la douleur de te quitter, et le chagrin de n'avoir pas tenu la promesse que j'ai faite au vieux Souvorov de lui envoyer deux Cosaques, pour payer notre rançon, ça me taquine; que va-t-il penser de moi?

» Les camarades s'étaient assemblés autour de lui; ils lui promirent de payer sa dette, ils tinrent parole. C'étaient de braves gens.

— Et Bibi-Coco, demanda Vermoulu, que devint-il?

— Il devint tambour, puis soldat, puis caporal, et enfin sergent. Il se battit bien et fut honnête pendant quarante ans; ce soir, il prend sa retraite, il va partir, vous quitter comme un vieux chien galeux, propre à rien, dont on ne veut plus même pour faire un gendarme, voilà la vie.

— Ré nom de nom, de nom! sergent Sigalon, s'écria Vermoulu, je parierais sept francs que c'est vous que vous étiez le petit Bibi-Coco?

— Tu gagnerais. C'était moi, je n'en rougis pas,

répondit le sergent en bouclant son sac. Et maintenant, mes enfants, que l'Être suprême vous assiste. Bonne chance!

— Quoi! vous partez ce soir? s'écrièrent les jeunes gens.

— Ce soir, répondit le sergent.

— Nous allons vous faire un bout de conduite.

— Merci.

Personne n'osa insister.

Après avoir serré les mains de ses collègues, le vieux Sigalon sortit du fort d'un pas calme et régulier; il suivit la route d'Orléans, arriva à la barrière d'Enfer, traversa la place de l'Odéon et s'arrêta sur le terre-plein du pont Neuf.

Il s'assit sur un banc pour se reposer.

La soirée était splendide, Paris allait allumer son gaz.

Le vieux sergent considéra le soleil couchant, immense point rouge-sang, bordé de nuages empourprés.

Le soleil disparut peu à peu, les nuages devinrent noirs.

Le vieux soldat se leva comme pour continuer son chemin; mais, après quelques secondes d'hésitation, il retomba sur son banc, et deux grosses larmes coulèrent sur sa moustache étonnée.

— Pauvre Bibi-Coco, murmura-t-il, où vas-tu aller maintenant?

---

# LES CIMETIÈRES DE PARIS

« O voyageur! c'est ici qu'il faut s'arrêter! » Telle est la phrase écrite sur la nécrépole de Canosa, au temps que la vie était considérée comme un simple voyage, et que le passant était considéré comme un voyageur.

Aujourd'hui, celui qui vient de Vienne ou de Berlin, de Londres ou de Madrid, est à peine un passant; ceux qui arrivent de Pétersbourg ou de New-York voyagent; ceux qui cherchent à planter leur tente au delà des sources du Nil, au milieu de l'Afrique centrale, sont seuls des voyageurs.

Quant aux provinciaux, ce sont tout au plus des voisins. Aussi la lugubre phrase a perdu beaucoup de sa tristesse, et nous serions mal venus de l'écrire sur le fronton de nos cimetières.

Le progrès ne vous a pas encore procuré l'immortalité, heureusement; mais il vous a donné des chemins de fer qui vous permettent d'aller mourir où vous êtes nés, ou dans l'endroit que vous avez choisi dans la grande vallée pour abriter votre toit et le berceau de vos fils.

Les libres penseurs ont témoigné depuis le commencement de ce siècle une grande indifférence pour leurs os; mais tout le monde n'est pas libre penseur, et beaucoup de bons esprits seraient désolés de reposer en paix sous un ciel étranger. Ce qui prouve bien que l'exil est une horrible chose, puisqu'il inspire de l'effroi, même au delà de la vie.

A côté de l'amour de la patrie, il est un autre sentiment qui pousse l'homme à vouloir mourir

dans sa ville, dans son château ou dans sa cabane; l'homme veut être pleuré.

Si mon amante désolée
Vénait pleurer quand le jour fuit...

Son amante vient rarement, mais enfin elle vient quelquefois.

J'en ai connu une qui allait souvent déposer une couronne sur une croix entourée de lierre, et, si j'avais été une puissance dans l'État, je lui aurais fait donner une pension raisonnable, parce qu'en pleurant son bonheur enseveli, cette fille — c'était une fille — était une bienfaitrice de l'humanité. Que de pauvres gens sont morts ou mourront en se rappelant cette Artémise de contrebande et espéreront une couronne qui, sans jamais venir, les aidera à rendre le dernier soupir!

Il y a tant de choses à dire sur la mort, que nous n'en voulons plus toucher un mot; sans cela, ni vous ni nous n'entrerions jamais dans les cimetières.

Pourtant, avant de vous montrer comment Paris s'enterre, permettez-nous de vous dire comment il 'enterrait autrefois.

D'abord on s'enterra un peu partout. Ceux qui aimaient leurs morts les plaçaient dans leur jardin ou sur la route, non loin du pas de la porte ; ceux qui ne conservaient pour la mémoire des trépassés qu'une estime médiocre les allaient porter dans un champ voisin ou dans une lande déserte.

Quand les religieux apportèrent les premiers semblants de civilisation, ils pensèrent qu'on devait leur payer leur peine, et ils établirent, avec des cimetières réglés, des impôts sur la mort. Chaque église eut son champ de paix, et Paris posséda autant de cimetières que d'églises, ce qui n'est pas peu dire ; les plus célèbres furent les cimetières de Saint-Étienne du Mont, de la Pitié, de Saint-Eustache, de Saint-André des Arts, de Saint-Jacques du Haut-Pas, de Saint-Nicolas du Chardonnet, de Saint-Joseph, de Saint-Roch, deux cimetières de Saint-Sulpice, et deux sous l'invocation de saint

Benoît, enfin, le cimetière des Saints-Innocents, qui devint véritablement célèbre.

Dès la fin du VIIIe siècle, on enterra dans un emplacement qui, probablement, devait se trouver à l'endroit où s'élève aujourd'hui la statue du roi-soleil, sur la place des Victoires, lieu qui se nommait alors les Champeaux. C'est à la grand'croix du cimetière que la rue Croix-des-Petits-Champs doit son nom.

Ce funèbre établissement, loin d'être nuisible aux Petits-Champs, fut cause de leur splendeur. Voici comment il fit la fortune de ceux qui s'y vinrent établir : Au moyen âge, l'image de la mort était partout; une foule d'artistes naïfs passaient leur vie à peindre ou à sculpter des squelettes, soit dans les églises, soit aux portes des cabarets. La Mort eut ses beaux jours comme Mayeux et Robert Macaire; la caricature elle-même s'en empara et l'accommoda de toutes les façons; il résulta de toutes ces illustrations une foule d'idées superstitieuses; le populaire prit pour vérités les légendes originales qu'on *pic-*

*turait* alors. Il arriva qu'en peu de temps une terreur profonde s'empara des esprits. Chacun raconta avec bonne foi des histoires de revenant à peine effacées à l'heure où nous écrivons.

Les Petits-Champs ne tardèrent pas à devenir déserts; même durant le jour, le Parisien craintif se détournait de son chemin pour ne pas passer trop près du champ des morts.

Les voleurs et les filles de mauvaise vie, les bandits, les assassins et les coureurs d'aventures, mendiants et bohémiens, gens fort avancés à toutes les époques, se réjouirent de l'effroi que causait le charnier, et prirent leurs quartiers d'hiver et d'été dans les environs, bien convaincus qu'on ne viendrait pas examiner de trop près leurs petites affaires.

En deux cents ans, ces bandits sans ressources créèrent une ville qui commençait à la cour des Miracles et finissait aux Vieilles-Étuves, ville horrible et nauséabonde, sillonnée de sépultures à

peine creusées et d'ossements humains jetés aux quatre vents du chemin.

Cependant, les morts augmentaient plus que les vivants, et le cimetière des Champeaux gagnait du terrain ; les rues Coq-Héron, Coquillière, et presque tout le quartier des Halles furent couverts de tombes placées sans ordre et sans méthode.

Philippe-Auguste ordonna de clore le champ des sépultures, ce qui fut bien ou mal fait; toujours est-il que ce ne fut qu'à la fin du XII[e] siècle, lorsque l'église des Saints-Innocents fut construite, qu'on mit un peu d'ordre à tout cela.

Et quel ordre! « On construisit, dit M. Léon Vafflard dans sa remarquable brochure sur les sépultures anciennes et modernes de la ville de Paris, tout autour de la clôture du cimetière des Saints-Innocents, une galerie voûtée appelée *Charniers*. » C'était là qu'on enterrait ceux à qui la fortune permettait de se séparer du commun des mortels. Cette galerie sombre, humide, servait de passage aux piétons; elle était pavée de tombeaux et tapissée

de monuments funèbres. Plus tard, s'y installèrent des boutiques de modes, de lingerie, de mercerie, et des bureaux d'écrivains publics. Nicolas Flamel fit enterrer sa femme Pernelle dans cet endroit, et y fit de grandes dépenses. Ce philosophe positif n'était pas un libre penseur.

En 1786, Paris éprouva le besoin de se débarrasser de cette immense pourriture, que les générations de dix siècles avaient accumulée dans son sein. Il y avait longtemps que les habitants souffraient et se plaignaient des exhalaisons mortelles qui engendraient les plus grands maux; il fallut l'effondrement d'une immense fosse qui ébranla tout le quartier de la Lingerie pour ouvrir les yeux aux gouvernants. Enfin, en cette même année, l'archevêque de Paris, monseigneur Leclerc de Juigné, ordonna la suppression de cette immense nécropole, où les barons de Charlemagne dormaient à côté des coureurs de ruelles et des brelandiers.

Les débris humains du gigantesque charnier furent enlevés et transportés à Montrouge, où ils for-

mèrent une ville souterraine. L'idée de former des nécropoles loin du centre des villes n'est pas nouvelle ; beaucoup de bons esprits luttèrent longtemps pour la faire triompher, mais des siècles se passèrent sans qu'elle fût adoptée. Quelques écrivains ont voulu rendre le clergé responsable des maux que causèrent les retards portés à l'exécution de cette idée ; d'autres ont voulu ne voir là que l'esprit de routine. Ce qui est certain, c'est que le clergé tira de grands profits de l'hospitalité qu'il donnait aux morts de qualité dans les temples chrétiens.

En 1790, l'Assemblée constituante défendit d'enterrer les morts dans les églises, les chapelles et les hospices. Mais ce ne fut qu'en 1804 qu'un décret ordonna la création de quatre cimetières établis hors de l'enceinte de Paris : un au nord, un au sud, l'autre à l'est, le quatrième à l'ouest. Il n'a été établi que trois de ces cimetières, qui sont :

Le Père-Lachaise (est),

Montmartre (nord),

Montparnasse (sud).

## LE PÈRE-LACHAISE

Il en est des cimetières comme des autres choses de ce monde. Chacun d'eux a sa physionomie particulière. Un cimetière est toujours un enclos planté de cyprès, illustré de monuments faits dans le même moule ou taillés dans le même marbre, avec les mêmes souvenirs et les mêmes regrets, et cependant celui-ci ne ressemble pas à celui-là, et celui-là ne ressemble point aux autres.

Le cimetière du Père-Lachaise, qu'on nomme aussi le cimetiére de l'Est, et qu'on appelait autrefois le cimetière Mont-Louis, est le plus beau, le plus majestueux des cimetières de la capitale. Son origine est connue, quoique bien ancienne; on pourrait raconter comme quoi ce *champ* devint le patrimoine de l'évêché et resta pendant des siècles le champ de l'évêque; comment il passa dans les mains du riche marchand Regnauld, qui en fit ses folies; comment le roi-soleil y fit construire Mont-Louis, qu'il donna à son confesseur harassé.

C'était un homme de bien, ce père Lachaise ; il existe sur son caractère trois certificats qui ne peuvent être discutés :

« C'était un homme doux, dit Voltaire, qui n'était pas absolument l'ami de la société de Jésus ; avec lui, les voies de conciliation étaient toujours ouvertes. »

« Esprit médiocre, écrit Saint-Simon, mais d'un bon caractère, juste, droit, sensé, sage, doux et modéré. »

D'Aguesseau dit tranquillement de lui :

« C'était un bon gentilhomme qui aimait à vivre en paix et à y laisser vivre les autres. »

Ne trouvez-vous pas que ce juste méritait d'avoir un nom populaire, et qu'il était vraiment digne par ses vertus de s'éterniser dans l'esprit des masses ? Et cependant il est certain que, sans le cimetière qui porte son nom, il y a longtemps que la mémoire de « ce bon gentilhomme qui aimait à vivre en paix » reposerait de même.

Le champ du Père-Lachaise conserve encore

quelques-unes des lignes sévères des jardins de Mont-Louis, ce qui lui donne un certain petit air versaillais qui ne messied pas à la majesté de la mort.

Après l'avenue principale se trouve celle de l'Orangerie. On a remplacé les orangers des Folies-Regnauld et ceux de Mont-Louis par des tombeaux, mais le nom est resté, odorant et fleuri.

L'aspect du Père-Lachaise, comme celui des autres cimetières parisiens, est gai et souriant pendant le printemps, l'été et l'automne; l'hiver, tout est triste, même les cimetières.

Il est bien entendu qu'en disant que les cimetières sont gais et riants, nous parlons pour les visiteurs étrangers et désintéressés; nous ne parlons que de l'aspect de ces parcs ombragés par les saules, les platanes, les sycomores, les peupliers, les cyprès et les fleurs plantées par de pieuses mains.

Ah! pour celui qui accompagne sa mère ou celle qu'il aime, que ce lieu est triste et horrible à voir!

Les arbres ont l'air d'étendre leurs branches funèbres et crispées pour attirer dans l'antre creusé à

leur pied le pauvre corps que vous suivez ; les fleurs semblent ne pousser qu'arrosées par des larmes, et le chant insouciant des oiseaux nargue cruellement la douleur qui nous broie.

La douleur a ses variations comme un thème de Bériot : âcre, terrible et sombre au début, elle devient amère et pensive, jusqu'à ce que le temps la transforme en une douce religion, celle du souvenir. Peu à peu on s'habitue à l'idée de ne plus revoir ceux qu'on a perdus ou de les retrouver dans un monde meilleur. Alors, les pèlerinages aux tombeaux deviennent de doux devoirs qui laissent, comme tous les devoirs accomplis, une douce satisfaction au cœur.

Les femmes sont plus que les hommes fidèles à la religion du souvenir. Il est peu de femmes légères, nous citons celles-là parce qu'elles ne sont astreintes à aucun devoir, qui n'aient là ou là une pierre entourée de quelques fleurs : c'est un amant, une mère ou un enfant, ou autre chose. A chaque événement de leur vie accidentée, bonheur ou larmes,

les fleurs sont renouvelées, la pierre est débarrassée des feuilles sèches et des herbes qui la couvrent.

Les femmes du monde sont plus discrètes dans leur douleur.

Les bourgeoises sont plus régulières dans leur chagrin.

Dans une visite au Père-Lachaise, nous remarquâmes une femme du faubourg Saint-Antoine portant une couronne d'immortelles jaunes, avec cette inscription tracée avec des fleurs semblables, mais teintes en noir :

A MON FILS

Cette couronne banale se distinguait des autres par cette particularité : elle était entourée de rubans tricolores.

Ces rubans nationaux avaient fort piqué notre curiosité; nous suivîmes cette femme en cherchant à la deviner : elle n'avait pas ce regard énergique des femmes patriotes, elle n'avait pas au front l'étincelle sacrée des mères qui pardonnent à la liberté d'avoir vu leur fils mourir pour elle.

Elle arriva près d'une vieille petite croix noire, s'agenouilla, pleura et déposa sa couronne.

— Pauvre cher petit, nous dit-elle, c'est aujourd'hui qu'il aurait tiré à la conscription !

Après son départ, nous regardâmes ce qu'il y avait d'écrit sur la croix et nous lûmes à travers les rubans tricolores :

ICI REPOSE

JEAN-LOUIS-FRÉDÉRIC BONNET

Décédé le 6 avril 1845

AGÉ DE TROIS MOIS ET DEMI

Pauvre mère ! pauvre femme ! il y avait vingt ans qu'elle pleurait !

On a vu souvent des femmes venir mourir sur la tombe de leurs enfants.

Au milieu de cette douleur, M. le Préfet de la Seine a lancé cette phrase réaliste : « Il est peu de sépultures qui ne soient pas abandonnées au bout de quarante ans. » Cette assertion du grand administrateur a fait tressaillir tout le monde, et cependant elle est au-dessous de la réalité. En dehors

des caveaux de familles patriciennes, peu de tombes restent fleuries après quinze ou vingt ans.

En visitant les cimetières, le poëte a dit :

L'oubli, c'est une fleur qui pousse sur les tombes !

Le poëte a raison, M. Haussmann aussi.

Le cimetière du Père-Lachaise a ses habitués, comme les Tuileries ou le Luxembourg. Si vous passez dans l'avenue des Acacias, à droite du grand carrefour du rond-point, vous pourrez voir assis sur un banc voisin des tombeaux de Fourier, l'apôtre du socialisme, et de Gall, l'apôtre du matérialisme, un petit vieillard propret, bien rasé, bien coiffé, lisant tranquillement un volume de Parny, de Dorat ou de Boufflers. Si vous lui demandiez pourquoi il a fait de ce lieu son refuge de prédilection, il vous répondrait simplement que « c'est l'endroit le plus gai du quartier. »

Le cimetière du Père-Lachaise est, pour celui qui le visite, un grand enseignement. Là sont ensevelies dans le silence de la mort toutes les gloires du

siècle. Des ennemis irréconciliables se coudoient, des amis sont couchés côte à côte, et des républicains, des socialistes, des légitimistes, des bonapartistes reposent en paix les uns contre les autres; des bouffons et des princes, des traîtres et des vaillants, des savants et des millionnaires, des reines et des saltimbanques dorment du grand sommeil dans l'égalité de la mort.

Sur plus de mille pierres se trouvent inscrits des noms dont le pays s'honore, gloires bien diverses, nous l'avons dit : Ney, Nansouty, Mortier, Macdonald, Valmy, Masséna, Davoust, Suchet y causent peut-être la nuit de leurs combats; Marchangy est le voisin d'Arago, que peuvent-ils se dire? Méry, qui savait le passé, touche mademoiselle Lenormand, qui disait l'avenir.

Alfred de Musset abrite presque Danton sous son saule.

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière;
J'aime son feuillage éploré,

Dont la pâleur m'est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A l'endroit où je dormirai.

Balzac, Soulié, Nodier, Delavigne, Chénier, Millevoye, et bien d'autres poëtes; Héloïse et Abailard, et bien d'autres amants; Rothschild, Fould, Demidoff, Laffitte, Perregaud, et bien d'autres financiers; Scribe, Baour-Lormian, Népomucène Lemercier, Pigault-Lebrun, et bien d'autres auteurs; de grands artistes comme Talma et Pradier, de grands compositeurs comme Chérubini et Hérold, des savants comme Marjolin, Dupuytren, Larrey, Geoffroy Saint-Hilaire, Jacotot, le vénérable fondateur de la méthode universelle, madame Cottin, madame de Genlis, jusqu'à Manuel et le général Foy qui coudoient Barras, Élisa Mercœur, mademoiselle Mars, la reine d'Oude et Deburcau. Il y a là, nous vous le disons en vérité, un spécimen de tout ce qui a été grand, même dans le mal.

Il est une tombe devant laquelle il faut s'arrêter et se découvrir avec respect, elle est voisine de

celles du général Foy, de Manuel, de Saint-Simon, de Nansouty, de Racine, de Benjamin Constant, de Garnier-Pagès, c'est celle du général Hugo.

M. Jules Cailus, un homme du monde, est depuis de longues années le conservateur du Père-Lachaise. Les familles parisiennes, riches ou pauvres, savent avec quel tact, quel empressement et quelle urbanité, ce galant homme a accompli sa mission dans les temps les plus difficiles. M. Cailus a su élever un emploi relativement modeste à la hauteur des plus nobles fonctions.

---

## LE CIMETIÈRE MONTMARTRE

Ce cimetière, presque aussi ancien que celui dont nous venons de parler, est remarquable par sa situation pittoresque. Placé au pied des buttes Montmartre, il domine Paris et offre, dans certains endroits, des points de vue saisissants. On y découvre tout Paris, et ce n'est pas sans tristesse qu'on se prend

à penser que tous les gens qui grouillent dans l'immense fourmilière viendront un jour peupler le silence de ce vaste champ de repos.

Montmartre est le moins triste de tous les cimetières. Les tombeaux y sont moins sinistres qu'ailleurs, les fleurs y sont plus vives, les arbres moins pleureurs. Et puis, pour peu qu'on aît habité Paris pendant quelque temps, on s'y trouve tout de suite en pays de connaissance. Le voisinage de la nouvelle Athènes y a conduit déjà bien des célébrités artistiques aimées. Ici, c'est Nourrit le chanteur; là, Cinti-Damoreau, cette perfection regrettée de l'art et de la grâce; plus loin, Jenny Colon, la reine d'un jour, et tant d'autres!

Une tombe des plus saisissantes est celle de Godefroy Cavaignac, l'un des chefs-d'œuvre de Rude. Armand Marrast, Stendhal, Manin, Delaroche, Halévy, les Johannot, Alexandre Soumet, Murger, madame de Girardin sont les hôtes de ce dernier asile. Alfred Delvau est arrivé le dernier, le cher poëte; il avait quarante ans à peine; il est mort entre un

livre à peine fini et un livre à peine commencé, au moment où son talent allait lui donner le bien-être. C'était lui qui avait écrit ces fameuses *Lettres de Junius* qui firent tant de bruit : il était doux, modeste et bon à l'excès; il avait été, avec Jules Favre, secrétaire de Ledru-Rollin : Delvau est mort le jour où M. Favre est entré à l'Académie. Ainsi souvent Dieu se joue du destin des hommes !

Si nous parlons un peu longuement de Delvau, c'est que nous l'aimions et aussi parce que c'était lui qui nous avait fait les honneurs du cimetière Montmartre, qu'il connaissait bien. Nous étions arrêtés dans l'allée des Polonais, devant la tombe d'un réfugié sur laquelle on lit cette inscription :

*Exoriare aliquis nostris ossibus ultor !*

Et il s'était écrié :

— La vengeur viendra, mais nous ne le verrons pas.

A côté des noms aristocratiques des Montmorency, des d'Aguesseau (Ségur), des Soltikof, on trouve de

çà, de là, les sépultures oubliées de quelques reines du demi-monde ; que voulez-vous ! tout le monde meurt !

Ce cimetière est administré par M. Chauvel, ancien auteur dramatique, homme aimable et empressé, toujours prêt à obliger ou à être utile.

---

## LE CIMETIÈRE MONTPARNASSE

Ce cimetière, tracé avec une sinistre régularité, n'offre rien de remarquable aux yeux ; mais c'est peut-être le plus intéressant à visiter en détail. Placé par un caprice du sort près de la rue de la Gaieté, ce champ de repos est le seul aux approches duquel le visiteur sent son cœur serré. Pour quelques sépultures coquettement arrangées, on y voit, entre des milliers de tombes froides et austères, les PP. Loriquet, Mazarelli et Ravignan, de la compagnie de Jésus ; celles de Bories, Goubin, Pommier et Raoulx, les quatre sergents de la compagnie de la

Liberté ; celles de Dumont-d'Urville, de Rude, de Boulay (de la Meurthe), de Grégoire, d'Auguste Dornès, tué en juin sur une barricade, d'Hégésippe Moreau et de Bocage.

Dans un coin, non loin de la tombe des quatre sergents, est un lieu couvert par de hautes herbes ; c'est là, dit-on, que sont ensevelis Fieschi, Pépin, Morey, Alibaud et les assassins du général Bréa ; mais rien n'indique leur dernière demeure, nul n'est venu pleurer sur eux, nul n'a voulu marquer leur place ; l'humanité a fait pour eux tout ce qu'elle pouvait faire, elle les a oubliés. Nous aurions fait comme elle, si nous ne tenions ici la plume de l'historien. Ce n'est pas sans contrainte que notre plume a tracé leurs noms odieux à côté des noms honnêtement démocratiques qui donnent au cimetière Montparnasse un caractère si particulier.

Avant peu, les cimetières actuels seront fermés, parce que, depuis la suppression du mur d'enceinte, ils se trouvent dans Paris, et qu'outre les désagréments que cet ordre de choses entraîne, ces cime-

tières ne suffiront bientôt plus. M. le préfet de la Seine, dans son infatigable sollicitude, étudie plusieurs projets. On ignore encore le lieu choisi pour un cimetière unique; ce qui est certain, c'est que M. Haussmann est décidé à supprimer la fosse commune. Le jour où ce magistrat proclamera l'égalité devant la mort, il aura bien mérité de la dignité humaine.

FIN

# TABLE

FIN DE LA TABLE

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

# JOURNAL

# D'UN FLANEUR

## CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

---

OUVRAGES

de

# JULES NORIAC

| | | |
|---|---|---|
| LE 101ᵉ RÉGIMENT. — La Vie en détail... | 1 | volume |
| LA BÊTISE HUMAINE........................ | 1 | — |
| LE GRAIN DE SABLE (2ᵉ série de la Bêtise humaine) | 1 | — |
| LA DAME A LA PLUME NOIRE............... | 1 | — |
| MÉMOIRES D'UN BAISER..................... | 1 | — |
| SUR LE RAIL................................. | 1 | — |
| MADEMOISELLE POUCET.................. | 1 | — |

---

**Pour paraître prochainement:**

LA BOURGEOISE PERVERTIE

LE CAPITAINE SAUVAGF.

LE ROMAN DU BOURGEOIS.

EUSÈBE ET MADELEINE (3ᵉ série de la Bêtise humaine).

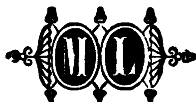
Paris. — Imp. VALLÉE, 15, rue Breda.

# JOURNAL

# D'UN FLANEUR

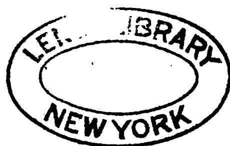
PAR

Claude Antoine Jules Cairon
called JULES NORIAC



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865



# JOURNAL
# D'UN FLANEUR

## I

Dimanche.

Aujourd'hui 20 mars, jour des Rameaux, je me suis levé de bon matin — dix heures — pour aller voir l'arbre des Tuileries, surnommé l'arbre du 20 mars.

Depuis bien longtemps j'accomplis cet innocent pèlerinage.

Quand j'ai contemplé ce marronnier, il me semble que j'ai déposé ma carte de visite chez le concierge du printemps.

Ce qui fait que si, par hasard, je rencontre le soleil, je ne suis pas gêné pour lui dire bonjour.



Ce n'est pas que j'aime le soleil ; mais enfin nous demeurons si loin l'un de l'autre, que je ne vois pas la nécessité de nous brouiller.



J'ai rencontré sur mon chemin une avalanche de verdure.

Les jeunes filles, les hommes, les femmes, les enfants, les vieillards portaient à la main, à la boutonnière, de verts rameaux de buis qui étincelaient sous les rayons du soleil.

Des gens du peuple, cochers ou postillons, fiacres ou charretiers, en avaient à leurs chapeaux. D'aucuns, plus religieux que convenables, en avaient illustré les oreilles de leurs chevaux.

Si M. Ernest Renan a mis le nez à sa fenêtre, il a dû être bien agacé.

*
* *

Car enfin il y a en France quarante millions de Français et de Françaises qui se font une fête d'acheter des branches vertes, de les placer sous leur toit, dans le lieu honoré, et de les regarder avec vénération durant toute une année.

Et cela en souvenir d'un événement bien simple : la station de Jésus au jardin des Oliviers avant son entrée à Jérusalem.

*
* *

Je ne veux pas discuter, mais je ne puis m'empêcher de prédire une chose : c'est que dans dix-huit cent soixante-quatre ans les protestants ne se panacheront pas de rameaux verts en souvenir de la visite d'Ernest au Jardin d'acclimatation.

*
* *

Je sais bien que cela ne prouve pas que Jésus soit Dieu ; mais cela prouve que M. Renan n'est qu'un homme, et c'est bien dur pour lui.

*
* *

Comme tout le monde j'ai acheté mon rameau. Je l'ai cloué près de mon lit. Pendant l'opération, une petite branche s'est détachée.

Je l'ai gardée. Je m'en servirai pour marquer dans l'édition impopulaire de *la Vie de Jésus*, le passage qui m'aura endormi.

Tel le célibataire soigneux dépose du vétivert dans ses vêtements, afin de les préserver des mites ou des mythes, comme il vous plaira.

*
* *

Pourquoi faut-il que le clergé ait crié comme ceux

qu'il brûlait jadis? Tout cela eût passé inaperçu. Mais que voulez-vous, il faut que le clergé fasse du bruit!

Jean lui-même, qui était un saint, aimait mieux prêcher dans le désert que de ne rien dire.

---

Ce soir je n'ai pas été voir l'*Ami des femmes*.

Pour beaucoup de raisons. La première, c'est qu'on ne jouait pas cette pièce.

*
* *

La seconde, c'est que je suis peu disposé à dépenser six francs pour aller voir cette comédie.

Presque tous les critiques du lundi, gens érudits et spirituels, ont dit que cette œuvre était médiocre, quelques-uns ont dit pitoyable.

Si, par aventure, j'allais trouver cette comédie ravissante!

Alors, je serais un imbécile?

Jusqu'à ce jour je me suis plû à me trouver intelligent.

Six francs pour perdre une illusion, en location, c'est un peu ch r.

*
* *

Si, au contraire, je vais au Gymnase et que je m'y ennuie ?

Je ne serai pas intéressant du tout.

Comment, me dirais-je, les meilleurs esprits de ton siècle t'ont prévenu, et malgré ça tu as dépensé six francs. Tant pis pour toi, c'est bien fait; tu n'as que ce que tu mérites, ou plutôt tu n'as plus les six francs que tu ne méritais pas.

---

Lundi

Ce matin j'ai rencontré Dubief, un vieil ami à moi. Ce n'est pas une bête, et c'est un brave garçon.

— Il y a deux premières représentations ce soir, m'a-t-il dit, y allons-nous ?

— Aux deux ?

— Non, à une.

— A l'Opéra-Comique ou aux Français ?

— Où nous trouverons deux places.

— Est-ce que tu crois qu'il nous sera difficile d'être parmi le groupe élu des cinq mille personnes qui verront ces deux chefs-d'œuvre?

— Si nous y arrivons, nous aurons de la chance. Mettons-nous en quête chacun de notre côté.

*
* *

Resté seul, je me suis demandé pourquoi ce serait de la chance pour moi que de partager un plaisir avec quatre mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf personnes; cela me semblerait cependant bien naturel.

*
* *

Je suis allé aux Français et à Feydeau, les *buralistes*

m'ont répondu :

— Tout est loué.

Un étranger était en même temps que moi aux guichets des deux théâtres. Comme il faut être hospitalier, je l'ai invité à partager ma disgrâce.

Cependant je témoignais un grand mécontentement ; il m'a dit :

— Heureusement le mois de juillet arrive et avec lui la liberté des théâtres.

Un étudiant qui passait a crié :

— Vive la sainte liberté !

Un voyou a dit en ricanant :

— En voilà un joli toqué.

Une marchande de crevettes a regardé l'étudiant avec une douce pitié :

— Pauvre garçon, disait-elle, il a l'air très-bien ; il est assez proprement mis. C'est t'y assez malheureux à cet âge-là.

*
* *

— Monsieur, ai-je demandé à l'étranger, quel chan-

gement la liberté des théâtres apportera-t-elle, je vous prie, à la curiosité du public? Pensez-vous qu'on louera moins de places qu'à présent?

— Vous m'amusez beaucoup, m'a répondu mon compagnon d'infortune. Vous croyez donc que les salles de spectacles sont louées par le public les jours de premières?

— Je le croyais.

— Quelle erreur! Les directeurs composent leurs salles en conséquence; ils font un service à la presse, au ministère d'État, à la censure, à la préfecture de police, aux artistes qui jouent dans la pièce.

— Pardon, je comprends le ministère qui a les théâtres dans son département, la préfecture de police qui est chargée de maintenir l'ordre, les journalistes qui jugent l'œuvre et éclairent le public. Mais pourquoi des billets aux auteurs?

— Pour que leurs amis viennent soutenir leurs pièces.

— Et les artistes qui jouent?

— C'est un usage.

— Cependant, s'ils sont sur le théâtre, ils ne peuvent pas être dans la salle.

— Leurs parents viennent les applaudir. Puis il y a le service des claqueurs.

— Pardon, récapitulons : le ministre, ses représentants, sont là pour encourager les arts?

— Certainement.

— Les employés de la police pour maintenir l'ordre?

— Naturellement.

— Les journalistes, par devoir, par convenance, par dignité, gardent dans tous les cas un silence de bon goût?

— Cela va sans dire.

— Les amis des auteurs applaudissent?

— Certes!

— Les parents d'artistes applaudissent?

— Parbleu!

— Les claqueurs aussi?

— A tour de bras.

— Voilà bien tous les gens qui composent une salle un jour de première représentation?

— Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire.

— Très bien ; mais alors, qui est-ce qui siffle les pièces ?

— Ma foi, je n'en sais rien.

*
* *

Il y a toujours des gens qui parlent sans savoir.

*
* *

Cependant l'étranger n'était pas de ceux-là.

— Suivez bien mon raisonnement, me dit-il : avec la liberté des théâtres, le théâtre devient une industrie comme toutes les autres.

— C'est mon avis.

— Alors les théâtres seront protégés, comme toutes les industries, par le ministère du commerce.

— C'est mon sentiment.

— Or, le ministre ou ses représentants ne vont pas, par exemple, aux premières représentations de la maison Perron, voir sortir de la mécanique le meilleur de tous les chocolats ?

— C'est probable.

*
* *

— Les jours de premières exhibitions, deux gardes municipaux suffisent pour contenir la foule aux magasins Tahan?

— Le Français est ami des lois.

— C'est vrai.

*
* *

— M. Ménier, autre fabricant de chocolat, ou M. de Foy, fabricant de mariages, n'invitent pas les journaux qui leur font de la réclame à assister à leurs premières?...

— Ils ne les invitent pas.

*
* *

— Les magasins du Louvre donnent-ils des billets à leurs fabricants, pour que les fabricants envoient leurs amis applaudir à la beauté des étoffes?

— Jamais.

*
* *

— MM. Alexandre père et fils, les célèbres facteurs d'orgues, ont-ils jamais songé à donner des billets à leurs ouvriers afin que leurs parents viennent les voir travailler?

— Ce serait gênant.

— Eh bien! les marchands de spectacles feront comme les autres marchands, et le public y gagnera.

— Je le crois ; mais, alors, qui est-ce qui applaudira les pièces.

— Ma foi, je n'en sais rien.

---

Mardi.

J'ai beaucoup réfléchi à tout ce que m'a dit l'étranger. Mais on a beau réfléchir, cela ne sert pas à grand' chose.

Mercredi.

*Une immense rumeur se disperse dans l'air.* La Banque de France a émis de nouveaux billets de cinquante francs.

Certainement, c'est bien gentil de la part de la Banque.

*
* *

Un homme d'infiniment d'esprit annonce le fait en ces termes aux lecteurs du *Petit Journal* :

« *Ils* sont de cinquante francs et aussi jolis, aussi coquets, aussi bien imprimés que ceux de cent francs. »

C'est égal, je crois que, malgré ça, on préférera toujours les autres.

*
* *

Cette admiration du fécond journaliste me paraît une pose. Car, enfin, il me semble qu'en fait de chif-

fons de papier on peut avoir quelque chose de bien pour cinquante francs.

---

Jeudi.

On ne parle dans la France entière que d'un procès qui restera assez célèbre pour que le jeune Pierre Bourdin le publie au *Figaro* dans une trentaine d'années.

Il ne serait ni décent, ni convenable de disserter sur un homme qui sera demain innocent ou coupable; mais qui, dans tous les cas, est bien malheureux.

*
* *

Pourtant il est une épreuve qui pourrait avoir une grande influence sur l'esprit du jury.

Je voudrais qu'on fît venir à la barre tous les do-

mestiques de France et de Navarre et que M. le président leur posât séparément cette question :

— Témoin La Fleur, si, assuré de l'impunité, vous pouviez attacher votre maître dans la cave et lui flanquer une roulée, le feriez-vous?

— Naturellement, répondrait La Fleur.

---

Vendredi.

Les bouchers et les charcutiers sont en fête.

Le vendredi-saint est le seul jour de l'année où leur boutique soit fermée, où leur liberté soit ouverte.

Les comédiens sont comme les charcutiers.

Ce jour-là pas de spectacle et pas de répétitions.

Les charcutiers profitent de leur liberté pour assister à des repas de corps.

Les comédiens vont à la campagne.

*
* *

On a souvent parlé de la passion des bourgeois parisiens pour la campagne; cette passion n'est rien en comparaison de l'amour furieux que les comédiens éprouvent pour les champs.

Il y a une colonie d'acteurs à Nogent, une autre à Passy, une autre à Auteuil, une autre à Romainville, une autre à Sèvres, plusieurs à Asnières et à Bois-Colombe.

Ces braves gens prenant le train de minuit et demi, arrivent chez eux à une heure un quart. Ils mangent et causent, se couchent à deux heures et se lèvent à dix, parce qu'il faut qu'ils soient à la répétition à onze heures.

Il y en a parmi eux qui n'ont jamais vu Asnières pendant le jour.

Quand on leur demande la raison d'un exil aussi fatigant, ils répondent invariablement :

— Que voulez-vous ? il me faut le grand air. Je ne pourrais pas vivre à Paris.

---

L'éternelle rengaine recommence.

— *Faites*-vous maigre ?

— Certes !

— Quelle idée ! moi je me crois aussi religieux qu'un autre, et je *fais* gras !

— Qu'est-ce que ça nous fait ?

*
* *

Les gens bien nés font maigre.

— Où dînez-vous? demandait-on à M. W..., gentilhomme écossais.

— Au restaurant : tous mes parents sont morts, je suis seul au monde.

— Faites-vous maigre?

— Oui, ça m'ennuie; mais il me semble que si je mangeais de la viande, ma famille ne serait pas contente.

## II

Vendredi

On dit que le vendredi porte malheur; c'est une croyance assez répandue.

Je ne suis pas superstitieux. Cependant je vois tant de bons esprits redouter ce jour prétendu néfaste, que je ne laisse pas d'en avoir peur aussi.

Je ne pousse pas la crainte à l'extrême; mais enfin je ne voudrais pas, par exemple, lire un roman de l'illustre X... un vendredi; j'aurais peur de ne pas m'amuser.

*
* *

Je connais un propriétaire qui appréhende fort le vendredi : ce brave homme est tellement superstitieux, que, lorsque le terme tombe ce jour-là, il aime mieux faire présenter ses quittances la-veille.

*
* *

Comme, quoique propriétaire, il a du bon sens, je lui demandai avec instance pourquoi il redoutait tant le sixième jour de la semaine.

— Mon Dieu, me répondit-il, c'est bien simple.

— Voyons?

— Étant enfant, je suis tombé en jouant au cheval fondu sur une affreuse pierre pointue qui a manqué me crever l'œil : eh bien! c'était ûn vendredi; voyez plutôt la cicatrice.

— Peuh! tous les enfants tombent sur des pierres pointues, et tout le monde a des cicatrices.

— Bon; mais vous allez voir; j'ai voulu être ba-

chelier ès-lettres : j'ai été refusé trois fois. Remarquez bien, je vous prie, que, par un caprice bizarre de la destinée, je passai mes trois examens un vendredi.

— Et vous croyez que si c'eût été un autre jour....

— J'en suis sûr. Mais vous allez voir ; je tire à la conscription un vendredi, paf! j'amène le numéro 27. Cet animal de Ravergie tire le lendemain, pif! il sort le numéro 497. Qu'est-ce que vous dites de ça, hein?

— Dame!

*
* *

— Ce n'est rien encore, vous allez voir : mon remplaçant part. A la première affaire, une balle lui fracasse la tête; encore un vendredi. Mon remplaçant, c'était moi, il n'y a pas à dire.

— Oh!

— Il n'y a pas de oh! c'était moi, puisqu'il me remplaçait.

— Soit.

— Tenez, l'année dernière, je vais passer l'été à Ems, le plus beau pays du monde. Un jeudi soir je

gagne, au trente-et-quarante, neuf mille six cents francs et quelques doubles florins; je ne sais pas combien ça fait, ces diables d'Allemands vous ont des monnaies !... Eh bien! mon cher ami, vous me croirez si vous voulez, le lendemain, qui était un vendredi, j'ai tout perdu à la roulette.

— Pas possible?

— Ma parole d'honneur!

*
* *

— Mais ce n'est pas tout, ajouta le digne homme, la fatalité a voulu que je me mariasse un vendredi; qu'en est-il résulté?

— Je n'en sais rien.

— Si, vous le savez; tout Paris le sait; ceux qui l'ignorent, c'est qu'ils n'ont pas voulu le savoir : ma femme m'a trompé.

— Un vendredi? demandai-je.

— Non, répondit mon propriétaire, tout le temps.

*
* *

Après des faits semblables, allez donc faire l'esprit fort!

---

Samedi.

J'ai vu — bien par hasard — les fameux billets de banque de cinquante francs.

Ils sont bleus par devant et noirs par derrière.

Depuis cette émission de billets à bon marché, la Banque a perdu à mes yeux toute sa majesté.

*
* *

Madame la Banque, vous vous galvaudez.

*
* *

Ne trouvez-vous pas, je vous prie, mon langage irrévérencieux ou trop pittoresque? Je ne vous connais

pas, — je le regrette. — J'ai beaucoup entendu parler de vous, c'est vrai ; mais vous n'avez jamais rien fait pour moi.

M'avez-vous ouvert le moindre compte-courant? — Non.

Ai-je été admis à visiter vos caves? — Point.

Une fois, une seule fois, j'ai eu l'occasion de faire votre connaissance; vous aviez eu l'extrême bonté de m'envoyer l'un de vos serviteurs nommé Tirot. Ce digne et honnête homme avait déposé votre carte chez moi. Avant de l'avoir lue, croyant à une politesse, je trouvais votre procédé du dernier gracieux.



Cependant, d'après quelques mots tracés au crayon, je crus comprendre qu'un créancier confiant avait déposé chez vous un autographe de moi.

Ne voulant pas abuser de votre complaisance, je me rendis chez vous à quatre heures et demie, heure favorable aux visites : vous étiez fermée.

*
* *

Cependant, madame la Banque, vous auriez dû considérer que quinze cents francs ne se trouvent pas du matin au soir.

Oui, vous allez me dire qu'on a quatre-vingt-dix jours pour chercher, je sais bien. Mais on croit toujours que, « la fin de mars prochain » n'est pas prochaine.

D'ailleurs, quand on fait un billet, c'est pour être tranquille pendant trois mois, sans cela on ne le ferait pas, ça tombe sous le sens.

*
* *

Non-seulement vous étiez fermée, mais, sans plus de cérémonie, vous aviez envoyé mon billet chez l'huissier.

Je n'avais pas à apprécier ce procédé.

J'allai chez l'huissier.

Ça me coûtait, mais enfin j'y allai.

Son clerc me dit :

— Nous n'avons pas le bordereau ; ne vous donnez pas la peine de revenir, on passera chez vous.

Très-gentils, ces huissiers !

*
* *

En effet, on passa chez moi. Je vis arriver un gentleman fort original qui affectait de ne pas montrer sa chemise. Il en avait une certainement, mais il affectait de ne la point faire voir.

Au moment où j'allais le questionner sur cette excentricité il me présenta poliment mon billet.

— Il n'est pas protesté, monsieur ? lui demandai-je.

— Non, monsieur, me dit-il.

— Je lui en fais mon compliment, monsieur. Voici quinze cents francs.

—Il y a deux francs pour la course, me dit le gentleman.

— Monsieur, lui répliquai-je, j'ai, il est vrai, fait une course, mais je n'entends pas être rémunéré pour si peu de chose. Du reste, monsieur, ce léger dérange-

ment m'a procuré le plaisir de faire la connaissance de votre premier clerc qui, aussi bizarre que cela puisse paraître, est un homme d'infiniment d'esprit.

Le gentleman me fit des yeux furieux, et s'écria :

— Je vous dis que c'est quarante sous.

*
* *

Je les lui donnai. Je ne les regrette pas, c'est-à-dire si, je les regrette beaucoup. Je constate ces faits pour vous prouver que je ne vous dois rien, pas même de la reconnaissance.

Donc, si je vous dis franchement ma façon de penser, je ne suis ni un ingrat ni un mal appris.

*
* *

Eh bien! je trouve que vous avez eu tort de créer vos nouveaux billets.

Je m'explique.

Je n'entends rien en économie financière.

N'étant ni économe ni financier, cela n'a rien d'é-

tonnant. Je raisonne donc au point de vue du simple bon sens.

Vous aviez beau fermer vos portes, mettre les billets chez l'huissier, être très-chiche à l'endroit des compte-courants, cela ne vous empêchait pas d'être bien placée dans le monde, au contraire.

Vos caves, gardées par vingt-quatre soldats, trente peut-être, inspiraient le plus grand respect. Le peuple vous considérait avec crainte, et, moi qui vous parle, j'ai frissonné le jour où Guichardet nous affirma que vous aviez pour vos amants de cœur des billets roses qui valaient cinq mille francs!

A la bonne heure! voilà des billets qui posent crânement une banque.



Ce qui a fait votre gloire, votre splendeur, ce sont les billets de mille.

Mille francs! c'est beau, c'est grand, c'est noble. Une banque dont chaque poulet se traduit par cin-

quante louis est une banque qui n'a à rougir devant personne.

On vous pardonna vos billets de cinq cents francs. C'étaient des coupures faites avec des ciseaux en diamants.

*
* *

Vous étiez encore pleine de majesté. Il n'était pas un chevalier français qui ne se fût mis en quatre pour avoir un billet de vous : vos adorateurs étaient plus nombreux que les flots furieux de la mer.

*
* *

1848 arriva. Eûtes-vous peur, ou voulûtes-vous devenir populaire? Je ne sais. Vous créâtes des billets de cent et de deux cents francs.

Ce fut une grande faute.

Le billet de deux cents francs n'eut aucun succès. Il était jaune, ça le rendait ridicule; il ne répondait d'ailleurs à aucun besoin.

Deux cents francs, c'est trop pour aller dîner et pas assez pour aller à Bade.

*
* *

Le jour où tout le monde put se procurer un billet de vous moyennant vingt pièces de cent sous, vous ne fûtes plus une grande dame: vous devîntes une banque de cinq louis.

*
* *

Mais vous aviez une excuse en 1848; les temps étaient mauvais : ce n'est pas M. de Larochejaquelein qui dira le contraire. On disait de vous comme des filles que le malheur entraîne :

— Cette bonne Banque, elle est plus à plaindre qu'à blâmer.

*
* *

Quand le calme revint, le mal était fait, il fallut en passer par là.

Les révolutions ne laissent pas que d'avoir des inconvénients.

Mais aujourd'hui que l'horizon s'est éclairci, qu'aucun nuage ne traverse le ciel politique, quelle singulière humeur vous vient prendre, avec vos billets de cinquante francs?

Vous voulez donc devenir une banque-omnibus, le bouillon Duval des comptoirs?

*
* *

Au lieu d'habiter les lambris dorés vous voulez emménager dans la poche des marchands de contre-marques?

Voyons, ma mie, — je ne vous respecte plus, — où voulez-vous vous arrêter?

Allez-vous, comme dans les banques d'Allemagne, créer d billets de trois francs dix sous?

*
* *

Mon Dieu! je ne suis pas ennemi d'une douce gaieté. Mais votre système a de grands désagréments. Pour

qu'un État soit prospère il ne faut pas vulgariser l'argent.

En Russie pour cent francs on a vingt-cinq roubles en papier. Aussi les Russes sont les gens les plus dépensiers du monde. Ils ont toujours du papier dans leurs poches, et on sait ce qui arrive : — ils le jettent par la fenêtre.

*
* *

Autrefois on se tenait à quatre pour changer un billet, aujourd'hui on en change quatre par jour. C'est nous qui sommes changés.

*
* *

Tout ceci est une manière de causerie qui ne tire pas à conséquence. Veuillez excuser, madame la Banque, la rude franchise d'un flâneur qui a pour vous et pour vos valeurs la plus parfaite admiration.

Dimanche.

Les hasards de la destinée m'ont poussé vers Nanterre.

Quel affreux pays!

On n'y voit point de fleurs, on n'y voit point d'ombrages. On dit qu'il y a des rosières, ça ne m'étonne pas. Toutes les filles du pays vendent des brioches : on ne peut décemment pas faire la cour à des pâtissières rurales.

Il fait un froid nègre et le vent vous coupe la figure comme un rasoir Alexandre.

Je me plains amèrement en traversant ces steppes sauvages.

Mon petit Georges, le compagnon de mes dangers, m'apostrophe avec aigreur.

— Eh bien! merci, de la vertu et des gâteaux, que vous faut-il de plus?

Lundi.

On m'assure qu'en revenant des courses de Vincennes, deux biches dont le panier à salade avait versé, se sont vues abandonnées par leur cocher et insultées par la populace qui leur a jeté de la boue.

Je me plais à croire qu'aucun gentleman du turf ne passait en ce moment, puisque personne n'est venu au secours de ces filles, qui, après tout, sont des femmes.

*
* *

La langue française est cocasse.

Une jeune fille qui se marie devient une femme. Une femme qui se marie trop devient une fille.

*
* *

L'année dernière, un fait semblable avait eu lieu dans les mêmes circonstances.

Que conclure de là?

C'est que les enfants du peuple n'aiment pas à voir leurs sœurs en toilette.

C'est le contraire des collégiens.

Mardi.

Un journal nouveau avec un titre ancien, le *Globe*, vient de paraître.

Cette feuille, prétend l'annonce, va amener une *révolution* dans le prix de l'abonnement.

Les hommes politiques — je ne dis pas ça pour M. H. Castille — savent bien que ce ne sont pas ceux qui font les révolutions qui en profitent.

*
* *

Ce mot révolution à propos d'un abonnement de trente-cinq francs me semble prétentieux.

On abuse du mot révolution qui n'a rien de joli.

Modification me semblerait meilleur.

*
* *

Il y a un devant de cheminée qui est devenu populaire. L'image qui l'illustre représente un petit enfant qui lève sa chemise devant une marmite.

Ce bébé aurait mauvaise grâce de dire :

— J'apporte une révolution dans le pot-au-feu.

Il le modifie, voilà tout.

---

## III

Mardi.

Sans remonter au déluge, chaque époque a sa plaie.

Ainsi, le Moyen âge a la lèpre.

La Renaissance a la belle Ferronnière

Henri III a le bilboquet.

Henri IV la Ligue.

Louis XIII sa justice.

Louis XIV les perruques.

La Régence les financiers.

Louis XV les talons rouges

Louis XVI n'a rien.

La République a la guillotine.

Le Directoire les directeurs.

L'Empire les ennemis.

La Restauration les amis.

1830 a les ordonnances.

1840 les bourgeois.

1848 les 45 centimes.

Notre époque a les conférences.

*
* *

C'est moins dangereux, mais ce n'est pas plus amusant.

*
* *

Autrefois, lorsqu'un homme, usant de la plus belle de toutes les libertés, voulait manifester sa pensée, il publiait une brochure.

Ces petits volumes du hasard portaient le nom humblement prétentieux d'opuscules.

Opuscule ne me déplaisait pas.

Je vois encore le monsieur qui commettait ces petites facéties.

Il portait la cravate blanche, l'habit noir, des souliers à cordons et des bas blancs.

Il avait l'air affairé, et vous remettait en courant une brochure à couverture bleue.

— Permettez-moi de vous offrir cet opuscule que je publiai, non sans succès, la semaine dernière.

Sa phrase n'était pas achevée qu'il était déjà loin.

Son opuscule était intitulé :

DE L'INFLUENCE

DU CHOU FARCI

*sur la civilisation moderne.*

Quelquefois, l'ouvrage était humanitaire. Alor il s'appelait :

DE L'INFLUENCE DE L'HARMONICA

A HUIT PLATEAUX

comme moyen de moralisation

CHEZ LES ENFANTS DU PEUPLE

Ce n'était pas français, mais c'était pittoresque.

*
* *

La dernière des brochures avait pour titre :

DE L'INFLUENCE DES CROISADES

SUR LA FABRICATION DES TAPIS

Aubusson, ses manufactures et son accroissement

L'auteur, qui est mort plusieurs années après sa raison, prétendait que les tapis de Turquie avaient été apportés en France par les croisés, que les premiers tapis qui illustrèrent Aubusson avaient été tissés par un Druse nommé Salam, appelé d'abord Salam-Druse, et par corruption Sallandrouze.

*
* *

Le ridicule ayant relié ces brochures, elles disparurent, lorsque l'honorable M. Dentu eut fait une fortune dont son fils use, avec la meilleure grâce du monde, pour rendre service aux lettres en aidant les jeunes à se produire. — A quelque chose malheur est bon.

*
* *

Le pays était tranquille ; malheureusement, en France, la tranquillité ne dure guère.

Aux brochures bleues succédèrent une foule de monstres verts qu'on décora du nom de conférences.

*
* *

Les conférences sont d'importation anglaise.

A Londres, l'instruction est peu répandue ; les gens qui ont le bonheur de savoir lire font des lectures et gagnent beaucoup d'argent.

A Paris, on lit parfaitement, mais on ne sait pas penser.

Alors quelques bons esprits se sont assemblés et pensent publiquement pour les autres.

La plupart de ces flambeaux sont des hommes supérieurs : ils n'ont qu'un tort, c'est de penser tout haut.

En principe, je n'aime pas ces gens qui ont la prétention de moucher la lumière des mondes.

Je voudrais qu'on laissât chacun penser ce qu'il lui plaît.

C'est un crime de lèse-liberté de communiquer sa propre pensée à autrui, parce que, outre qu'on peut l'induire en erreur, ça l'empêche de formuler à sa fantaisie sa pensée et d'avoir sur les hommes et les choses une idée qui lui soit propre.

*
* *

Heureusement, les auditeurs vont aux conférences comme ils vont aux Italiens, — par *chic* — ça les pose ; mais ils ne comprennent pas un traître mot.

*
* *

Je ne trouve pas d'autre explication possible au succès des conférences.

Les conférences ne sont autre chose que des brochures parlées.

Les conférenciers sont tous des anciens fabricants d'opuscules.

La conférence dure moins que la brochure, mais elle use moins de papier et de main-d'œuvre ; partant elle est moins respectable.

*
* *

Les sujets traités sont toujours les mêmes ; seulement la forme est changée.

Le mot « *devant* » a remplacé le mot « *influence*. »

Ainsi les programmes disent :

« Le célèbre Bechamel traitera un sujet palpitant d'actualité, parce qu'il intéresse tout le monde :

LE CHOU FARCI

devant

LES CIVILISATIONS MODERNES

OU LES CLASSES PAUVRES

devant

L'HARMONICA

OU LES MANUFACTURES DE TAPIS

devant

LES CROISADES

Première partie : URBAIN II

Deuxième partie : SALAM-DRUSE

Très-curieux !

Et ce sont ces mêmes gens qui accusent Siraudin et Blum de manquer d'invention. — C'est trop fort !

Phénomène assez bizarre : on a remarqué que depuis que a mode des conférences est devenue une fureur, il y a bien moins de femmes dans les cafés du boulevard.

---

Mercredi.

Je me suis arrêté par aventure devant le magasin d'un papetier que je prenais pour celui d'un changeur.

Là, j'ai aperçu la noble tête de M. Champfleury entre lord Palmerston et Mlle Rigolboche. Moi, ça m'amuserait d'être ainsi placé, et, d'un autre côté, je ne laisserais pas que d'être un peu vexé, parce que je ne sais pas l'anglais.

Dans *la Jeunesse du roi Henri*, — un grand succès pour le Châtelet et pour Ponson du Terrail, — on voit une meute dans l'exercice de ses fonctions.

Ces chiens sont très-âpres à la curée; on dirait des hommes d'affaires.

Au théâtre, on dit que tout n'est que fiction; cela est bien faux.

Voici le moyen employé pour donner à ce spectacle toute la couleur de la réalité.

On laisse les chiens à jeun pendant vingt-quatre heures; à leur entrée en scène, on découvre à leurs yeux égarés un baquet de charcuterie.

Ils se précipitent avec fureur et avalent tout, au grand déplaisir des figurants.

— Ah ! disait un directeur qui n'a pas voulu se rallier à la Compagnie nantaise et qui est très-connu pour son économie bien entendue, ah ! les malheureux, ils n'iront pas loin ; voilà qu'ils attachent leurs chiens avec des saucisses.

*
* *

Depuis la première représentation il ne cesse de murmurer :

— Des succès à ce prix-là, ce n'est pas difficile.

M. Fournier, très-amateur des belles mises en scène, prétend que la Compagnie nantaise aurait dû donner des blancs de poulets.

*
* *

M. Harmant est loin d'être de cet avis.

*
* *

M. Hostein, voulant à tout prix éviter un conflit, a proposé la galantine comme terme moyen.

*
* *

C'est par de mutuelles concessions qu'on parvient à conserver la bonne harmonie.

*
* *

Si l'auteur de *Mireille* croit que je dis ça pour lui, il a bien tort.

---

Jeudi.

Le *Journal illustré* fait son chemin.

M. Millaud, après avoir obtenu quelques succès dans la finance en collaboration avec Clairville, et au

Palais-Royal en compagnie avec Mirès, a quitté ces puériles occupations pour redevenir journaliste.

Il possède, à l'heure qu'il est, deux journaux qui tirent la bagatelle de trois cent cinquante mille exemplaires.

*
* *

Le *Petit journal* et le *Journal illustré* ont dépassé tous les succès connus.

La vogue du *Siècle* n'est qu'une plaisanterie, celle du *Magasin pittoresque* une puérilité.

*
* *

Les imbéciles disent :

— Ce diable de Millaud a bien de la chance.

Quelle sottise, la chance! comme si la chance existait. Un journal n'a rien de commun avec le vase d'argent.

*
* *

M. P. Millaud est un homme d'une intelligence hors ligne et d'une activité infatigable.

Un sacrifice ne lui coûte rien pour s'attacher des gens supérieurs; il paie la copie de Timothée Trim des prix fabuleux.

Cochinat, son séide, ne sort plus qu'en paletot de pourpre.

Je suis obligé de convenir que la pourpre lui sied.

*
* *

Cependant une chose manquait à la gloire de M. Millaud.

Il avait Louis Jourdan du *Siècle*, un homme convaincu.

Il avait Émile de la Bédollière du même *Siècle*, un Gaulois.

Il avait Hérald, un charmant esprit qui met autant de soin à se cacher que d'autres en mettent à se produire.

Il avait Léo Lespès, dont je crayonnerai un de ces jours l'excentrique physionomie.

Il avait Alfred Assolant, un penseur amant de la forme.

Il avait Eugène Chavette.

Il avait Émile Abraham.

Il avait... que sais-je?

*
* *

Mais on n'est jamais content; l'auteur de ***Ma nièce et mon ours*** n'était pas heureux.

Méry lui-même ne lui suffisait plus; il lui fallait Alexandre Dumas.

Alexandre Dumas troublait ses nuits.

Qu'advint-il, comment s'y prit P. Millaud? nul ne le sait.

Ce qui est certain, c'est qu'un beau matin on vit arriver à l'hôtel Frascati l'illustre auteur de ***Henri III***.

*
* *

Il arrivait de Naples, le cher grand homme, avec

toute sa fantaisie, toute sa gaieté et surtout avec cette inaltérable bienveillance qui lui a fait tant d'amis.

⁂

Millaud ne parut pas surpris.

— Je l'attendais, dit-il à ses rédacteurs stupéfaits.

Puis, après les compliments d'usage, il conduisit Alexandre Dumas dans un appartement qu'il avait fait préparer dans sa maison pour son hôte illustre.

⁂

Alexandre Dumas, qui joint à l'esprit du diable la candeur d'un enfant, entra sans méfiance dans l'appartement.

A peine avait-il fait trois pas que la porte d'entrée se refermait sur lui en faisant crier ses gonds.

Après avoir cédé à l'étonnement, Dumas visita sa prison. Des verrous et des grilles partout.

—Puth ! fit avec dédain l'auteur de *Monte-Christo*, j'ai démoli les fortifications de Gaëte avec un cure-

dent, ce serait bien le diable si je ne démolissais pas la maison Frascati avec un canif.

*
* *

Il prit résolument son canif et se mit à l'œuvre.

— Hélas ! son désespoir devint de la fureur : les murailles étaient blindées.

— Millaud, mon cher ami, s'écria le maître, pourquoi m'enfermer ainsi ? J'ai fait la révolution d'Italie ; mais ça ne m'arrivera plus.

— Illustre ami, s'écria à son tour le directeur du *Petit Journal*, il ne s'agit pas de révolution, mais de copie. Vous sortirez d'ici couvert d'or, mais pas avant de m'avoir remis de la copie pour mon *Journal illustré*. Si vous cherchiez à prévenir vos amis ou votre fils, vous ne sortiriez de votre cachot qu'après avoir terminé un roman en dix volumes.

— Vous êtes donc un brigand de l'Aunis ?

— Non, répondit Millaud ; je suis de Bordeaux.

*
* *

En apprenant la cruauté de leur patron envers l'illustrissime maître, les rédacteurs se levèrent comme un seul homme et se mirent à genoux, demandant à grands cris la grâce du poëte.

M. Millaud restait inflexible comme le destin.

*
* *

Jourdan s'évanouit,

Hérald fit le signe de la croix,

La Bédollière commença une complainte,

Timothée versa une douce larme.

— Ah ! s'écria Anderson, pourquoi n'est-il pas aux États-Unis, le pays de toutes les libertés ?

— Il faudrait cependant lui donner à manger, ça adoucirait sa captivité, dit Chavette avec conviction.

— Si, hasarda timidement Émile Abraham, on enfermait Achille Denis avec le prisonnier, il s'ennuierait bien moins.

Victor Cochinat, caché sous la table, effilait sa chemise pour fabriquer une échelle de cordes.

— Vous êtes tous de braves cœurs, s'écria Millaud,

je suis fier de vous diriger ; mais remettez-vous d'une alarme si chaude, sa captivité ne sera pas longue ; puisqu'il faut vous l'avouer, je veux de la copie de Dumas seul, du Dumas neuf. Je craignais qu'Auguste Maquet ou le marquis de Cherville ne vinssent l'aider ; je l'ai mis sous clef. Il me résistait, je l'ai emprisonné. Quand il aura fini sa tâche, je lui donnerai la clef des champs et une forte récompense.

*
* *

C'est ce qui explique pourquoi le dernier numéro du *Journal illustré* contenait vingt lignes inédites et douze cents des *Impressions de Voyage* de Paris a Cadix.

*
* *

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et il est probable que dessus c'est la même chose.

# IV

Samedi.

J'ai passé une mauvaise journée.

Ce matin, en traversant les boulevards, j'ai vu une chose navrante.

Cette chose c'était un arbre.

Cet arbre était dans une énorme charrette traînée par six chevaux.

L'arbre avait l'air désolé; il y avait bien de quoi. Les chevaux étaient fort tristes; les conducteurs eux-mêmes, peu philosophes sans doute, n'avaient pas

cette mine gaie et souriante qui est le plus bel apanage des cochers de corbillards.

*
* *

Je n'ai pas une âme sensible comme Valsain ou M. de Monbreuse, et pourtant, je l'avoue sans honte, mon cœur s'est un peu serré à la vue de ce pauvre arbre qu'on exilait au mépris du droit des gens.

J'ai vu dans les journaux illustrés des convois de Polonais dirigés sur la Sibérie. Certainement cela m'a fait de la peine ; mais je me suis dit :

— C'est un peu leur faute. Pourquoi font-ils du chagrin à la Russie ?

*
* *

Mais cet arbre infortuné, quel est son crime ?

Il embellissait la demeure de son propriétaire.

Il étendait ses branches pour faire de doux ombrages pendant l'été et un bon feu pour l'hiver

Encore quelques années il serait peut-être devenu le Conservatoire des petits oiseaux de son pays.

*
* *

Et voilà qu'un beau matin, sans avertissement préalable, au moment où il s'y attendait le moins, où il allait se marier peut-être, on est venu l'arracher à sa famille et à ses amis.

Le buisson voisin a pleuré, les oiseaux qu'il abritait se sont répandus dans la vallée en poussant des cris aigus, et Jeanne, qui avait donné rendez-vous à Pierre au pied du platane, n'a pu retrouver, à la brune, ni l'arbre, ni son amant.

*
* *

Pauvre Jeanne !

*
* *

Les résurrectionistes qui ont fait cet affreux coup s'y sont pris de la façon que voici :

Ils ont creusé tout autour du platane de manière à ne pas ôter la terre adhérente aux racines; puis, lorsque le trou a été suffisamment profond, ils ont passé, par des moyens diaboliques, des chaînes de fer sous les racines. Ils ont enlevé le pauvre arbre à l'aide de quelque cabestan de nouvelle espèce, et l'ont placé sur le char funèbre. Ensuite par leurs soins il a été traîné, de bien loin sans doute, jusqu'au boulevard parisien où il m'est apparu comme un convoi de première classe.

*
* *

Où allait l'exilé? Je ne sais. Puisse la terre étrangère ne pas lui être lourde!

*
* *

J'ignore comment on appelle l'ingénieux monsieur qui a inventé cette merveilleuse opération qui consiste à prendre un arbre vivant, sous l'œil de Dieu, dans la forêt solitaire, pour le porter dans la rue Coquenard.

*
* *

J'ignore son nom et ne veux pas l'apprendre.

Il est probable que ce nom est devenu célèbre dans le monde savant et que celui qui le porte est devenu riche en vendant des arbres déterrés. Il y a cent à parier contre un, qu'outre la richesse l'ingénieux inventeur a été comblé de récompenses et d'honneurs.

Moi, si j'étais été le gouvernement (ainsi parle mon portier), si j'étais, dis-je, le gouvernement, je le ferais guillotiner.

*
* *

Guillotiner semble dur, mettons fusiller, et n'en parlons pl .

*
* *

Ah! cette nouvelle mode encore un coup de hache à la famille, le dernier, peut-être : on lui en a tant donné dans ces derniers temps!

Adieu, bon vieillard qui, un pied dans la tombe, plantiez de vos mains débiles des arbrisseaux dont l'ombre devait empêcher les têtes blondes de vos petits-enfants d'être brûlées par le soleil. Allez, brave et digne aïeul, mourez en paix sans fatiguer vos vieux bras.

Si vos petits-fils veulent des ombrages, ils en achèteront!

*
* *

Je crois même qu'ils seront plus fiers d'avoir acheté un marronnier trente louis que de posséder un arbre qui n'aurait d'autre mérite que d'avoir été planté par le père de leur mère : « un brave homme très-bon, mais qui grognait toujours.»

*
* *

J'ai connu, il y a quelques années, un vieux gentilhomme qui possédait dans sa province une terre as-

sez modeste, mais qui était dans sa famille depuis plus de trois siècles.

Un jour deux frères, banquiers parisiens, achetèrent cinq ou six terres voisines de la sienne et firent bâtir un château auprès duquel le donjon du gentilhomme faisait bien triste mine.

Ils firent dessiner des parcs, des jardins anglais et le reste; enfin ils étalèrent sans pitié leur insolente opulence, sans parvenir à rendre leur voisin jaloux.

— Allez, allez toujours, messieurs les parvenus, s'écriait en riant le gentilhomme; vous aurez beau jeter NOTRE argent par les fenêtres, vous n'aurez jamais des arbres aussi vieux que les miens!

*
* *

Hélas! il a bien fait de mourir, ce bon hobereau, car il serait mort de chagrin en pensant que MM. R. ou P. ou T. pourraient, s'ils le voulaient, ombrager les clandestines amours de leur cuisinière et de leur valet de chambre sous le feuillage du frêne sous lequel la belle Mancini attendait le roi-soleil.



Après ça des gens qui ordinairement pensent bien, me disent qu'à l'aide de cette moderne invention on improvise des squares et des promenades qui deviennent, au milieu des villes mêmes, des campagnes pour les bourgeois et pour les ouvriers que le travail ou la pauvreté empêchent d'aller aux champs ; que ces arbres déterrés, inutiles dans leurs solitudes, sont, dans les villes, une jouissance pour tous.

Mon Dieu ! c'est possible. Je veux bien déclarer que je suis dans mon tort en parlant ainsi, mais à une condition, c'est que ce ne sera pas M. Pangloss qui aura raison.

---

**Dimanche.**

Courses au bois de Boulogne. — Prix du Cadran. — Guillaume-le-Taciturne a battu Pergola. — Qu'est-ce que ça me fait?



Un chroniqueur du turf dit, à propos de Taciturne et de Pergola :

« La chance entre les deux concurrents était à peu » près égale ; mais, comme le résultat l'a prouvé une » fois de plus, un cheval au printemps est t ujours » plus SUR qu'une jument. »

Dame ! c'est malheureux ; mais que voulez-vous ? il n'y a rien à faire, Ce n'est pas une affaire de goût.

---

Lundi.

Je remarque avec effroi que les gens du *Petit Journal* changent complétement leur genre.

Plus ils le changeront, mieux ça vaudra.

Autrefois — la semaine dernière — lorsqu'on voulait faire un article quelconque, on cherchait un sujet.

Léo Lespès, mon excellent et spirituel ami, en a trouvé des milliers ; lisez plutôt son livre édité par Dentu.

Charles Monselet trouvait son bijou toutes les semaines ; cela s'appelait : *Voyage au pays de misère*, ou bien : *le Capitaine Monistrol.*

Mérinos n'écrivait que deux articles, *l'Invalide à la tête de bois* et *les Mouches*. C'était plus gai et plus profond que bien des volumes.

Polet, le joyeux Polet, trouva des cadres ébouriffants.

Jean Rousseau et mille autres (quand je dis mille, c'est une manière de parler ; mettons-en quatre, et il n'y aura pas de réclamations), mille autres, dis-je, cherchaient des cadres plus ou moins ingénieux pour renfermer leurs pensées plus ou moins spirituelles.

Maintenant on ne se donne pas tant de peine.

*
* *

On prend le premier mot venu, et l'on part.

Exemple : — J'ai écrit en tête de cet alinéa le mot

*lundi*, avec ce lundi-là, je pourrais faire des colonnes ; voici la manière de procéder.



Le lundi est le second jour de la semaine.

Les Latins le nommaient *dies lunæ*,

Les Italiens *lunedi*,

Les Français *lundi*.

Les Romains commençaient les Lupercales le deuxième lundi de février.

Le christianisme avait dédié ce jour aux anges et aux morts.

Le lundi est si près du dimanche qu'il ressemble aux jours de fête.

C'est le lundi qu'on a *mal aux cheveux*.

Le peuple affectionne ce jour.

C'est celui qu'il prend de préférence pour aller flâner et boire.

Les ménagères ne l'aiment pas.

Ce jour-là, les économies sortent de la maison.

Les coups y entrent.

Lisez Pline et vous verrez que les artisans de l'antiquité battaient leurs femmes avec un bâton de cornouiller.

Nos ouvriers, moins cruels ou moins raffinés, prennent tout simplement les outils de leur profession.

Le lundi est l'ennemi de la caisse d'épargne :

Mais il est l'ami du marchand de vin.

On ne peut pas être bien avec tout le monde.

Il y a plusieurs lundis célèbres :

Le lundi de Pâques,

Le lundi saint,

Le lundi gras,

Le lundi de la Pentecôte.

Ces quatre lundis sont les sous-lieutenants des grandes fêtes.

Catherine de Médicis ne commençait rien le lundi.

Cosme Ruggieri la plaisantait sur cette superstition, qu'il ne partageait pas.

Les entrepreneurs n'entreprennent rien ce jour-là.

Ce fut un lundi qu'eut lieu à la Gaîté la première répétition du *Château de Pontalec.*



Voilà tout le mystère.

En vérité, ce n'est pas amusant.

En lisant ces tartines, les bons bourgeois disent :

— Mais où diable ce Castorin va-t-il chercher tout ça ?

Je le sais bien, mais je ne veux pas le dire.

---

Les journaux illustrés commencent à devenir très-amusants.

Quand les grands ont quelques années d'existence, ils vendent leurs dessins sur bois aux petits journaux bon marché qui les emploient d'une façon fort intelligente. A ce point que le public y est toujours pris.

Un dessin inédit ordinaire coûte deux ou trois cents francs.

Lorsqu'il a servi il ne vaut rien.

Mais lorsqu'il n'a pas servi depuis dix ans il vaut dix francs.

C'est le moment de s'en servir.

Vous ne comprenez pas?

C'est bien simple.

La promenade du bœuf gras de 1854 se sert au bout de dix ans avec cette légende :

*Le mardi gras sur le boulevard.*

C'est toujours le même bœuf,
C'est toujours le même amour,
Le même char,
Les mêmes chevaliers,
Les mêmes mousquetaires,
Les mêmes bouchers,
Le même monsieur qui a acheté le bœuf,
Et le même imbécile qui achète le même journal.

*
* *

Mais il n'y a pas tous les jours la promenade du bœuf gras?

Mais il y a toujours des revues.

Sans doute.

Sous Louis-Philippe il y eut une revue célèbre en l'honneur d'Ibrahim-Pacha ; elle fut illustrée, cela va sans dire.

Le pacha était sur le premier plan, son fez sur la tête et entouré d'un nombreux état-major.

En 1848, les canards à images reproduisirent ce bois en mettant au bas :

« Le général Lamoricière passant en revue les ba-
» taillons de la garde mobile. »

*
* *

Pour les revues passées par de simples généraux, cela ne souffre aucune difficulté.

*Revue passée par le général X...*

Il n'y a rien qui ressemble autant à un général qu'un autre général.

*
* *

— Bon, mais on ne passe pas toujours des revues ?

— Je le sai mais il y a mille autres faits qui se renouvellent so: ent.

Les récepti à l'Académie sont, entre autres, un excellent cliché.

Suivez ce petit travail :

*Réception du Père Lacordaire à l'Académie française.*

*Réception de M. Dufaure à l'Académie française.*

Le théâtre représente la même salle.

Les acteurs sont les mêmes académiciens.

Il s'agit donc tout simplement de gratter la robe de dominicain et d'en faire un habit.

* * *

Mainten..nt on va mer M. Janin ou M. Doucet.

M. Janin est gros.

M. Doucet est maigre.

Si M. Janin est nommé le premier, on n'aura qu'à gratter pour la réception de M. Doucet.

Qui peut plus peut moins.

Si au contraire M. Doucet passe le premier, un ar-

tiste habile l'engraissera, lorsque le tour de M. Janin sera venu.



Il y a deux ou trois ans, il arriva un accident sur le chemin de fer de Saint-Germain. Le train dérailla sur le pont et plusieurs wagons furent précipités sur les talus.

Un artiste habile fit un dessin fidèle du sinistre et le porta au directeur.

— Je ne publierai pas cela, dit le directeur.

— Vous ne le trouvez pas bien?

— Au contraire, c'est parfait.

— Mais alors...

— Nous sommes bien avec la Compagnie.

— Je ne puis entrer dans ces détails; je ne travaillerai plus pour votre journal.

Le directeur ne voulant pas perdre un bon collaborateur, se ravisa.

— Laissez-moi ça, dit-il, j'en tirerai parti un jour ou l'autre.

En effet, quelques mois après, un accident pareil arrive en Angleterre. Un train déraille sur un pont du Yorhshire ou du Devonshire, il y a soixante-trois personnes de tuées : le directeur se frotte les mains.

— Vous mettrez en tête du numéro, dit-il à son secrétaire, le bois de l'accident d'Asnières.

— C'est impossible ! s'écria celui-ci, il y a des indications.

— Quelles indications ?

— Voyez les enseignes : *Laroche, restaurateur.*

— Eh bien ?

— *Cassegrain, restaurateur.*

— Après ?

— Puis cette affiche du docteur Charles Albert.

Le directeur sourit et envoie le bois chez le retoucheur ; deux jours après, il paraissait ainsi modifié :

*Accident du pont de Crawford (Angleterre).*

Et sur les nouvelles enseignes, on lisait :

*Laroch's Tavein, Kasse-Green hotel ;* et dans le lointain : *Prince Albert.*

Lundi.

Les ouvriers qui cette fois ont fait le lundi ont eu la main heureuse.

De mémoire de mois d'avril un semblable lundi ne s'était vu.

*
* *

Le ciel était bleu, les rayons du soleil se jouaient ardents à travers les jeunes feuilles encore transparentes et venaient s'irradier sur les blocs de granit d'où jaillissaient mille étincelles.

Le cimetière Montmartre était tout radieux.

*
* *

Le cimetière — ce jardin d'acclimatation forcée — recèle des millions d'oiseaux chanteurs pour lesquels nulle douleur n'est sacrée et qui s'égaient aussi volon-

tiers devant la fosse commune que près des caveaux somptueux des morts « qui ont le moyen. »

*
* *

Je suivais en nombreuse compagnie le convoi d'un membre de la Société des gens de lettres, d'un chroniqueur fort aimé, M. Jules Lecomte, qui, durant sa vie, avait été pour moi, à l'apparition de mes livres, d'une extrême bienveillance.

*
* *

Le temps a une grande influence sur la douleur.

Le chagrin qu'on éprouve par un beau temps n'est pas le même que celui qu'on ressent pendant un mauvais jour.

Quand tout nous sourit dans le ciel, il semble que 'ami, le frère ou le parent qu'on accompagne part pour faire un petit voyage à Éden-Éden ou à Styx-Bad, et qu'il ne saurait manquer de revenir un jour ou l'autre.

*
* *

Mais si l'on suit un corbillard pendant l'un de ces jours sombres où le ciel est en plomb comme le toit de l'hôpital, où une pluie fine traverse les habits, où le froid vous pénètre jusqu'aux os pendant qu'un vent glacé emporte la parole du prêtre, alors on comprend bien que tout est fini et que celui qui part ne reviendra plus.

*
* *

Et l'on pense à tous ceux qu'on aime et qui sont partis ; on songe à sa pauvre grand'mère toujours si bonne et qui part presque toujours la première. On pense au père ou à la mère, au frère ou à la sœur, quelquefois, hélas ! à tous ceux pour lesquels on voudrait vivre, et on pleure.

Parfois aussi on pense à un premier amour blond ou brun qui dort du sommeil éternel, là-bas, tout au bout du jardin.



On oublie presque celui pour qui l'on est venu dans ce lieu funèbre, et, le cœur suffoqué par les sanglots du souvenir, on piétine avec in, uciance la boue qui va recouvrir l'étranger.

Le convoi de l'auteur du *Luxe* a passé devant cette gracieuse statue de la Jeunesse qui sème des fleurs sur la tombe d'Henri Murger.

Tout le monde s'est découvert avec respect, la tristesse et les regrets étaient sur tous les fronts et dans tous les cœurs.

Voilà bientôt trois ans qu'Henri Murger est mort. Pauvre cher poëte, durant sa vie il n'était jamais resté aussi longtemps dans le même logement!

---

Mardi.

Le Crédit mobilier double son capital. — Il est bien heureux.

*
* *

Quand une famille de province envoie son fils tenter la fortune à Paris, on ne manque pas de lui dire :

— Avec du travail, de l'honnêteté et de l'économie, on arrive à tout : vois plutôt les Péreire.

*
* *

Il est sûr que ces jeunes gens ont fait leur chemin.

Ce sont eux qui ont bâti l'Hôtel du Louvre, le Grand-Hôtel, le boulevard Malesherbes et des milliers d'autres choses. Ils ont fait la fortune de dix villes de province. Pourquoi diable ne font-ils pas construire un Casino à Belle-Isle-en-Mer? leur confrère l'ombre de Fouquet se rejouirait.

Mercredi.

Le monde est plein de gens ennuyeux à rencontrer.

Une des espèces les plus désagréables, c'est certainement celle des héros.

On n'en a jamais parlé, on ne l'a jamais étudiée ; elle est pourtant d'une grande importance à cause de son accroissement.

*
* *

Le héros n'a pas de type particulier. Il est impossible de le reconnaître sans l'entendre parler ; sa femme s'appelle l'héroïne.

Le héros vous attrape au coin d'une rue, aux Champs-Élysées, au bois, dans un salon, au café, au restaurant, au théâtre, partout enfin où il est possible de causer.

*
* *

Comme entrée de jeu, le héros vous saisit par le col de votre habit, vous regarde fixement comme s'il allait se mettre en colère, et il s'écrie :

— Ah ! monsieur, si je vous racontais ma vie, vous me diriez que je mens. Oui, vous me diriez cela. Et, cependant, il m'est arrivé des choses ! Ah ! il y aurait un joli livre à faire avec l'histoire de ma vie, allez.

*
* *

La vie d'un homme peut quelquefois être amusante, touchante ou originale, quoique cependant rien ne ressemble plus à un homme qu'un autre homme.

Boire, manger, aimer, dormir,
Souffrir, regretter et mourir.

On a beau se dire que c'est toujours la même pièce,

on se laisse prendre par le vain espoir d'entendre un peu de neuf.



Alors le héros commence et vous dit des choses de cette force-là :

— Monsieur, il y aurait un roman à faire avec ma vie. Tel que vous me voyez, je me suis marié à vingt-deux ans. — Oui, monsieur, cela est ainsi. — Je suis arrivé à Paris en 1837; je n'avais que quarante francs dans ma poche. — Je n'ai pas fait fortune; c'est égal, j'ai vécu, c'est toujours ça. En vérité, je vous assure qu'il y aurait un roman à faire avec l'histoire de ma vie.



Certes, cette espèce, qui ne varie que par la banalité plus ou moins grande du récit, est bien digne d'être classée parmi les fâcheux.

Jeudi.

Voilà un homme bien désagréable.

C'est l'abbé ***, l'auteur d'un livre stupide, intitulé : le ***Maudit***. Cet ouvrage, si l'on peut donner ce nom respectable à une insipide collection de lieux communs des mauvais lieux, a été attribué à bien des gens. Beaucoup ont protesté publiquement contre une semblable paternité.

Le secret de l'auteur reste bien caché, c'est fort heureux pour lui. En ne se nommant pas il a prouvé qu'il lui restait une ombre de pudeur.

Je ne m'amuserai pas à discuter cette œuvre, mais j'éprouve le besoin de placer une observation.

La couverture de ce livre porte :

LE MAUDIT

*Par l'abbé* ***

Si l'auteur est un prêtre, il y a une chose bien simple à lui dire :

— Pourquoi êtes-vous entré en religion?

Sommes-nous encore au temps où une famille puissante forçait un cadet à entrer dans les ordres pour laisser à l'aîné le domaine tout entier?

Qui a pu vous contraindre?

Qui a pu vous tromper?

Quand vous avez prononcé vos vœux vous étiez un homme?

Alors de quoi vous plaignez-vous?

*
* *

Si, au contraire, l'auteur n'est pas un ecclésiastique, s'il a pris un titre respecté pour frapper la curiosité publique, un pavillon honoré pour vendre une marchandise corrompue, il y a bien des choses à lui dire.

Si l'esprit libéral du gouvernement proclamait la liberté des bottes, il y aurait bien des choses à lui faire.

*
*

Maintenant, on me dit que cet auteur n'est ni prêtre, ni laïque. C'est un Auvergnat.

Un de ces Auvergnats, connus dans le monde sous le nom d'Interdits.

Eh bien! je dirais volontiers à cet interdit-là :

— Je ne vous blâme ni ne vous approuve ; mais si vous n'aimez pas la religion, n'en dégoûtez pas les autres.

*
* *

Ces réflexions me viennent à l'esprit à propos d'une réclame qui annonce, comme devant paraître bientôt, une autre facétie intitulée :

## UNE RELIGIEUSE

C'est-à-dire le pendant du *Maudit*.

Triste! triste!

———

M. Francisque Sarcey a fait paraître dans l'*Opinion nationale* un article fort remarquable sur le banquet de Shakespeare.

Il y a dans ces quelques lignes du feuilleton plus de bon sens qu'on n'est habitué à en trouver dans les journaux sérieux.

M. Sarcey prend à partie l'immortel Hugo — je ne dis pas immortel parce qu'il est de l'Académie — et avec une logique qui n'est pas sans charme, il le raille, lui et ses fidèles, à bouche que veux-tu?

En fin de compte, il approuve le gouvernement d'avoir empêché le banquet.

Ce qu'il y a d'amusant dans tout ceci, c'est qu'on raconte que le rédacteur en chef et les collègues de M. Sarcey à l'*Opinion nationale*, avaient été les plus chauds partisans du banquet.

Je ne cite pas ce fait pour le tourner en moquerie, Dieu m'en garde! Je le rapporte, au contraire, comme un exemple charmant donné à ceux qui aiment la liberté dans sa simplicité et dans sa grandeur.

---

Vendredi.

Je viens de faire une visite. Ce n'est pas amusant. Pendant que je causais avec le maître de la maison, sa femme a reçu une lettre. Elle m'a demandé la permission de la décacheter.

— Mais comment donc! je vous en prie.

Aussitôt la lettre ouverte la dame s'est écriée :

— Ah! mon Dieu! mon ami, c'est X... qui me prévient qu'il vient dîner aujourd'hui avec nous.

Cet X... est un compositeur d'un grand mérite.

— Sacrebleu! s'est écrié à son tour le mari, il faut sonner la cuisinière pour qu'elle se procure des huîtres bien vite.

— X... aime les huîtres? ai-je demandé, curieux que je suis de m'instruire des plus petites choses qui concernent les grands hommes.

— Oh! a dit la dame, il les aime sans les aimer.

— Oui, a dit le Monsieur, il en mange trois ou quatre.

— Alors pourquoi ?

— Ah ! je vais vous dire. Il y a trois ans, au jour de l'an, il nous a offert des fourchettes à huîtres.

Il dîne chez nous deux ou trois fois par mois, et naturellement, lorsqu'il vient, ma femme n'est pas fâchée de lui montrer qu'on fait cas de ses fourchettes.

Une bonne grosse cuisinière est venue prendre les ordres de sa maîtresse.

— Jenny, ma bonne, M. X... vient dîner, n'oubliez pas les huîtres.

Le cordon bleu est parti en murmurant :

— Encore un joli cadeau qu'il nous a fait, celui-là !

---

J'aime les fleurs avec passion.

Si je n'avais pas pour Sterne une profonde admiration, je préférerais le jardinier Alphonse Karr à Alphonse Karr l'homme de lettres.

*
* *

Quand je vois un homme ou une femme profaner des fleurs, je m'imagine être en face d'un professeur cynique enseignant à de jeunes enfants l'art de dire, avec leurs lèvres roses, de honteuses grivoiseries.

*
* *

J'ai connu, quand j'étais enfant, un brave et digne homme de province qui passait sa vie à cultiver des fleurs. Il les aimait pour elles-mêmes, car jamais il n'ouvrait à personne la porte de son parterre.

Il avait fait une exception en ma faveur, parce qu'il avait reconnu en moi un amant passionné de ses adorées. Mon jeune âge l'empêchait d'être jaloux. D'ailleurs, pour lui complaire, j'arrosais à tour de bras et j'ôtais avec soin les pierres qui souillaient son jardin.

*
* *

Un jour, croyant faire plaisir à mon vieil ami, je lui portai une belle rose couleur de soufre que j'avais

cueillie dans le jardin de l'évêché pendant que le jardinier était allé boire.

— Ah! ah! fit le digne homme, où as-tu pris cette rose, petit malheureux; à l'évêché, sans doute? C'est mal, bien mal, ce que tu as fait là.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais, tu as commis une bien vilaine action.

— Mais je vous assure, balbutiai-je, croyant qu'il s'agissait de mon larcin, je vous assure qu'on m'a donné la permission.

— Quelle permission?

— Mais celle de couper des fleurs quand j'en voudrais.

— Qui t'a permis cela?

— M. le chanoine B...

— Il n'a pas le droit de te permettre une semblable énormité.

— Mais si vraiment, puisqu'il est le maître quand Monseigneur n'est pas là.

— Monseigneur!... Ton seigneur n'a pas plus le droit qu'un autre.

— Cependant...

— Il n'y a pas de cependant; nul n'a le droit de permettre un crime, et c'est un crime, entends-tu bien, que tu as commis en coupant cette rose. Crois-tu que Dieu l'ait créée pour la faire massacrer par un polisson de ton espèce? Va-t'en, et ne reviens plus.

— Mais, monsieur...

— Ça dit que ça aime les fleurs et ça les coupe! fit le bonhomme en levant les épaules. Aimes-tu ta mère? Oui, n'est-ce pas? Eh bien! tu ne lui donnerais pas un coup de couteau, je pense?

*
* *

Je partis en pleurant, bien convaincu que j'étais un meurtrier.

En chemin, je rencontrai trois ou quatre gamins et je me mis à jouer aux billes avec eux jusqu'à la nuit.

J'arrivai à la maison où on était fort inquiet, et comme mon pantalon était déchiré au genou et ailleurs, on m'envoya au lit sans souper.

Je m'endormis convaincu que le châtiment dû à ma mauvaise action ne s'était pas fait attendre.

*
* *

Depuis ce jour les fleurs m'étaient sacrées.

Quelque trois ans après cette dure leçon, j'étais dans le jardin paternel, épiant à travers la haie une jeune fille qui chaque jour se promenait à la même heure dans le verger voisin. Mon cœur battait bien fort, bien fort. J'avais quinze ans! Elle était jolie et gracieuse, avec de beaux cheveux si brillants que, lorsque les rayons du soleil se jouaient dans leurs fils d'or, on ne savait plus si c'était le soleil qui était sur sa tête ou si sa tête était dans le ciel.

*
* *

En la voyant s'avancer vers la clôture de ronce j'appelai tout mon courage, et, après un sublime effort, je lui dis :

— Bonjour, mademoiselle.

— Bonjour, me répondit-elle, et nous restâmes deux minutes sans parler, sans doute pour savoir lequel de nous deux rougirait le plus.

Il est probable que ce fut moi.

Comme les jeunes filles ont plus d'esprit que les garçons, elle rompit le silence. Elle fit bien ; car, si elle n'eût parlé, je serais encore à la regarder derrière la haie, certainement.

— Tiens ! fit-elle, vous avez du lilas blanc chez vous ?

— Oui, mademoiselle.

— Nous, nous n'en avons pas.

— Vous pourriez en faire planter, la culture en est extrêmement facile.

— Voulez-vous m'en donner une branche ?

A cette demande je devins cramoisi comme une pivoine, puis pâle comme un narcisse. Je m'avançai vers l'arbuste, et d'une main tremblante j'abattis une branche.

— Tenez, lui dis-je, je fais une bien vilaine action ; mais que m'importe un crime pour vous être agréable ?

Elle me regarda étonnée.

— Quel crime ? dit-elle ; quelle mauvaise action ?

— Ne savez-vous pas que couper une fleur créée par Dieu c'est commettre un meurtre?

— Qui vous a dit cela?

— M. Morin-Bertrand, du Clos-Verdier.

— C'est un vieux fou, dit-elle en riant.

— Pas si fou! il a peut-être raison.

— Non, reprit-elle sérieusement; car si Dieu n'avait pas voulu qu'on coupât les fleurs, tous les pauvres auraient des jardins.

*
* *

L'enfant avait raison, le vieillard avait tort.

Et pourtant qui sait!

Aujourd'hui la jeune fille a trente-sept ans bien comptés, et il me semble que sa douce logique n'est pas aussi serrée que je l'avais cru tout d'abord.

*
* *

Je suis toujours irrité lorsque je vois une fille de rien

placer à son corset de vingt francs un bouquet de violettes d'un sou.

*
* *

Je suis irrité quand j'aperçois ces drôlesses, échappées de Sion, qui, le jour, vendent des éponges, et, le soir, s'en vont sur le boulevard planter effrontément une rose douteuse à la boutonnière du premier passant venu.

Faveur fanée, payée par une pièce de dix sous et une obscénité.

*
* *

Je suis irrité quand j'entends un imbécile dire :

— J'ai dîné hier chez M^me^ X... Ce matin je lui ai envoyé un bouquet superbe.

Il appelle ça rendre une politesse !

On lui a offert une place à la table ; il sort un louis de sa poche, et il se croit quitte, l'impertinent !

On lui a donné du veau aux carottes ; il rend du réséda aux pervenches !

Bien spirituel !

*
* *

Je suis irrité quand je vois une jeune et jolie femme se réjouir parce qu'elle a reçu un bouquet surmonté d'un gros camélia qui se tient droit comme un piquet, parce qu'une bouquetière mal apprise lui a fourré un fil de fer dans le calice.

*

Les *vaudevillières*, c'est-à-dire les femmes de théâtre, qu'il est bon de ne pas confondre avec les comédiennes, voire les actrices ;

Les *vaudevillières*, dis-je, affectent de raffoler des fleurs.

Elles en demandent à leurs amies, à leurs camarades de théâtre qui habitent la campagne, à l'Arthur, au boursier, au gentleman, à tout le monde.

Et tout le monde leur en donne.

Quand on ne leur en donne pas elles s'en envoient.

*
* *

Il faut entendre leurs cris, lorsqu'elles en reçoivent.

— Les fleurs ! c'est mon rêve.

— Les fleurs ! c'est ma joie.

— Les fleurs ! oh ! les fleurs ! Je ne pourrais pas vivre sans fleurs !

Et elles les mettent dans leur cuvette !

*
* *

En disant avec la naïveté qu'on leur connaît :

— Comme ça, au moins, elles resteront fraîches.

— Eh bien ! et vous donc ?

*
* *

J'avais cru qu'on ne pouvait aller au delà dans la *galvaudation* des fleurs.

Hélas! je m'étais trompé. Samedi, à l'Opéra, où avait lieu une représentation au bénéfice de la Caisse des auteurs dramatiques, les fleurs ont servi d'instrument de vengeance : des tulipes ont été transformées en poignards.

*
* *

Ah! que la méchanceté des hommes est grande! sans compter celle des femmes.

Voici le fait dans toute sa révoltante brutalité :

M. le directeur impérial de l'Opéra, dans le désir extrême de donner un grand relief à son théâtre, s'imagina de faire venir un ballet d'Italie. Librettiste, compositeur, répétiteur et danseuse furent expédiés non franco du pays des arts. Le macaroni triomphait sur toute la ligne.

*
* *

D'abord il y eut un grand enthousiasme.

Que dit-on de la *Maschera*? Tel était le cri général.

On disait que l'auteur était un grand homme, que le compositeur était un grand génie, et pour preuve il avait composé l'air fameux :

*Ah ! zut alors, si Nadar est malade !* (en italien !)

moins généralement connu sous le nom de *Marche milanaise*.

On annonçait aussi une charmante femme, une adorable danseuse, dont le doux nom (Amina Boschetti), célèbre en Italie, avait déjà franchi les Alpes.

Pendant quelque temps tout alla bien. Giorza était un homme de génie, le répétiteur un grand homme, et la Boschetti la merveille des merveilles.

*
* *

Hélas ! l'enthousiasme ne dura pas longtemps. Un matin, un compositeur grincheux poussa un cri de révolte.

— Trop d'Italiens à la clef !

De la rue Le Peletier à la rue Drouot, du boulevard à la rue Rossini, un écho formidable répondit :

— Trop d'Italiens à la clef.

*
* *

— Quoi ! disait le peuple de l'Opéra, nous avons Masquillier, nous avons Petipa, nous avons Coraly, nous avons Saint-Léon, nous avons Berthier, l'ami de Molière,

Qu'avons-nous besoin de Rota?

*
* *

Nous avons Macé, Offenbach, nous avons Boulanger, nous avons Duprato et mille autres talents,

Qu'avons-nous besoin de Giorza?

*
* *

Nous avons Zina dont l'Opéra s'honore, nous avons

la Mourawief, nous avons Baugrand, Baratte, Pilatre, Parent, Sclosser, Stoïkoff, Pilvois et la petite Malo,

Qu'avons-nous besoin de la Boschetti ?

*
* *

Oui, on disait tout cela, oubliant que le génie n'a pas de patrie et que Paris est la capitale du talent.

*
* *

A partir de ce moment, les braves étrangers ne furent pas heureux.

Plus d'une fois ils durent penser que, pour l'hospitalité, la France n'est pas à la hauteur de l'Écosse.

Le ballet fut exécuté.

Le public fut satisfait.

Il admira la Boschetti et sa danse étonnante, originale, pleine de force et d'audace. Il applaudit à outrance.

Malheureusement les abonnés ne firent pas comme le public.

Je suis trop l'ami de la liberté pour blâmer les abonnés ; je constate un fait et voilà tout, et je reviens au rôle affreux que d'innocentes fleurs ont joué dans cette affaire.

*
* *

Samedi soir, alors que M$^{me}$ Amina Boschetti revenait d'exécuter sur des pointes sans pareilles un pas vivement applaudi par le vrai public, deux affreux petits bouquets de quatre sous, lancés de l'orchestre, tombent aux pieds de la charmante danseuse.

*
* *

Il est bien difficile de dire tout ce qui a dû se passer dans le cerveau de la brave artiste. Les gens du monde ne comprendront jamais les grandes douleurs du théâtre.

Que faire de ces misérables bouquets tombés au milieu des applaudissements ?

Sous peine de manquer de respect au public, l'artiste a dû les prendre et saluer gracieusement.

Gracieusement! voilà où est l'horreur.

*
* *

Les bouquets de théâtre n'ont que deux origines l'amour ou l'amitié.

Les amoureux les jettent de l'avant-scène des deuxièmes.

Les amis, ou plutôt les amies de l'artiste, se placent volontiers au premier rang de la galerie.

Parfois les artistes de sixième ordre se font jeter par leur portier un bouquet acheté par elles.

*
* *

Les affreux bouquets jetés à la Boschetti venaient de l'orchestre.

A coup sûr, le crime n'a pas été commis par un abonné. Les abonnés sont des gens du monde qui n'iraient pas s'affubler d'un bouquet ridicule en plein Opéra.

Ces vilaines fleurs ne venaient pas d'un amoureux,

elles eussent été merveilleuses; ni d'une amie, elles eussent été superbes.

Elles venaient donc d'une main jalouse ou ennemie, mais laquelle? On ne le saura jamais; le temps seul vengera l'émule et la rivale des Taglioni, des Cerrito, des Rosati.

---

Lundi.

Un article de Timothée Trimm fait sensation.

Mardi.

Voir le précédent.

Mercredi.

Voir les numéros du 2 et du 3 mai.

Jeudi, jour de l'Ascension.

Le jour de l'Ascension donne à M. Ernest Renan l'idée de faire un livre intitulé *la Vie de Godard.*

*
* *

Dans cet ouvrage, l'éminentissime savant expliquera, avec la façon pittoresque qui le caractérise, comment :

Godard, qui employait la montgolfière, n'était point le fils de Montgolfier.

*
* *

Les génies s'en vont : Delacroix, Flandrin et Meyerbeer.

Tristes et irréparables pertes.

Certes, il est doux de penser qu'il y a une autre vie; que lorsqu'on meurt tout n'est pas fini.

Un grand penseur a dit : « La vie n'est que la préface de la mort. »

C'est égal, ça ne donne pas envie d'acheter le livre.

---

Jeudi.

Ah ! le vilain temps que le nôtre, on rit de tout. Je me trompe, si on riait, il n'y aurait pas grand mal, on fait pis que cela : on *blague* tout.

*
* *

J'espère bien que les critiques verts ne m'accuseront pas de parler argot, et qu'ils voudront bien se souvenir que c'est M. Proudhon, l'homme de France qui parle le meilleur français, qui a glissé le premier le mot *blaguer* dans le style parlementaire.

*
* *

Il a eu la main heureuse, le mot a fait son chemin.

Il est passé non-seulement dans la conversation, mais encore dans la littérature moderne, où il s'emploie avec un certain succès.

Dans la vie pratique, on abuse, non du mot, mais de la chose. Tout le monde blague.

*
* *

La *blague* est vieille comme le monde.

Jacob achète à Esaü son droit d'aînesse. Il met sur son dos une peau de chevreau pour faire croire à Isaac aveugle qu'il est bien le fils velu, et il obtient la bénédiction paternelle de cette façon.

Pour juger les hommes suivant leurs œuvres, comme disaient les Saints-Simoniens, on peut admettre que : Isaac — pas Péreire — est un père dindon ; Jacob un homme fort — autrefois on aurait dit une canaille ; — Esaü est un imbécile *blagué* jusqu'à la corde.

*
* *

*Blaguer* est un verbe dont le besoin se faisait tout à

fait sentir. J'entends, cela va sans dire, le nouveau verbe blaguer, et non l'ancien qui signifiait l'habitude de mentir ou de dire des choses naïves et de peu de valeur.

Nos pères employaient le mot *blague* pour désigner une vessie desséchée dans laquelle les gens du peuple mettaient du tabac.

Par une image assez naturelle, ils avaient donné le nom de blague, c'est-à-dire vessie vide, à une fanfaronnade mensongère.

C'était ingénieux, mais ce n'était pas fort.

*
* *

Aujourd'hui, le mot *blague* est devenu le plus grand mot de la langue française.

Il s'applique dans tant d'acceptions, que si on l'écoutait, il faudrait faire un dictionnaire pour lui tout seul.

*
* *

Voyez-vous ce bon M. de Vaugelas revenant sur

terre; ce bon M. de Vaugelas qu'on appelait le législateur du beau langage; M. de Vaugelas, qui préféra voir son unique nièce rester fille plutôt que de lui donner en mariage un gentilhomme toulousain qu'elle adorait, — et cela par le seul fait que ce gentilhomme, le chevalier de Canolles, disait : « *Faites-moi lumière*, je vous prie, j'ai laissé tomber *la* canne dans l'escalier. »

•

Or, que dirait le bon M. de Vaugelas si, rencontrant Siraudin sur le boulevard, ce dernier lui disait :

— Cher monsieur de Vaugelas, vous avez tort de ne pas donner votre consentement à votre nièce, qui est charmante. Vous faites une affaire d'État d'un rien Que vous importe qu M. de Canolles, qui est très-gentil, parle ainsi ou autrement ? Il faut prendre la vie en blague, que diable !

* * *

— Cher monsieur Siraudin, répondrait Vaugelas,

vous jetez une grande confusion dans mon esprit. Si je n'avais pas été à même de remarquer cent fois que vous connaissiez mieux la langue française qu'aucun homme qui soit au monde, je vous ferais répéter votre phrase. Comment, je vous prie, admettre qu'il soit loisible à l'homme de prendre la vie en vessie? Est-ce à dire qu'on puisse enfermer son existence dans de la peau de porc desséchée? Je ne saurais admettre cette hypothèse.

*
* *

« Prendre la vie en blague. »

« La faire à la blague. »

« Blaguer la situation. »

Sont autant de formules acquises désormais au langage.

C'est ennuyeux, mais c'est ainsi.

*
* *

Je vois d'ici mon lecteur de la Bretèche entrer dans une colère bleue et s'écriant :

— Il est possible que *ces* messieurs de Paris emploient de pareilles expressions; mais jamais, au grand jamais, on ne fera que je me serve de locutions semblables.

L'abonné de la Bretèche a la naïveté de croire que Dieu l'a mis sur terre pour moucher la lumière des mondes.

*
* *

Il y a quelques vingt ans que Daumier, « un crayon de génie, » comme dit la tribu des Savards, inventa ou mit à l'ordre du jour le mot « floueur. »

Une bonne moitié de la France se souleva indignée et protesta contre ce mot d'argot. Aujourd'hui elle proteste encore, mais plus contre le mot, contre les floueurs.

*
* *

Prendre la vie en blague c'est se moquer de tout.

Ainsi on vient dire au monsieur qui prend la vie en

blague, que son homme d'affaires est parti pour la Belgique en lui emportant cinquante mille francs.

Il répond :

— C'est toujours ça que je ne perdrai pas au baccarat.

*
* *

— Cher monsieur, qui prenez la vie en blague, j'ai la douleur de vous annoncer que madame votre tante est morte hier.

— J'avais toujours dit qu'elle finirait comme ça.

— Elle laisse sa fortune aux hôpitaux.

— C'est le meilleur moyen pour que j'en aie un jour ma part.

*
* *

— Monsieur, qui prenez la vie en blague, je viens d'apprendre le malheur qui frappe votre famille, croyez que j'y ai pris une vraie part.

— Quel malheur?

— Mais on m'a dit que votre sœur venait de... de se... séparer de son mari.

— Ah! oui, c'est vrai, je n'ai jamais connu un chançard comme mon beau-frère.

*
* *

« La faire à la blague, » c'est faire sans conviction les réponses que le monsieur ci-dessus fait avec sincérité.

*
* *

*Blaguer la situation*, c'est éclater de rire dans un moment sérieux, triste ou sombre.

Les gens qui blaguent la situation sont généralement des gens mal élevés ou de petits imbéciles qui veulent faire les hommes forts, les fanfarons de canaillerie.

*
* *

Le jockey Jones et la jument Metella tombent en

sautant la rivière. La jument est morte sur le coup, le jockey a eu deux bras brisés.

Le monsieur qui blague la situation s'écrie d'une voix éraillée :

— Ça le gênera pour se moucher !

*
* *

Ce qu'il y a d'horrible, c'est que les amis du monsieur qui a blagué la situation disent partout le lendemain :

— Hier, à La Marche, le vicomte de Muflonne a fait un mot charmant.

*
* *

Et ils répètent le mot charmant!

*
* *

Or, il ne se passe pas un événement un peu saillant

à Paris, en province ou à l'étranger, sans que la tribu des Blagueurs ne se lève comme un seul homme.

*
* *

L'événement blagué dans ce moment est le procès La Pommerais.

A Dieu ne plaise que je donne ici une place à cette série de plaisanteries douteuses.

Pourtant je veux consigner un fait qui prouve combien les jeux de Bourse et les jeux de Courses — deux mots qui riment fatalement — ont semé dans les masses la ridicule et dangereuse manie des paris.

*
* *

Dans les cafés du boulevard on dit aux gens qui entrent : Voulez-vous mettre un louis dans une poule La Pommerais?

*
* *

Ceci demande une explication.

L'issue du procès, sans être prévue, ne peut pas varier beaucoup. Il n'y a que quatre hypothèses admissibles.

Le jury acquittera le prévenu, purement et simplement, en ce cas : c'est la liberté.

*
* *

Ou le jury ne verra dans les faits incrimés qu'un homicide par imprudence : — c'est la prison.

*
* *

Ou bien encore le jury, tout en déclarant l'accusé coupable, peut trouver des circonstances atténuantes, ce qui ferait prononcer par la Cour la peine des travaux forcés.

*
* *

Enfin, dernière hypothèse, le jury peut trouver l'ac-

cusé sans excuses et déclarer qu'il est coupable, sans qu'aucune considération ne vienne atténuer son crime : cette fois, c'est la mort.

Ceci étant posé, le reste s'explique facilement.

Supposez une course où quatre chevaux soient engagés.

*Liberté*, jument pur sang appartenant au bon Dieu.

*Prison*, jument anglaise, à M. le préfet de police.

*Bagne*, cheval de la Guyane, à M. le ministre de la justice.

*La mort*, pouliche noire, à Monsieur de Paris.

*
* *

Chaque parieur prend un cheval, et celui dont le cheval arrive le premier gagne l'argent des trois autres.

C'est là que les journaux de sport pourraient placer leur fameuse formule :

« Cette course a été des plus émouvantes. »

*
* *

Il ne faut pas juger une nation par ce qui se passe dans quelques estaminets, ce serait bête et ridicule; mais il y a au fond de cela quelque chose de triste.

De tous ces parieurs, il y aura à coup sûr un quart qui fera des vœux anti-chrétiens.

Quand on parie c'est pour gagner. Eh bien! un monsieur qui a mis cent francs à une poule de ce genre, ne doit pas s'endormir, si honnête pilier d'estaminet qu'il soit, sans se dire :

— Mon Dieu! je ne désire la mort de personne; mais enfin, si l'accusé est déclaré coupable, je ne laisserai pas de gagner quinze louis.

*
* *

Un homme d'esprit a prouvé que le plus honnête homme du monde tuait ou tuerait volontiers un mandarin. Il a eu raison de prouver cela, c'est vrai.

Mais un mandarin est un Chinois.

Les Chinois ont bien des choses contre eux.

D'abord, ils sont ridicules ; quelle sympathie voulez-vous éprouver pour des citoyens qui font des saladiers

en pierre dure et bâtissent leur mur d'enceinte en porcelaine!

*
* *

Puis les Chinois, s'il faut en croire les associations pour la propagation de la foi, ont la détestable habitude de jeter leurs nouveau-nés dans le premier ruisseau venu. C'est de la propreté mal entendue.

*
* *

Les Chinois ont bien d'autres vices, ils abîment les pieds de leurs femmes, ils fabriquent des lanternes et leur peinture jette du vague dans l'esprit des artistes. Que par la pensée on tue un mandarin, je ne vois vraiment pas grand mal à cela, mais qu'on tue un homme à moitié mort, cela me semble bien triste. Si encore on le tuait pour rien!

*
* *

Les Anglais sont vraiment un peuple jaloux.

Le procès La Pommerais les empêchait de dormir, ils voulaient à toute force un procès célèbre tout à fait dans les mêmes eaux que celui de Paris.

Voici, d'après les journaux de Londres, ce qu'ils ont trouvé pour nous humilier :

*
* *

« On s'occupe d'un procès *qui a une grande analogie* avec le célèbre procès de La Pommerais. L'accusé est un ingénieur civil nommé Tigear, époux d'une femme remarquablement belle. Dans un accès de jalousie, Tigear a tenté de se brûler la cervelle. Mistress Tigear a été acquittée. »

Où la rivalité qui existe entre la France et l'Angleterre s'arrêtera-t-elle?

J'ai déjà dit que : les crimes sont comme les oies

sauvages, voyageant par bandes dans certaines saisons. Il y a des saisons pour les viols, d'autres pour les assassinats; ce mois-ci est le mois des empoisonnements.

On juge à Turin un carabinier accusé d'avoir empoisonné sa femme.

C'est bien improbable. Pour moi je ne croirai jamais qu'un carabinier soit capable d'un si grand forfait.

Les beaux hommes ont l'âme élevée.

Comment supposer qu'un homme qui a un casque, une cuirasse, un bancal et des bottes, c'est-à-dire tout ce qui peut faire le bonheur d'un militaire, se soit abaissé à commettre une action aussi noire!

*
* *

Cependant cela pourrait bien être, on voit des choses si extraordinaires! Mais voilà où la chose se complique. On procède à l'exhumation et l'on trouve des traces évidentes de poison.

Seulement, il y a un seulement, et un fameux!

Seulement, il *paraîtrait* qu'on a exhumé un autre corps à la place.

*
* *

Si le brave carabinier peut prouver maintenant qu'il n'a jamais eu de femme, tout porte à croire qu'il sera acquitté.

*
* *

Quand on pense que depuis quatorze ans les habitants de Turin s'égosillent à dire que le Pape n'est pas infaillible!

---

V

Je ne sais à quel jour nous sommes?

Après tout, cela m'est bien égal.

Chaque jour amène son chagrin, et la bonté de Dieu est infinie.

Que m'importe que ce soit lundi ou jeudi, mardi ou un autre, puisqu'il fau travailler pendant six jours et s'ennuyer le septième.

*
* *

Le septième, je le saurai bien reconnaître. Je marcherai les bras pendants, cherchant la plume que je maudis pendant les six autres. L'ennui m'accablera, et si, par aventure, je ne ressentais pas le vide que laisse l'inaction, je saurais toujours à quoi m'en tenir : les boutiques seront fermées.

*
* *

Les réactionnaires qui ne sont pas francs ou qui sont pusillanimes disent :

— J'aime la république, mais je n'aime pas les républicains.

C'est tout simplement absurde. Jamais un homme de bon sens ne s'aviserait de dire :

— J'aime les pruniers, mais je n'aime pas les prunes.

*
* *

Or, les républiques portent des républicains, comme les pruniers portent des prunes. S'il y a une diffé-

rence, c'est dans les noyaux. Les républicains sont plus difficiles à avaler.

*
* *

J'aime les boutiques, mais je n'aime pas les boutiquiers.

Je m'entends. Quand je dis : je n'aime pas les boutiquiers, ne croyez pas que cette antipathie vienne des raisons déduites par la bohème. Non.

Je trouve les boutiquiers honnêtes et laborieux au possible, intelligents, logiques, prévenants, spirituels, confiants à l'excès ; mais je ne les aime pas.

*
* *

— Alors, me dira-t-on, d'où vient cette haine ?

— Ce n'est pas de la haine.

— Cette horreur ?

— Ce n'est pas de l'horreur.

— Cette antipathie ?

— Franchement, je n'en sais rien ; je n'en ai jamais mangé.

*
* *

Entre autres défauts, les marchands en ont un bien désagréable.

C'est à savoir que, lorsqu'on n'a pas d'argent, ils ne veulent pas vous donner leurs marchandises, et que, lorsqu'on en possède un peu, ils veulent vous en donner trop.

*
* *

Les femmes spéculent sur ce défaut, et voilà ce qui se passe :

— Mon ami, dit Caroline à son mari, il faut que je t'avoue une chose.

Le mari frissonne. Quand une femme parle de faire un aveu, il y a toujours de quoi effrayer les plus braves.

— Ah ! fait l'époux, eh bien ! parle-moi, cher ange.

— Tu veux bien ?

— Certes.

— Tu ne te fâcheras pas?

— Dame, ça dépend.

— Ah ! non, dis que tu ne te fâcheras pas?

— Non, je ne me fâcherai pas.

— Oh ! dis-moi ça mieux ?

— Je te le dis mieux.

— Si c'est comme ça, je ne te dirai rien.

*
* *

Le mari, toujours tremblant, répond d'un ton caressant, mais soupçonneux :

— Que tu es sotte! Pourquoi veux-tu que je me fâche ? Je n'ai aucune raison de me fâcher. Je ne me fâche pas à propos de rien; voyons, chère aimée, dis vite.

— Eh bien? — la femme hésite, — c'est bête; mais j'ai une envie.

Le mari respire, l'aveu n'est pas mortel; puis, tout à coup, il se redresse comme un conquérant, il

regarde sa femme entre les pieds et la tête, et dit d'un petit air vaurien :

— Ah bah ! est-ce que ?

— Oh ! que tu es bête ! tu dis toujours des bêtises ; ce n'est pas ça du tout. J'ai tout simplement envie d'une robe

— Bon.

— Non, tu vas voir : d'une petite robe que j'ai vue dans un magasin, vingt-cinq sous le mètre, et en grande largeur encore ; de la toile de laine ; c'est pour le matin ; ça revient à dix-huit francs.

— Eh bien ! achète-la.

— Mais, pardon, dix-huit francs avec le pardessus.

— Qui t'empêche de l'acheter ?

*
* *

— Mon Dieu, personne ; mais...

— Mais quoi ?

— Tu vas me trouver ridicule, je voudrais que tu vinsses avec moi ?

— Pourquoi faire, grand Dieu !

— Pour la voir donc !

— Puisqu'elle te plaît !

— Mais si elle ne te plaisait pas?

— Pour dix-huit francs!

— Tiens! dix-huit francs, c'est dix-huit francs!

— Sans doute, mais un bon louis est bientôt passé.

*
* *

— Tu ne veux pas m'accompagner? C'est bien, tout est dit.

— Je n'ai pas dit que je ne voulais pas.

— Je ne dis plus rien.

— Mais, sacrebleu!...

— Ne jure pas, mon ami, mon intention n'était pas de te contrarier.

— Mais puisque je te dis que je veux bien..

— Tu as l'air de me faire un sacrifice.

Ici le mari se met en colère.

— Un sacrifice! quel sacrifice? Mais sais-tu que tu deviens impossible à la fin? On ne sait plus par quel bout te prendre.

— Pardon, mon ami, j'ai tort.

Une larme vient perler les cils de la dame.

— Non, tu n'as pas tort; voyons, prends ton chapeau et allons, puisque ça te fait plaisir.

— Tu es bon.

*
* *

— Quelle diable d'idée a donc Caroline de m'emmener acheter une robe de dix-huit francs? pense le mari : les femmes ont des idées étonnantes.

Attends, mon brave homme, tu vas être plus étonné tout à l'heure.

*
* *

On arrive au magasin de nouveautés.

Les magasins de nouveautés vendent de tout, excepté de la nouveauté.

Monsieur et madame sont entrés.

Pardon, dit madame, en s'adressant à un beau

brun, les robes en toile de laine, s'il vous plait, monsieur?

— Robes en toile de laine? très-bien, madame.

Le beau brun salue jusqu'à terre, et crie :

— Deuxième galerie à droite; m'sieu Edmond, veuillez montrer à madame les toiles-laine à carreaux.

*
* *

M. Edmond est un beau blond qui salue aussi jusqu'à terre. Il déroule avec grâce cinq ou six pièces d'étoffes, et se gratte les ongles en attendant que les clients fassent un choix.

— On porte beaucoup de ces robes-là, n'est-ce pas, monsieur? demande Caroline.

— Oui, madame, répond le beau blond, on en porte beaucoup, c'est-à-dire on en porte sans en porter.

— Voulez-vous me couper celle-ci?

— Avec plaisir, madame.

Et il coupe, le lâche, ci . . . . 18 fr. 00 c.

*
* *

C'est tout ce qu'il faut pour le matin et ce n'est vraiment pas cher, dit le beau blond en pliant l'étoffe achetée ; madame veut-elle voir quelque chose de mieux?

— Oh non!... n'est-ce pas, mon ami?

— Mais, ma chère, c'est toi que ça regarde.

— Tenez, madame, voici un nouvel article très à la mode; c'est du dernier goût, reprend le beau blond.

— Ah! c'est une espèce de popeline, n'est-ce pas, monsieur?

— Oui, madame, c'est nouveau.

— Ça s'appelle?

— Du Puebla uni, tissu anglais.

— Comment, dit le mari, qui trouve que le beau blond sourit trop gracieusement à Caroline, comment entortillez-vous ça, vous, du Puebla, tissu anglais?

— Oui, monsieur; on a baptisé ainsi cette étoffe en souvenir de la prise de Puebla; mais c'est d'importation anglaise.

— C'est le contraire de la victoire, répond militairement le mari de Caroline qui veut en imposer au beau blond, on en envoie partout, mais ça ne se fabrique qu'en France.

*
* *

— Ah! charmant! délicieux! s'écrie le beau blond, ah! le mot est très-réussi.

Il quitte Caroline et va raconter le mot à ses collègues; le mari est visiblement flatté.

— Ça met la robe à quatre-vingt-quinze francs, dit négligemment la dame.

— C'est raide.

— Mais on ne peut pas avoir quelque chose de bien pour moins que ça.

— Non, monsieur, dit le commis revenu à son rayon, c'est pour rien.

— Pour rien, pour rien...

— Oui, monsieur, relativement.

— Aimes-tu mieux celle-ci ou celle-là, toi, mon ami?

— Ce n'est pas pour moi, répond le mari furieux.

— Eh bien! donnez-moi celle-ci.

— Très-bien, madame, vous en serez contente.

Il fait des plis sur sa main pour montrer l'effet.

— Tenez, voyez, c'est charmant.

— Oui, c'est charmant.

— C'est charmant, c'est chamois plutôt, dit le mari.

— Charmant et chamois, ça rime, dit le beau blond.

— C'est un imbécile, pense le mari, et le voilà à moitié consolé.

— C'est égal, reprend-il, tu diras tout ce que tu voudras, mais je trouve qu'une robe tout unie c'est monotone.

— Monsieur a raison, fait le commis, ce serait affreux sans la garniture.

— Épouvantable! répond la dame.

— Quelle garniture? demande le mari en ouvrant de grands yeux.

*
* *

— Il va te falloir encore une garniture?

— Mais, mon ami, il n'y a pas de robe sans garniture. N'est-ce pas, monsieur?

— Mais certainement, madame, une robe qui n'aurait pas de garniture ne serait pas une robe.... garnie.

— Voyons, voyons, s'écrie le mari, qu'est-ce que vous appelez une garniture?

— Alfred, répond tout bas la dame, si tu es venu ici pour me faire une scène, retournons à la maison, je t'en prie.

— Ce que nous appelons la garniture de ces robes-là, monsieur, répond imperturbablement le beau blond, c'est un corsage en soie écossaise, comme la bordure de la robe et du jupon pareil, la première jupe relevée par des pattes en soie ou en passementerie, pour remplacer les tirettes, car on n'en porte plus. Voilà, monsieur, ce que nous appelons une garniture. Sans garniture et sans jupon pareil, ce ne serait pas un *costume*.

* * *

— Maintenant, continue le commis, on met la gar-

niture suivant son goût, en soie ou en passementerie. Les personnes ingénieuses mêlent la passementerie et la soie, ça sied très-bien.

— Oui, reprend le mari, il y a comme ça des personnes très-ingénieuses.

*
* *

Le beau blond a fait un paquet des deux robes et dit :

— Permettez, madame, je vais vous conduire au rayon de la soie. Monsieur Armand! s'écrie-t-il de loin, veuillez montrer à madame des Durward et des Mac-Yvor.

Un châtain superbe et trois ou quatre *soyeux* s'empressent autour de la dame.

En considérant tous ces jeunes gaillards qui regardent sa femme en souriant avec prétention, Alfred se dit :

— Si j'étais le gouvernement, j'empêcherais des hommes jeunes, forts, robustes, d'occuper des emplois

que des femmes pourraient remplir ; au moins ça donnerait des bras à l'agriculture.

*
* *

La dame, pressée et sollicitée de mille façons, a acheté pour cent trente francs de Mac-Yvor.

— Qu'attendons-nous ? demande le mari.

— Mais, mon ami, il faut que je voie la passementerie.

— C'est juste.

Madame est raisonnable, elle n'en prend que pour soixante-dix francs.

*
* *

Enfin, les voilà partis. Mais le beau blond revient et dit d'un air langoureux, en frisant sa barbe :

— Madame a oublié les doublures.

— Que je suis étourdie !

On ajoute quarante francs de doublures ; il faut que

les manches soient doublées de soie ; mais c'est de la soie très-légère.

*
* *

C'est cher, mais ça peut servir deux fois.

*
* *

D'ailleurs on ne peut faire autrement.

*
* *

— C'est égal, pense le mari, ces commis sont très-désagréables, ils ont un regard effronté. On devrait les envoyer à tous les diables. Au moins ça ferait des bras pour l'agriculture.

*
* *

En descendant l'escalier du premier, madame dit en minaudant :

— C'est Alfred qui va gronder sa petite femme qui a fait des folies.

— Moi, oh! du tout, du tout.

— Tu dis ça!

— C'est vrai, seulement...

— Ah ! il y a un seulement ?

— Mais certainement. Je ne regrette pas l'argent, ce n'est pas pour les trois cent cinquante-trois francs ; mais j'aurais mieux aimé te voir dépenser ça en choses utiles, en choses qui restent, en linge, par exemple.

*
* *

— Du linge, monsieur ? s'écrie une demoiselle du magasin, nous en avons de très-beau : si monsieur veut voir?

— Mais !

— Eh bien ! dit la dame, puisque tu veux du linge, voyons.

— Nous avons de très-beaux services de table, très-avantageux, c'est un solde.

Dans les magasins de nouveautés, quand on a dit: « C'est un solde » on a tout dit.

Séduite par le bon marché, la dame en prend pour dix louis : une misère!

*
* *

— Madame veut-elle voir de la lingerie pour elle? Nous avons des nouveautés avantageuses : c'est un solde.

Le monsieur va éclater ; mais sa femme lui pince le bras jusqu'au sang, et lui dit tout bas :

— Alfred, je t'en supplie, quand je suis à ton bras, ne regarde donc pas comme ça les filles de boutique.

Le monsieur est attéré; la dame profite de la situation pour s'offrir des cols et des manches de toutes les espèces. Elle en a pour trois cents francs.

*
* *

— A ta place, lui dit son mari avec une ironie furieuse, à ta place je prendrais deux ombrelles, quelques

douzaines de paires de gants, des rubans et autres fanfreluches.

Madame feint de ne pas voir la fureur de son époux, et fait quelques menues emplettes pour la bagatelle de douze louis, et l'on revient à la maison sans souffler mot.

*
* *

Le monsieur a compté en route; sa fureur, grande d'abord, a fini par diminuer.

Il adore sa femme, elle est heureuse, c'est tout ce qu'il désire.

Cependant il veut placer une observation.

— Dis donc, bichette, mille cinquante-trois francs, en voilà une petite robe qui n'est pas pour rien !

Madame ne répond pas. Monsieur continue toujours, riant :

— On a un peu bien mis son mari dedans?

La dame ne répond pas.

— Voyons, ma chère, tu me coûtes les yeux de la

tête, et je ne te gronde pas, tu devrais au moins avoir l'air heureux ?

— Écoute, répond enfin la dame d'un air digne et douloureux, écoute, Alfred, je t'avertis que c'est la dernière fois que je mets les pieds avec toi dans un magasin.

— Et pourquoi? s'il te plaît.

— Pourquoi, monsieur? parce que c'est dégoûtant de vous voir regarder les femmes comme vous le faites!

---

# I

Je me suis souvent demandé, beaucoup d'autres ont fait comme moi, pourquoi les gens de plaisir préféraient s'amuser la nuit.

C'est que vraiment la nuit a sur le jour des avantages très-grands.

Pas de curieux, pas de fâcheux, pas de visites et pas de créanciers. Puis la nuit est fraîche l'été, chaude l'hiver.

La nuit les femmes montrent sans crainte bien des

choses qui brillent aux feux des lumières et qui pâliraient devant les rayons du soleil.



Cependant tous ces avantages ne suffiraient pas pour justifier cette préférence.

On pourrait mettre des grilles qui arrêteraient toute curiosité.

On pourrait avoir des serviteurs intelligents qui éloigneraient les fâcheux.

On pourrait faire mettre ses créanciers à Clichy, ce qui serait tout au moins une originalité.

Rien n'empêche d'avoir l'été des appartements frais, et l'hiver on peut aussi bien chauffer le jour que la nuit.

Des stores ingénieux, des rideaux discrets permettraient aux femmes de montrer tout ce qu'elles voudraient.

Donc le jour pourrait lutter avec avantage.

*
* *

Ce n'est pour aucun de ces motifs que les heureux dédaignent le jour et adorent la nuit.

Je crois, je n'affirme pas, avoir trouvé le mot de ce rébus humanitaire.

La nuit, il n'y a pas d'enterrements.

*
* *

S'il y en avait, on ne les verrait point, mais il n'y en a pas.

Il serait pourtant plus logique de profiter de la nuit pour confier à la terre ceux qui ne sont plus.

L'hygiène, les convenances et la mise en scène y gagneraient.

*
* *

Voyez-vous le convoi de Meyerbeer passant dans la nuit sombre, à la lueur rougeâtre des torches, précédé

ou suivi par des artistes vêtus de noir, exécutant la marche aux flambeaux?

*
* *

Cela serait très-grand.

Bien autrement beau, certes, que la gare du Nord, imprégnée des rayons du soleil du Midi, où se groupaient, pareils à des cantonniers allant aux élections, les membres des Sociétés chorales, tous enfants de Lutèce et moutards d'Apollon.

*
* *

Le convoi du pauvre, ce fameux convoi du pauvre suivi du fameux chien qui a tant ému les cœurs sensibles, le convoi du pauvre serait plus navrant encore dans l'obscurité.

Les hurlements plaintifs du « dernier ami » seraient plus sinistres que sa tristesse résignée.

*
* *

Mais il n'est pas nécessaire, dira-t-on, que le convoi du pauvre soit lugubre.

Il est bon, au contraire, que le plus lugubre désespoir entoure le convoi du pauvre. — Ça fait réfléchir les riches.

*
* *

Il est bon que les riches soient enterrés pompeusement, avec des panaches, des pleureurs, des maîtres de cérémonies, les chevaux caparaçonnés de housses noires brodées d'argent.

Ça console les pauvres.

Le riche a été envié pendant toute sa vie. Durant soixante ans des milliers de pauvres se sont dit en le voyant :

— Pourquoi celui-ci a-t-il tout et n'ai-je rien?

— Pourquoi mange-t-il quand j'ai faim ?

— Pourquoi suis-je à moitié nu au milieu de l'hiver et pourquoi a-t-il des habits?

— Pourquoi se chauffe-t-il quand j'ai froid?

— Pourquoi a-t-il une voiture et moi des béquilles?

— Pourquoi sa maîtresse sourit-elle quand ma femme pleure?

— Pourquoi ses enfants donnent-ils à leurs chiens des friandises, quand les miens se nourrissent d'aliments dont leurs chiens ne voudraient pas?

*
* *

Le convoi somptueux du riche est la revanche des pauvres.

Quand il part de la Madeleine pour aller au Père-Lachaise, tous les malheureux qui lui ont porté envie encombrent les trottoirs du boulevard, ils se pressent, s'avancent pour le voir passer, et ils saluent.

Ils se découvrent, non devant le corps, mais devant la mort, qui est la déesse de l'égalité.

Alors tous, tant qu'ils sont, ces pensionnaires de la

table de l'occasion dont le hasard est l'hôte, ils se disent :

— J'aime encore mieux être dans ma peau que dans la sienne.

*
* *

Ils s'en vont, à moitié consolés, chercher péniblement le pain du jour, et si sur leur route ils sont éclaboussés ou un peu écrasés par un autre riche, — ils ont beau mourir, il en reste toujours, — les malheureux, au lieu de se plaindre, lui envoient tristement cette naïve prédiction :

— Va donc, toi, avec tes embarras, tu crèveras comme les camarades, et ton cheval aussi.

*
* *

La nuit donnerait aux enterrements une grandeur dont la mort a besoin à Paris plus qu'ailleurs.

En province, quand Durand meurt, ses parents, ses

amis, la famille de sa femme, celle de son gendre, tout cela l'accompagne avec tristesse.

Tous le connaissaient ; il n'y a pas d'indifférents.

*
* *

Le c passe dans la grande rue ; la petite ville tout entière est sur le pas de sa porte.

— Ce pauvre Durand, il a été bien vite enlevé.

— Durand, quel Durand ?

— Durand de la rue Neuve. Durand le tailleur.

— Allons donc ! c'est lui qui fit mon habit de noce.

— C'était un brave homme

— Un peu cher.

— Il faut que chacun vive ;

— C'est pour ça qu'il est mort.

— Sa fille est bien jolie.

— M. Fluret le médecin avait dit qu'il le sauverait.

— Ils disent tous de même.

— Laisse-t-il quelque chose ?

— Il était à son aise.

*
* *

Tout cela est vulgaire, banal, mais enfin c'est quelque chose.

A Paris, quand Durand meurt, il n'a pas de famille; ses voisins ne le connaissent pas. Quelques gens du quartier l'accompagnent, parce qu'ils accompagnent tout le monde.

— Je ne connais pas le défunt, mais enfin si je mourais, je ne serais pas fâché d'avoir un peu de monde à mon enterrement.

Tel est le raisonnement qui entraîne le boutiquier parisien vers les hauteurs de Montmartre.

*
* *

Le boucher, le boulanger, le fruitier, l'épicier, le marchand de vin et le charbonnier accompagnent Durand à sa dernière demeure en disant :

— C'était une pratique!

Ce qui signifie ;

— Je lui ai vendu à faux poids, je l'ai trompé, je lui ai fait payer du bois vert pour du bois sec, je lui ai vendu du Suresnes pour du Bordeaux ; je l'ai étranglé, mais je l'enterre, qu'a-t-il à dire ?

*
* *

Puis, ça fait bien dans le quartier. Un fournisseur qui enterre ses clients est fort recherché dans les maisons où il y a des vieillards ou des malades.

*
* *

Il y a aussi les gardes nationaux qui forment la haie et portent la crosse à l'envers ; touchant emblème de leur bon sens.

Sur ces dix-huit soldats de fantaisie, il y en a seize qui ont donné vingt sous au tambour pour être de service.

C'est une bonne journée pour eux.

Après le cimetière, ils vont boire du petit bleu et manger du fromage à la barrière.

Quelques-uns mangent du lapin en gibelotte ; mais ce n'est pas là une circonstance atténuante.

*
* *

Malgré tout son entourage grotesque, la mort porte en elle quelque chose de grand.

On voit, à Paris plus que partout ailleurs, des hommes d'un aspect sinistre et repoussant, misérable et odieux. Leurs vêtements suent la misère ; leur visage et leur démarche flottent entre le crime et l'abjection. En les voyant passer on se dit :

— Pourquoi est-il sur terre de pareils misérables ?

Ils meurent au coin de la borne, et l'on se découvre.

Le souffle de Dieu est comme le feu, il purifie tout.

Tous les jours à Paris il y a mille rassemblements.

C'est un homme écrasé.

C'est une femme qui a faim.

C'est un enfant qui s'est noyé.

C'est un riche qui meurt d'apoplexie.

Un pauvre qui meurt de faim.

C'est un homme qui meurt pour rien, parce qu'il faut mourir.

Les badauds s'approchent, idiots et curieux.

— Qu'est-ce?

— Qu'y a-t-il?

— Savez-vous ce que c'est?

Et toutes les figures ont un caractère différent. On dirait un spectacle dont on vient d'ouvrir les portes, chacun s'apprête à s'amuser à sa manière.

Mais une voix perce la foule et répond aux mille questions ces six mots éternels :

— C'est un homme qui est mort!

Alors la foule se tait et se recueille.

L'humanité demande à réfléchir.



L'un des plus brillants esprits de notre temps, je ne le nomme pas afin qu'il sache le grand cas que je fais de son intelligence supérieure, me faisait un jour l'honneur de me dire :

— La mort est une horrible chose. Il m'est impossible d'y penser sans effroi.

Pourquoi Dieu n'a-t-il pas laissé l'espérance au fond de la boîte ?

Pourquoi n'est-il pas, tous les ans, un être privilégié qui soit immortel ? Ça ne ferait jamais que mille huit cent soixante-quatre hommes de plus dans l'univers entier.

*
* *

De cette façon tout le monde espérerait. Chacun se dirait : — La vie est une loterie, c'est peut-être moi qui gagnerai le vase d'argent.

Espoir bien incertain, sans doute, mais espoir après tout.

Maîtresses, enfants, femmes, fortune, maison, jardin, livres, il faut tout quitter.

Heureux seraient les hommes si chaque matin, en saluant l'aurore, chacun pouvait se dire :

— Je serai peut-être celui qui n'aura rien à quitter.

*
* *

Mais non, au lieu de ce mythe consolateur, il n'y a qu'une réalité écrasante qui crie à l'homme sur son déclin :

— Ne bâtis pas, ne plante, ne sème pas ; ton heure approche, la mort va sonner. Tes héritiers loueront ton toit, morcelleront ta terre pour la vendre par lots, se partageront en riant ton argent. Amuse-toi, dissipe ton avoir, jouis de ton reste.

*
* *

Certes, beaucoup, parmi le peu qui resterait, demanderaient à en finir avec la vie ; mais cette immortalité serait certainement plus recherchée que celle de l'Académie française.

Les feuilles publiques donneraient l'état de situation,

« Classe de 1760.

» Il ne reste plus que trois individus faisant partie de la classe de 1760.

» Ce sont les sieurs Francisque du Roseau, ancien chevalier du guet, Thomas la Gaviolle, chaussetier, ci-devant rue de la Tournelle, présentement rue de Rivoli prolongée; John Smith, oncle par alliance du célèbre Bolivar.

» Celui de ces trois messieurs qui voudrait l efauteuil de l'immortalité, est prié de commencer visites. »

*
* *

Quand l'oncle de l'illustre Bolivar serait mort, la situation deviendrait intéressante entre les deux derniers restants.

Il est probable qu'il y en aurait un qui tuerait l'autre pour savoir à quoi s'en tenir.

*
* *

Ce petit changement dans l'œuvre de Dieu, aurait sur les sociétés une influence immense.

D'abord on n'aurait plus besoin de se fatiguer en recherches sans nombre pour écrire l'histoire, on n'aurait qu'à consulter les immortels.

*
* *

Les choses ne sont pas ainsi faites, celui qui a fait toutes choses, le Maître absolu, a respecté le grand principe de l'égalité.

*
* *

Il y a à Paris trois mille hommes de lettres qui ne font rien.

On devrait en mettre mille à la porte de chacun des trois cimetières de Paris et leur ordonner de faire la biographie de tous les morts qui passent.

Cela ne serait pas gai, mais comme ce serait instructif !

On intitulerait cette œuvre gigantesque : *le livre de l'humanité.*

Dans vingt ans ça vaudrait toujours bien autant

d'argent que le *Dictionnaire de la Conversation*, je pense.

*
* *

Il y aurait bien des longueurs et bien de la monotonie; mais que de drames et que de grandes choses ignorées!

Il ne faut pas tant de lignes qu'on pourrait le croire pour peindre un homme. En voici la preuve:

L'un des héritiers du plus riche financier du monde meurt la semaine dernière, à l'âge de trente ans.

Quelques jours avant sa mort, il remet dix mille francs à un caissier.

— A quel compte faut-il passer cette somme? demande l'employé.

— Au compte de la misère; tâchez de trouver ce matin quelqu'un à sauver.

*
* *

Ceux qui liront cette réponse ne connaîtront-ils pas bien l'homme dont je parle, et ne diront-ils pas comme disent les pauvres : « Les braves gens ne devraient pas mourir. »

---

## VII

J'ai connu jadis, dans ma province, un pauvre diable de professeur nommé Dubreuil : il n'avait pour vivre que le prix des leçons d'histoire qu'il donnait tant bien que mal — plutôt mal que bien — à un tas de petits vauriens dont j'étais le plus bel ornement.

*
* *

Le brave homme était un ancien et vaillant soldat de

l'Empire. Ses deux plus grands titres à nos yeux étaient d'avoir détrôné les rois et mangé du cheval.

*
* *

Cette dernière particularité lui donnait cent coudées dans notre admiration, ce dont il avait fort besoin, car sa manière de professer n'était pas absolument irréprochable.

Ce n'était pas un ignorant, loin de là.

Comme le Camoëns, comme La Tour d'Auvergne, comme Alfred de Vigny, il avait étudié avec amour les classiques pendant les dangereux loisirs du bivouac.

*
* *

Mais comme ces illustres il n'avait pas pendu son épée au clou pour cultiver les belles-lettres, c'était lui qui avait été pendu au clou pendant la Restauration, et le gouvernement de 1830 ne l'avait pas décroché.

N'ayant aucune fortune il s'était fait professeur.

Après avoir défendu sa patrie il l'instruisait. Tristes conditions !

Pendant les récréations nous nous groupions autour de lui.

— Capitaine (c'est ainsi que nous l'appelions), capitaine, racontez-nous vos campagnes ?

Alors, sans se faire prier, il nous narrait ses combats de géants qui ont placé pour la France mille ans de gloire sur la planche de l'histoire.

*
* *

Ses récits étaient si vrais, il mettait tant de feu dans ses gestes, tant d'animation dans sa voix, que nous prenions un plaisir extrême à l'entendre raconter.

Il fallait voir notre douleur quand « la gauche com- » mençait à ployer, » ou quand « la droite était prise » en flanc. » Il fallait entendre nos cris de joie quand Murat ou Kellermann arrivaient culbutant l'ennemi et décidant la victoire.

*
* *

En classe, c'était tout différent, le capitaine disparaissait pour faire place au pédagogue. Le héros devenait un simple mortel ; nous ne l'écoutions plus.

Pourtant, certaines sorties violentes attiraient notre attention. Jamais le capitaine ne pouvait parler d'un héros de l'antiquité sans l'injurier un peu : jalousie de métier, sans doute.

* * *

« L'antiquité, disait-il, a donné beaucoup trop d'importance à ses guerriers, qui, en réalité, n'auraient pas tenu dix minutes devant Jean-Baptiste Bernadotte ou Dominique-Joseph Vandamme.

» Périclès, qui donna son nom à son siècle, ne fut qu'un héros douteux. Il encouragea les arts et les lettres ; son éloquence et ses largesses lui firent des partisans ; mais quand il voulut entreprendre la *campagne* du Péloponèse, il se fit frotter les côtes à ce point que les Athéniens le flanquèrent à l'amende comme un simple bourgeois ; voilà ce que c'était que Périclès.

*
* *

» Miltiade, à propos duquel on a fait beaucoup d'embarras, était certainement un officier de mérite; mais ce n'était pas encore ce qu'on pourrait appeler la perle fine du Garde-Meuble. Lors de l'expédition de Scythie, il ne sut pas garder un pont que Darius lu avait confié, il n'eut pas l'esprit de faire jouer la mine et de le faire sauter, ça ne lui vint même pas à l'idée.

*
* *

» On a fait une affaire d'État de la bataille de Marathon. Marathon tant qu'on voudra, je n'y étais pas mais j'étais à Lutzen, à Bautzen et ailleurs, et je sais ce que c'est qu'une bataille.

» Eh bien, je prétends qu'il est impossible que Miltiade ait battu trois cent mille hommes avec douze mille.

» A moins cependant qu'il ne fût fortifié ou que les Perses ne fussent des clampins



Un seul héros ancien excitait son admiration, c'était Jules César.

Jules César et Napoléon ; il ne sortait pas de là.

A force de les comparer, il avait fini par les confondre entre eux, ce qui était fort amusant.



— « Messieurs, nous disait-il, le plus grand des héros de l'antiquité est certainement Caius Julius César.

» Jules César naquit à Rome, près d'Ancône, d'une famille pauvre, mais noble. Quelques auteurs prétendent qu'il était le neveu du cardinal Fesch ; qu'est-ce que je dis donc là ? il était neveu de Marius.



» Banni de son pays par Paoli, alors allié des An-

glais, il se retira chez Nicomède, roi de Bithynie, où il resta jusqu'au moment où M. de Pontécoulant l'attacha aux bureaux de la guerre; on sait qu'il sortait de l'école d'Apollonius, où il était entré, grâce à la protection du comte de Marbeuf.



» En quittant le roi Nicomède, Julius César s'était rendu près de Minucius Thermus, préteur en Asie, qui lui confia le commandement du siége de Mitylène.

» César, à peine âgé de vingt-quatre ans, possédait déjà cette sûreté de jugement qui caractérise les grands hommes. Avec son coup d'œil d'aigle, il comprit qu'il n'y avait qu'une seule manière de s'emparer de Mitylène; il fallait prendre d'abord le petit Gibraltar.

» Le succès donna raison à son entreprise.



» Revenant à Rome, précédé par la renommée, l y devint l'idole du peuple.

» Envoyé en Espagne, il marcha de conquêtes en conquêtes. À la tête de soldats à peine vêtus, il força la victoire à suivre ses pas.

» A son retour, il fut envoyé dans les Gaules, où ses ennemis pensaient qu'il trouverait la mort.

» Mais la destinée en avait décidé autrement. Son armée fit des prodiges de valeur, s'empara d'Alexandrie, gagna la bataille des Pyramides, et acheva de soumettre la contrée.

» Pompée, jaloux des succès de César, le desservit près de l'Assemblée. Il décida les rogateurs à lui ôter le commandement qu'ils lui avaient confié.

» César, en apprenant ce traitement, qu'il considérait, à juste titre, comme une injustice révoltante, convaincu, d'ailleurs, que le gouvernement ne lui enverrait ni renforts ni argent, César, entouré de périls sans nombre, prit une énergique résolution.

*
* *

» Instruit par un Grec de Céphalonie des dangers que courait la patrie, il s'embarque sur les frégates la

*Muiron* et *la Carrère*, passe le Rubicon, et il s'écrie : *Alea jacta est!* après avoir confié son armée à Kléber.

*
* *

» Arrivant à Rome sans y être attendu, il devint le chef d'un parti qui plaça sur lui toutes ses espérances. Aidé de ses partisans, il s'empara du pouvoir aux dernières ides de brumaire, et se fit nommer consul pour dix ans.

» Ne tardant pas à abandonner son collègue Bibulus-Sieyès, il s'adjoignit Crassus et Cambacérès, formant ainsi ce fameux triumvirat qui sut maintenir le pouvoir absolu

*
* *

» Pompée et ses lieutenants, battus partout par César, succombèrent tout à fait à la bataille de Pharsale.

» Désormais affranchi de tout obstacle et au comble de sa gloire, il se fit nommer dictateur à vie et fut sacré par le pape.

*
* *

» Au milieu de ses grandeurs, César n'oublia pas les affaires de l'Empire. Adulé par le Sénat et par le peuple, il terrassa facilement les séditions fomentées par les républicains et les partisans de Pompée, les mêmes qui, quelques années auparavant, avaient préparé contre lui la machine infernale.

*
* *

» Après de vains efforts pour conserver la paix à ses peuples, César se vit dans l'obligation de lever une armée et de marcher contre Pharnace, roi du Bosphore Cimmérien, qui voulait susciter des troubles en Asie. En passant, il pardonna à Déjatarus, électeur de Saxe, changea son duché en royaume, et signa le décret de Moscou.

*
* *

» De retour à Rome, il raconta ses victoires en trois

mots : « *Veni, vidi, vici!* » et comme on lui représentait les dangers auxquels il était exposé, il répondit en souriant :

— Le boulet qui doit m'atteindre n'est pas encore fondu.

***

» Après avoir annexé à l'Empire la Mauritanie, la Numidie et les provinces Rhénanes, César employa les loisirs de la paix à encourager les sciences et les arts. Il réforma l'administration publique et ordonna la révision du Code civil.

***

» Grand magistrat, grand capitaine, César, au milieu de sa vie si prodigieusement active, trouva du temps pour s'occuper des sciences positives, et Ptolémée le cite comme le plus grand mathématicien de son temps. Il fit réformer le calendrier, qui contenait une légère erreur de soixante-sept jours. Pour ce travail, il

appela le célèbre astronome Sorigène, auquel il confia la direction de l'Observatoire.

*
* *

» L'étoile de César devait pâlir : ses sénateurs, ses lieutenants, qu'il avait gorgés de richesses et d'honneur, conspirèrent contre lui.

» Les républicains et les pompéiens se liguèrent pour abattre ce colosse glorieux, que trente ans de guerre avait épargné.

» Sa mort fut grande, comme avait été sa vie : il se voila la face pour ne pas voir les poignards de ceux qu'il avait traités comme ses fils.

*
* *

» Napoléon fut plus heureux que César. Il mourut assassiné par ses ennemis, et n'eut pas la douleur de voir des mains françaises tremper dans son sang.

*
* *

» La fatalité voulut que César mourût frappé par son fils. Quelques auteurs prétendent que Brutus connaissait les particularités de sa naissance; mais que le patriotisme l'emporta sur l'amour filial.

» Brutus fut donc doublement parricide.

» C'est égal, j'aimerais mieux m'appeler Brutus qu'Hudson Lowe.

*
* *

» La postérité sera de mon avis. »

*
* *

Ainsi professait le brave capitaine. Longtemps, bien longtemps j'ai ri des bizarres confusions de son enseignement. Aujourd'hui, je ne ris plus, je pense.

*
* *

Je pense que César pourrait bien avoir dormi deux mille ans et s'être réveillé Napoléon.

## VIII

Il y a longtemps que les Anglais ne m'avaient rien fait de désagréable.

A dire vrai, cela m'ennuyait beaucoup.

Comme je tiens extrêmement à rester brouillé avec eux, il m'eût été pénible d'avoir à dire comme les optimistes ou les garçons d'écurie : « Les Anglais ont du bon. »

Il est des gens avec qui on n'aimerait pas à faire la paix,



Les fils d'Albion se tenaient tranquilles. Ils avaient bien fait une sortie à propos de *Fille-de-l'Air*, mais je n'y avais pas trop pris garde, parce qu'après tout si *Fille-de-l'Air* s'était un peu respectée, elle ne serait pas allée courir avec des chevaux anglais.



Mais voilà qu'un certain M. Bass, membre des Communes et brasseur, je crois, s'amuse à commettre une vilaine et indigne action pour se rendre populaire. — Dieu le bénisse!

Cet honorable gentleman présente à la Chambre un bill tendant à supprimer les joueurs d'orgues de Barbarie, dans la ville de Londres.

O grand et sublime peuple anglais, amant de toutes les libertés, je te reconnais bien là!

O John Bull, démocrate! n'en feras-tu jamais d'autres?

Deux fois le bill Bass a été pris en considération?

*
* *

La Chambre des Communes s'est passionnée; les uns sont pour les orgues, les autres contre.

Voilà encore des députés qui s'occupent de choses bien sérieuses!

*
* *

Ce brasseur Bass est un homme pyramidal et plein d'humour. Voici à peu près ce qu'il a dit à ses collègues pour les ranger à son opinion :

« — Figurez-vous, honorables messieurs, que l'autre jour, il est venu un joueur d'orgues devant ma porte; il était huit heures et demie du matin.

» A neuf heures, il en est venu un autre.

» Comme cela commençait à me fatiguer véritablement, j'ai envoyé mon domestique prier ce joueur d'orgues de se taire. Vous croyez que ce musicien primitif

a obtempéré? vous ne connaissez guère les joueurs d'orgues.

» Ne voulant pas lui laisser la dernière note, je m'adressai à un policeman qui, sans doute, aimait la musique, et qui répondit que ça ne le regardait pas.

» Je m'adressai au constable, qui me dit que ses pouvoirs ne lui donnaient aucun droit sur la musique des rues. C'est donc à s que je m'adresse pour protéger mon repos. »

*
* *

S. R. Peel, — un grand nom cependant! — a appuyé l'orateur.

M. Hankey a prononcé quelques paroles sensées en faveur des orgues, mais il a été moins écouté.

*
* *

Si j'avais le malheur d'être Anglais et l'honneur d'être membre des Communes, voici ce que j'aurais répondu à M. Bass :

Très-honorable Monsieur,

Les joueurs d'orgues sont des Savoyards fort désagréables.

Il est certain que la plupart du temps leurs instruments sont faux et discordants.

Il est incontestable qu'ils n'ont point le sentiment de la mesure.

Le plus grand nombre d'entre eux joue lentement et d'une façon lamentable le spirituel et gracieux air du *Pied qui r'mue*, de M. Wekerlin.

C'est même à ce parti pris de dénat rer sa sublime musique que cet illustre compositeur a dû d'échouer aux élections de la Société des auteurs et compositeurs; ce qui est bien malheureux, bien malheureux!

*
* *

D'un autre côté, ces horribles musiciens, lorsqu'ils exécutent le grand air de *Lucie* ou le *Miserere* du

*Trovatore*, tournent leur manivelle avec tant de vélocité que, s'ils ne vous déchiraient les oreilles, on pourrait croire que leur mission sur terre est de moudre du ca



Ces insidieux vagabonds, je le reconnais avec vous, arrivent toujours dans de fort mauvais moments.

Parfois, leurs fausses notes viennent accompagner les pleurs d'une famille en deuil.

Si votre maîtresse ou votre femme vous fait une scène, l'orgue joue :

> O jour heureux ! jour d'allégresse !

S'il pleut, un dimanche, ce qui vous ennuie, parce que vous vouliez aller à Bougival pêcher à la ligne, l'orgue vous crie :

> Amis, la matinée est belle,
> Sur le rivage assemblez-vous,

Quand vous avez tiré le numéro 7 à la conscription, l'orgue a joué :

Ah! quel plaisir d'être soldat!

Toutes ces petites railleries du hasard sont très-désagréables, j'en conviens.

*
* *

Mais, honorable monsieur, faites-moi donc le plaisir de me citer une corporation plus agréable que celle des joueurs d'orgues.

Tout est ennuyeux dans la vie ; mais il faut en prendre son parti.

*
* *

Serait-il juste de supprimer les cordonniers qui font toujours des chaussures trop étroites,

Les chapeliers qui font des chapeaux trop larges,

Les omnibus qui éclaboussent les gens,

Les cochers qui les versent,

Les maçons qui salissent les passants,

Les décrotteurs qui veulent les nettoyer,

Les tailleurs qui font des comptes de pharmacien,

Les apothicaires qui vendent plus cher que les tailleurs,

Les médecins qu'on ne voit que lorsqu'on est malade,

Les croquemorts qu'on ne rencontre que lorsqu'on se porte bien.

Les avocats qui vous étourdissent,

Les comédiens qu'on n'entend pas?

Serait-il juste encore de supprimer les restaurateurs qui nous empoisonnent,

Les barbiers qui nous coupent,

Les fâcheux qui nous rasent,

Les journalistes qui nous endorment,

Les voisins qui nous empêchent de dormir?

Croyez-vous que les brasseurs eux-mêmes ne devraient pas être supprimés?

N'est-ce point à eux qu'on doit ces bouges enfumés

où l'odeur du tabac se marie si galamment à l'arome du houblon ?

N'est-ce pas la bière qui fait les brasseries où vont s'abrutir des gens qui, sans votre insidieuse boisson, seraient peut-être des hommes utiles ?

La musique fait moins de mal à un peuple que les tavernes.

*
* *

Et dites-moi, honorable monsieur, et les huissiers ! qu'en pensez-vous ?

Croyez-vous qu'ils ne soient pas désagréables aussi, ceux-là ?

Que pensez-vous encore des musiciens en habit noir qui encombrent les salons ?

J'en passe et des mauvais.

*
* *

Cordonniers, chapeliers, cochers, décrotteurs, tailleurs, médecins, croquemorts, avocats, comédiens,

restaurateurs, barbiers, raseurs, journalistes, voisins, brasseurs, musiciens de salons, portiers, huissiers, etc., etc., on pourrait supprimer tout cela, la terre ne cesserait pas de tourner.



S'il n'y avait pas de chapeliers, on porterait des casquettes, ce qui serait bien plus commode.

Les peuples de la Patagonie ne connaissent pas les tailleurs; ils n'en sont pas plus maigres. La preuve, c'est qu'ils se font des paletots avec leur ventre, qu'ils jettent négligemment sur leurs épaules.



S'il n'y avait pas de cochers, on marcherait à pied, ce serait l'excuse des décrotteurs.

S'il n'y avait pas de pharmaciens, les médecins seraient inutiles, et les croquemorts n'auraient plus grand'chose à faire.

*
* *

S'il n'y avait pas d'avocats, il n'y aurait pas de procès.

S'il n'y avait pas de restaurateurs, on mangerait chez soi.

S'il n'y avait pas de brasseurs, on boirait du vin ; le beau malheur !

*
* *

En France, après la révolution de Février, on parla assez sérieusement de supprimer les propriétaires. Heureusement l'idée n'eut pas de suite ; et cependant c'était une idée.

*
* *

Avez-vous pensé quelquefois, honorable monsieur, que depuis plus de huit siècles l'Angleterre, que vous

appelez la vieille, on ne sait pas pourquoi, possède des musiciens ambulants?

*
* *

Avez-vous songé que d'Allan Mac-Aulay au dernier Mozzannino traînant son orgue dans la cité, bien des millions de gens, aussi délicatement doués que vous pouvez l'être, ont dû, parfois, être incommodés par ces virtuoses de la rue?

*
* *

Ne vous êtes-vous pas dit que si des milliards d'oreilles avaient été écorchées, il devait y avoir une raison à cela?

Avez-vous eu un seul instant la folle prétention de supposer que l'idée de supprimer les joueurs d'orgues vous était personnelle? Vous auriez, en ce cas, une bien mauvaise opinion de vos compatriotes.

*
* *

Il ne faut pas avoir inventé le fil à couper le beurre pour venir dire à une tribune :

« — Messieurs,

» Il y a, à Londres, sept ou huit cents Lucquois et autant de Savoyards, qui produisent dans la ville des sons désagréables ; il est un moyen bien simple de ne plus les entendre, supprimons-les. »

*
* *

C'est simple comme une traduction de ***Faust***.

*
* *

Qu'est-ce que cela fait, je vous le demande, que vingt mille pauvres diables quittent chaque année une terre ingrate pour aller vers des rives plus fortunées demander le pain quotidien sous le prétexte insidieux qu'après tout ils sont des hommes ?

*
* *

Que vingt mille hommes mangent ou ne mangent point, voilà-t-il pas de quoi s'inquiéter beaucoup!

Du moment où ces vingt mille créatures gênent M. Bass, il est bien naturel qu'on les efface à jamais du livre de l'humanité.

*
* *

Mais ne savez-vous pas que ces braves organistes de Barbarie sont de bonne foi?

Mais ils sont convaincus que leur manivelle est sublime!

Vous n'avez donc jamais regardé leur sourire doux et triste lorsqu'ils tendent leur casquette. Ce sourire est tout un poëme :

— Je viens de charmer vos oreilles, un petit sou, s'il vous plaît?

— J'ai traversé les ondes bleues de la Méditerranée

pour populariser le génie des maîtres de ma nation, un petit sou, s'il vous plaît ?

— Vos musiciens s'inspirent en mangeant du rosbif; les nôtres sont les élèves de la brise embaumée qui chante dans les bois d'oranger, un petit sou, s'il vous plaît ?

— Sans moi, voyageur aux pieds nus, tous les pauvres, vos frères, qui triment et pleurent sur les bords de la Tamise, n'auraient jamais entendu :

La valse de *Guillaume Tell;*

La cavatine de *Tancrède ;*

L'air de *Norma;*

La *Romance du Saule ;*

Le duo de la *Favorite;*

Le *Miserere* du *Trovatore;*

Un petit sou, s'il vous plaît ?

*
* *

Voilà ce que dit le sourire de cet homme, qui remet en souriant sa casquette, même quand le sou ne vient pas.

*
* *

D'ailleurs, honorable monsieur, raisonnons : suppo-sons deux mille joueurs d'orgue ou de serinette pour toute la *vieille* Angleterre.

Admettons que pour vivre, boire, manger et dormir, ils dépensent chacun quarante sous par jour, cela fait quatre mille francs, n'est-ce pas ?

Ces quatre mille francs représentent l'aumône de quatre-vingt mille Anglais à un sou la pièce.

*
* *

Or, si tous les jours quatre-vingt mille personnes s'amusent à entendre de la musique et à payer les musiciens, vous êtes dans votre tort en demandant la suppression d'artistes qui réjouissent vingt-neuf millions quatre cent mille de vos concitoyens, soit : cinquante-huit millions quatre cent mille oreilles anglaises.

En admettant toutefois que chaque Anglais possède deux oreilles, ce qui n'a jamais été bien prouvé.

*
* *

En France, on n'aime pas les joueurs d'orgues depuis que deux d'entre eux exécutaient l'air :

Écoutez-moi, douce Sylvie !

pendant qu'on égorgeait M. Fualdès.

La culpabilité de ces deux hommes ne fut jamais bien établie, je crois : cependant, toutes les fois que dans une petite ville on entend, la nuit, les orgues de Barbarie, un frisson court dans tous les esprits, et le vieux qui est le plus près du feu, s'écrie :

— Ça me rappelle l'affaire Fualdès.

Pourtant, jamais l'idée n'est venue à personne de supprimer ces musiciens. Si l'on commettait une aussi grande injustice, la barbarie ne serait pas du côté des orgues.

A la première lecture de votre bill, on s'est mis à rire,

A la seconde, on a levé les épaules,

A la troisième, on vous dira :

— Au-dessus de vous, M. Bass, au-dessus de la Chambre des Communes, au-dessus de la Chambre des Lords, au-dessus même de votre gracieuse souveraine, il est deux choses respectables

*Où nul ne doit jeter un regard insolent !*

Ces deux choses sont : le droit des gens et la liberté (1).

La vieille Angleterre, dites-vous à tout propos, est le pays de toutes les libertés : c'est trop. N'en ayez qu'une, mais que ce soit la bonne !

(1) Hélas on a dit le contraire.

# IX

Paris se compose :

De gens riches,

De gens aisés,

De gens ruinés,

De gens pauvres.



Les gens riches sont ceux qui peuvent se passer toutes leurs fantaisies ;

Les gens aisés sont ceux qui n'ont jamais eu et n'auront jamais de fantaisies;

Les gens ruinés sont ceux qui ont eu l'esprit de se passer toutes leurs fantaisies;

Les gens pauvres sont ceux qui ont des fantaisies en portefeuille et qui ne peuvent pas les escompter.

*
* *

Après les gens pauvres, il y a bien les pauvres gens. Ceux-là sont bien malheureux. Ils connaissent tous les désirs, toutes les envies et souvent toutes les haines.

Ils n'ont qu'une fantaisie, c'est de manger chaque jour autant que possible.

Les philosophes appellent cette fantaisie-là un besoin; les banquiers disent que ce n'est qu'un caprice.

*
* *

Parmi ces quatre sectes reconnues par l'État, il existe un schisme, une petite Église qui échappe à la surveillance sociale.

Les dissidents qui la composent sont riches, pauvres, ruinés et aisés tout à la fois.

On les appelle les *impénétrables.*

*
* *

Les *impénétrables* n'ont rien de commun avec ces lions à la tire, qui brillent six mois sur le pavé parisien et disparaissent un beau matin sans que personne s'en inquiète et se demande si la politique est étrangère à l'affaire.

*
* *

Les *impénétrables* sont en bonne posture dans le monde.

On les salue avec empressement, et beaucoup de gens bien situés recherchent leur amitié.

Leur crédit dans le monde est très-hypothétique.

En revanche, l'autre crédit, celui du tailleur, est établi sur une confiance que rien ne saurait ébranler.

Les *impénétrables* n'ont pas de banquier.

Ils ne possèdent ni un pouce de terre au soleil, ni un mètre de moellons sur le pavé.

Alfred de Caston, qui est l'amant de cœur de la mnémonique, ne saurait préciser une date se rapportant à leur entrée en possession de patrimoine.

*
* *

Les *impénétrables* n'ont pas de dettes.

En revanche ils ont beaucoup de charges.

Nul homme au monde ne peut se vanter de leur avoir vu en main une valeur mobilière.

Ils changent rarement un billet de mille francs, mais ils ont toujours cinquante louis en poche.

*
* *

Voici le type d'une variété assez commune à Paris :

M. Henriquez Biroto y Saramufla est un gentilhomme des tropiques. Ses ancêtres vinrent d'Espagne ou de Portugal. Il tient aux Bragance par la fierté, et

aux *Bienavides* par sa mère, qui mourut en lui donnant le jour, punition juste et méritée.

Comme tout ce qui touche à son impénétrable personne, l'âge de don Henriquez est incertain.

Brun, petit; sec et jaune, il est plutôt laid que beau. Cependant il possède une roideur dans les membres qui lui donne aux yeux des bourgeois un petit air de distinction.

*
* *

Près des gens du monde, don Henriquez est poli comme un Russe. Près des petites gens, il est grossier comme un rustre.

*
* *

Il prétend que ses terres, cultivées par de nombreux esclaves, ses habitations, gardées par de nombreux serviteurs, sont situées à douze lieues de Rio-Blagua. Il se coupe quelquefois et dit : Blagua-Rio au lieu de

Rio-Blagua. Cette nuance ne déroute point les gens instruits.

*
* *

Henriquez Biroto possède, rue du Helder, un appartement qu'il loue six mille francs; c'est pour rien: il y a écurie et remise.

La remise contient un coupé, un phaéton, une victoria et un fourgon.

Le coupé pour quand il pleut,

Le phaéton quand il ne pleut pas,

La victoria dans le cas où il pleuvrait,

Le fourgon pour rien.

*
* *

Le fourgon mérite une mention particulière.

Tous les gens qui font du chic ont un fourgon.

On a beau se creuser la tête, il est impossible de deviner pourquoi.

Les grandes maisons ont un fourgon, cela se conçoit.

Les seigneurs du faubourg Saint-Germain, les financiers de la Chaussée-d'Antin sont tous propriétaires de villas ou de châteaux aux environs de Paris. Leurs fourgons servent à transporter les fourrages de la campagne à la ville.

La plupart du temps il y a cinq ou six voitures à l'écurie ; les fourgons sont employés pour transporter les roues cassées, les harnais et surtout pour promener les chevaux qui ne doivent pas être attelés dans la journée.



Mais le monsieur qui fait du chic n'a que trois chevaux, un attelage et un cheval de selle. Que fait-il du fourgon? Rien; et cependant il achète le fourgon avant toute chose.



Don Henriquez possède quatre chevaux, un attelage et deux chevaux de selle, parce qu'il est bien trop gen-

tilhomme pour faire monter à son groom un des chevaux de son équipage.

Chaque matin son cocher a ordre d'atteler le fourgon et d'aller au pas jusqu'à l'arc de triomphe.

Quand le fruitier, l'épicier, le boulanger et le charbonnier voient sortir don Henriquez en voiture, ils disent simplement :

— Voilà un bourgeois qui va se promener.

Mais lorsqu'ils voient sortir le fourgon, illustré de deux ou trois drôles, amis intimes du cocher, ils s'écrient avec un soupir d'admiration ou d'autre chose :

— Faut-il qu'il soit riche, ce particulier-là, pour faire promener tous les matins ses domestiques en voiture !

C'est sans doute pour faire pousser cette exclamation aux gens du quartier que les riches en général, et don Henriquez en particulier, possèdent un fourgon.

*
* *

Il ne peut y avoir que cette raison, puisque le grainetier apporte les fourrages dans des voitures à lui.

*
* *

Outre son écurie, qui lui a coûté trente-six mille francs parce qu'il sait acheter, et qui lui coûte douze mille francs par an parce qu'il est économe et qu'il sait bien compter, M. Henriquez Biroto entretient quatre domestiques.

Sa table est excellente.

Sa cave est exquise.

Tout cela lui revient, toujours grâce à son entente de la vie, à la bagatelle de vingt mille francs.

Son tailleur, son argent de poche, son bottier, son gantier, son chemisier, son chapelier ne lui coûtent pas davantage, parce que Henriquez ne fait pas de folies et que son oncle le commandeur lui envoie ses cigares de Rio-Blagua même.

*
* *

Comme don Henriquez Biroto y Saramufla est heureux, ainsi qu'il convient à un homme qui dépense

soixante mille francs par an, il est rare qu'il se passe bien longtemps avant que les plus auvais bruits du monde ne circulent sur son compte.

— D'où vient-il?

— On vous l'a dit cent fois; il est de Rio-Blagua.

— Où est-ce, cela?

— Mais je n'en sais rien, moi, mon cher, adressez-vous à Malte-Brun.

— Je ne le connais pas.

*
* *

— Vous savez, mon cher, que j'ai soupé hier avec des Blagualiens très-riches?

— Eh bien?

— Eh bien, ils ne connaissent pas du tout votre M. Biroto.

— Et après?

— C'est tout.

— Que voulez-vous prouver?

— Rien.

— Alors!

— Mon cher, après tout, je ne répète que ce qu'on dit.

— Que dit-on?

— Mais on prétend que Biroto n'est qu'un intrigant.

— Mon cher, c'est bête, ce que vous dites là. Quelle raison don Henriquez aurait-il d'être un intrigant?

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Alors ne vous faites pas bénévolement l'écho de bruits stupides.

— Je rapporte ce qu'on dit, voilà tout.

— C'est absurde; M. Biroto est un parfait gentilhomme, j'ai vu chez Fauh des tentures qu'il a commandées. Ses armes sont tissées dans l'étoffe. Il porte :

*Écartelé, au premier et troisième d'argent à la croix potencée d'azur*, qui prouve une famille chrétienne, ayant combattu pour la religion. *Au chef d'or surchargé de trois quinte feuilles* qui, évidemment, concédées plus tard, indiquent les fondateurs d'une colonie. *Au deuxième et au quatrième de gueules, à la fasce d'argent surchargée de trois coquilles de sinople*, qui marquent certainement un pèlerinage ou une croisade; et *en*

*cœur, brochant sur le tout de sable au chevron d'or accompagné de trois tourteaux de même.*

Remarquez que je dis tourteaux et non pas besants ; savez-vous ce que c'est que des tourteaux ?

— Pas du tout.

— Ah ! voilà ! on parle toujours sans savoir. Les tourteaux, qu'on confond à tort avec les besants, étaient des morceaux de cuir coupés en forme de rond que le commandant d'une ville assiégée donnait pour payer les vivres et les armes qu'on lui apportait du dehors. Le siége levé, le roi envoyait des finances ou on levait une contribution sur les habitants, et le général remboursait ses tourteaux, comme aujourd'hui on rembourse une lettre de change; c'était le crédit chevalier.

— Mon Dieu ! je ne vous dis pas...

— Tenez, une dernière preuve : M. Biroto a pour timbre *un casque grillé en cinq, cimé d'une tête de lion au naturel, armé et lampassé de gueules, et pour supports deux gorilles ou troglodytes de sinople.*

— Ces choses-là ne s'inventent pas, voyez-vous, il faudrait être stupide pour aller fourrer dans ses armes

des singes verts, si l'on n'y était pas forcé par une ancienneté honorable.

*
* *

Le jour où un premier monsieur a jeté un doute dans l'esprit de tous, il se forme deux camps :

L'un pour Henriquez, l'autre contre ; de là des discussions sans fin.

— Vous avez beau dire, la vie de M. de Biroto est très-obscure.

— Ne voudriez-vous pas qu'il mît deux lanternes à son existence ?

— D'abord, vous savez que M. de Villecresne, qui a beaucoup navigué, prétend qu'il n'y a pas de contrée qui s'appelle Rio-Blagua.

— Allons donc ! La Carrière a soupé samedi avec des Blagualiens.

— En admettant que cela soit, rien ne prouve que Biroto ait cent mille francs de rente.

— Il n'a aucune lettre de crédit.

— Il avait peut-être apporté de l'argent.

— Depuis dix ans, il a eu le temps de le dépenser. D'ailleurs, on n'apporte pas un million dans sa poche !

— Moi, je suis de cet avis-là.

— Pardon, messieurs; voulez-vous me permettre de dire ce que la Louve, qui sait le secret de tout le monde, raconte sur M. de Saramufla?

— Dites! parlez!

— Eh bien, d'après elle, il paraîtrait qu'en 1848 M. de Saramufla aurait été chargé par la république blagualienne de porter des présents magnifiques au gouvernement provisoire. Entre rép bliques on a des procédés. Quand il arriva, le gouvernement provisoire avait disparu, et, toujours d'après la Louve, M. de Saramufla se serait fait à lui-même présent des présents.

— Tiens! ce n'est pas bête ça.

— Ce serait peu délicat.

— Depuis, comme vous pensez, il n'a fait aucun effort pour revoir sa patrie.

— Mais puisqu'on vous dit que la république blagualienne n'a jamais existé.

— En ce cas, M. de Saramufla serait très-fort.



De même qu'un homme a toujours des ennemis, il a toujours des défenseurs.

Un au moins :

Au milieu de la tempête, la voix du défenseur s'élève :

— Pardon, messieurs. Tous, tant que nous sommes, nous connaissons M. Biroto de Saramufla depuis longtemps, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Quel est celui d'entre vous qui a un reproche à lui faire ?

— Pas moi.

— Ni moi.

— Il joue gros jeu, il perd toujours.

— C'est vrai.

— Donc il ne vit pas du jeu.

— Oh ! non.

— Nina Bradi lui coûte trente mille francs par an.

— Au moins.

— Il ne vit donc pas des femmes ?

— Quelle bêtise !

— Si la république blagualienne n'existe pas, M. de Saramufla n'est pas un agent secret.

— Ça, c'est judicieusement pensé.

— La police française ne donne pas cent mille francs par an à un de ses agents, M. de Saramufla n'est donc pas un mouchard ?

— C'est assez probable.

— M. de Saramufla est-il soudoyé par l'Angleterre ou par la Russie ? Cela nous serait bien égal.

— Oh ! parfaitement.

— A-t-il des dettes ?

— Aucune.

— Supposons qu'il soit tout simplement un voleur ?

— Vous allez trop loin.

— Non, je suis son ami ; je tiens à en finir avec toutes ces absurdités-là. Je le répète : est-il un simple voleur ravageant Paris et la banlieue ? Il déjeune chez Bignon, il va au Bois, rentre dîner, va au théâtre ou dans le monde ; il passe la nuit au Cercle, à quelle heure travaille-t-il ?

*
* *

Alors tout le monde se dit :

— Au fait, voici un homme bien élevé, de relations agréables ; il vit bien, ne fait de tort à personne, il est reçu dans des maisons convenables ; pourquoi diable serais-je plus royaliste que le roi et irais-je me mettre en peine de savoir où il tire l'argent qu'il jette par la fenêtre ?

*
* *

Pour peu que don Henriquez Biroto y Saramufla tire proprement l'épée et le pistolet, personne ne songe plus à le pénétrer. Il n'y a que vous qui allez vous écrier :

— Mais sapristi, comment fait-il ?

— Je l'ignore ; si je le savais, je serais millionnaire.

# X

Vendredi 1er juillet.

Le premier juillet 1864 a été un grand jour pour la France.

Un gouvernement fort, libéral et chercheur du bien public, a décrété une liberté nouvelle : la liberté des théâtres.

* * *

Quel mot sublime, éblouissant, que ce mot *liberté!*

Il a des rayonnements qui portent à l'orgueil, comme le vin porte à la gaîté.

C'est véritablement un mot très-grand parce qu'il renferme tous les autres. L'homme libre est un roi tout-puissant, il retrouve toute la sublimité de son essence ; l'homme libre peut seul dire :

— Dieu m'a créé à son image !

*
* *

A l'heure qu'il est, l'habile directeur des ***Folies-Dramatiques*** peut à son gré jouer du Molière ou du Paul Avenel.

Il peut toucher à tout ; il pourrait, s'il voulait, faire dire le même soir le ***Misanthrope*** et les ***Calicots,*** la romance du ***Saule*** et celle du ***Pied qui r'mue.*** Il est libre !

*
* *

Avant-hier, tout le monde, vous, moi et lui, tout le monde avait le droit de vendre de l'argent, du cirage,

du drap, des bottes, des rubans, des planches, des pierres, des maisons, de l'orfévrerie, de l'amour, de l'absinthe, du vitriol, de la digitaline, de la poudre, des balles, des fusils, des épées, des poignards et bien d'autres misérables choses ; trois industries étaient seules l'objet d'un privilége. Nul ne pouvait vendre à son gré, sans un rescrit, le pain, la viande et l'esprit, c'est-à-dire les trois choses les plus nécessaires à l'homme.

* * *

Quand on demandait à l'autorité publique les motifs de cette exception au droit naturel, l'autorité répondait :

— Mon devoir est de veiller à la sûreté générale. Il m'importe de surveiller les boulangers afin qu'ils vendent à un prix unique et raisonnable du pain de bonne qualité.

* * *

Il n'y avait rien à dire à cela. L'autorité poursuivait

Il m'importe aussi de veiller sur les théâtres et sur les bouchers ; les uns servent des pièces corrompues, les autres des pièces corruptrices. Je suis responsable des estomacs et de la morale.

A son grand honneur, la France professe un profond respect pour l'autorité, qui, du reste, en est toujours digne.

Malgré ces exclusions, qui blessaient fort certaines personnes, tout le monde se taisait.

*
* *

Parfois, cependant, Aristide Dubief disait tout bas :

— Ah ça ! mais, ah ça ! mais, voyons donc ! Puisque je paye bien mes contributions, puisque je monte bien ma garde, pourquoi n'aurais-je pas le droit, tout aussi bien qu'un autre, de vendre du veau ?

*
* *

Cette prétention n'avait rien d'excessif certainement. Si tous les Français sont égaux devant la loi, ils

doivent l'être bien davantage devant le veau. C'est simple, clair et logique.

Eh bien, cet argument ne frappait personne, au contraire; dans le quartier on disait :

— Ce Dubief est un homme étonnant et dangereux, si l'on voulait l'écouter, il faudrait le nommer boucher.

*
* *

Léon Dubief, le jeune, frère du précédent, qui a autant d'esprit qu'Aristide a de logique, s'exprimait ainsi :

— Quoi ! j'ai fait trente-trois pièces de théâtre, toutes plus remarquables les unes que les autres; j'ai frappé à la porte de tous les théâtres, et partout on m'a fait la même réponse :

— Merci bien, nous n'avons besoin de rien pour le moment; d'ailleurs, nous avons nos fournisseurs.

*
* *

— Je ne me suis pas tenu pour battu; j'ai harcelé

MM. les directeurs; j'ai voulu en avoir le cœur net entre quatre-z-yeux. Voilà ce qu'ils m'ont dit :

— Mon Dieu, vos pièces ne sont pas mal, c'est bien écrit; mais, enfin, ce n'est pas plus fort qu'Augier ou Feuillet, que d'Ennery ou Victor Séjour, que Dumas fils ou Sardou, que Barrière ou Lambert Thiboust, que Labiche et Martin, que Delacour et Thiéry. Pourquoi diable voulez-vous que nous changions nos habitudes ?

— Mais pour que le soleil luise pour tous.

— Dame ! mon cher monsieur, c'est son affaire.

— Mais, cependant...

— Monsieur, dans les théâtres, on n'aime pas le soleil. Si vous voulez lui imposer des conditions, vous êtes bien libre.

*
* *

Alors, comme son frère, le jeune Dubief s'écriait :

— Quoi ! je paye mes contributions, je monte ma garde, et je n'ai pas le droit de faire jouer mes pièces. Si tous les Français sont égaux devant la loi, pourquoi M. de Beaufort est-il directeur et ne le suis-je pas ?

Le quartier faisait ses réflexions pour le jeune comme pour l'aîné.

— Quelle famille ! s'écriait-il ; les Dubief deviennent fous, parole d'honneur ! Il y en a un qui voudrait être boucher ; l'autre voudrait faire voir la comédie à Charenton !

*
* *

Et voilà que tout à coup l'autorité se ravise. Le propre des gouvernements bien conduits est d'être à la tête du progrès. L'autorité se ravise, donne tort au quartier et raison aux Dubief.

L'autorité pense que le mieux n'est pas l'ennemi du bien ; elle croit avec raison que la liberté et la concurrence tiennent le mieux dans leur poche.

Un matin, elle proclame la liberté de la boucherie ; les côtelettes sont la proie des vendeurs, et, comme le bocage, le porc frais reste sans mystère.

*
* *

Il n'y eut pas grand chose de changé ; quelques bouchers de plus, et voilà tout.

Quelques braves gens qui savaient le métier, mais qui n'auraient jamais eu assez d'argent pour acheter une maîtrise, ont ouvert boutique. Comme on ne peut pas faire de concurrence sans avoir plus d'argent que ceux qu'on veut vaincre, il en est résulté que les braves gens en question se sont ruinés ; mais plus heureux que des quincaillers, ils ont pu manger leur fonds.

*
* *

D'autres braves gens, qui ne connaissaient pas le métier, mais qui avaient de l'argent, rêvaient la boucherie comme d'autres rêvent la croix. L'âme humaine est pleine d'ambitions.

Le jour de la liberté arrivé, ils se sont établis bouchers en versant des larmes de joie, et leur attendrissement est devenu superbe lorsqu'ils ont pu contempler les pièces sanglantes qui ornaient les grilles de leurs devantures, qui sont le pilori des gigots.

*
* *

Mais, pour faire un métier il faut le connaître. Ces ambitieux, qui n'avaient aucun avantage sur les bouchers établis, que celui d'ignorer les ficelles du métier, ont généralement peu réussi. Ils ont vendu leur fonds à perte ou sans bénéfice; d'ailleurs on sait avec quelle rapidité on se dégoûte de tout.

*
* *

A vrai dire, les seuls qui aient profité jusqu'à présent de la liberté de la boucherie, ce sont MM. les tripiers. Cela se comprend, ces bons industriels avaient une boutique tout achalandée et installée *ad hoc*.

Un matin ils ont, modestement et sans bruit, attaché à leurs crochets un veau et un agneau. L'agneau est devenu un mouton; le veau est devenu un bœuf. Il n'a fallu aux tripiers, pour obtenir ce magnifique résultat, ni intelligence, ni travail; c'était une question de patience; il s'agissait d'attendre.



Pourquoi n'aurait-on pas fait pour la littérature dramatique ce qu'on faisait pour la viande? C'eût été de la partialité.

Enfin, l'heure de la délivrance a sonné : voilà les Français, ainsi que le vieux Job, debout dans leur montagne et dans leur liberté ; il n'est plus un citoyen qui n'ait le droit d'avoir un théâtre, depuis Guignol jusqu'à M. Dinochau, inclusivement.



Je suis trop *flâneur* pour ne pas aimer passionnément la liberté; aussi ai-je applaudi avec transport l'apparition du nouveau décret, et ai-je battu des mains en voyant s'écrouler avec fracas les derniers priviléges.

Je crois que la littérature et l'art dramatique ont tout à gagner au nouvel ordre de choses établi sous l'influence d'une pensée auguste.

*
* *

Tout d'abord on va voir arriver des myriades d'auteurs nouveaux que les privilégiés tenaient éloignés avec une persévérance inouïe.

Le temps d'Augier, Labiche, Barrière, Dumas, Feuillet, Sardou et autres est fini. Le règne d'Arthur Emmanuel et de William Busnach va commencer, et le trône de Chivot et Duru va reluire d'un éclat nouveau.

*
* *

L'étoile de Montigny pâlit au boulevard Bonne-Nouvelle; l'astre de M. Moniot se lève sur le chemin de la Villette.

Déjà, à l'heure où nous parlons, le petit Poquelin a une vingtaine de pièces reçues dans tous les nouveaux théâtres. La Porte Saint-Martin, marchant dans la voie du progrès, n'a pas hésité à monter son *Tartuffe*. Ce sera un éternel honneur pour la Compagnie nantaise.

*
* *

Les enfants passent une année à pleurer pour qu'on leur donne un polichinelle. Le jour où leurs parents leur passent cette fantaisie, il est bien rare que les bébés ne crèvent pas, à coups de couteau, la bosse de l'ennemi du commissaire.

Les enfants, qui sont les êtres logiques par excellence, veulent savoir ce qu'il y a au fond de toute chose.

Il y a du son.

*
* *

Les hommes sont comme les enfants, il faut de temps en temps leur donner quelques joujoux : un droit ou une liberté. Aussitôt qu'ils possèdent la chose tant souhaitée, ils ne savent plus qu'en faire. Volontiers, comme les bébés, ils crèveraient le ventre de leurs libertés, s'ils n'avaient peur d'y trouver le son que les enfants y cherchent.

*
* *

Les gouvernements savent bien cela. Aussi est-ce avec une grande prudence qu'ils accordent les libertés. Il est nécessaire qu'un peuple passe par mille transitions pour apprendre à être libre. Il faut qu'un peuple soit fort parmi les plus forts pour savoir digérer une liberté.

La liberté, c'est comme le poisson, ça échauffe et ça étrangle!

*
* *

Petit à petit la prévoyance et las ollicitude de l'autorité finissent par la désosser.

Pour arriver plus facilement à ce but utile, elle sert la liberté à petite dose.

Voici quant à présent le privilége disparu, c'est quelque chose.

Maintenant, qu'on ne s'y trompe pas. Quand un grand nombre de citoyens auront sacrifié leur temps

et leur fortune à construire des théâtres, ils diront à l'autorité :

— Nous sommes de simples marchands, vendant tant bien que mal du rire et des larmes, des pensées et de l'esprit au public. Nous vendons tout cela parce que c'est notre droit, nous ne sommes plus des industriels privilégiés. Pourquoi nous forcez-vous à donner chacun cent mille francs par an aux pauvres? Les pauvres sont intéressants, sans doute, mais ils le seront moins si nous nous ruinons pour eux. Comme nous sommes philanthropes et pleins de respect pour l'usage, nous voulons bien donner le dixième de nos bénéfices, mais non le dixième de nos recettes. Notre voisin l'épicier est plus riche que nous, il fait travailler trois garçons, nous occupons trois cents personnes. Dans quinze ans il aura dans sa caisse les deux millions que chacun de nous aura donnés aux pauvres. En revanche, ce marchand de chandelles jouira d'une bien plus grande considération, parce qu'il aura porté avec discernement au journal *le Siècle* vingt-cinq francs pour les Polonais et cent sous pour les inondés de la Loire.

*
* *

L'autorité réfléchira pendant quelques années. Peut-être dira-t-elle que la chandelle éclaire plus les masses que la littérature dramatique. Elle fera judicieusement observer que l'épicerie est une chose de première nécessité et que l'art est une chose inutile. Toujours est-il que, les pauvres ayant des rentes, on ne pourra faire autrement que de réduire à huit pour cent le onze pour cent actuel. Ce sera toujours ça de gagné.

*
* *

Puis on criera à nouveau et l'autorité diminuera encore deux pour cent, et les indigents n'en seront pas plus pauvres.

*
* *

Si la liberté des théâtres est une nécessité, le nombre des théâtres va doubler, il y en aura bientôt qua-

rante. Donc en réduisant le droit des pauvres de moitié, les pauvres ne perdraient rien.

Quand les citoyens en question auront épuisé leurs criailleries sur ce chapitre, ils arriveront à une autre question :

— Pourquoi nous censurer si nous sommes libres?

A quoi on répondra :

— Le théâtre exerce une grande influence sur les masses, notre devoir est de le surveiller, de diriger ses tendances.

A quoi les citoyens susdits s'empresseront de répondre :

— Tout a une grande influence sur les masses. Les marchands de nouveautés excitent au luxe, les restaurateurs excitent à la gourmandise, les changeurs excitent à l'envie, les marchands de vins à la débauche. Pourquoi, puisque ce sont des industriels comme nous, ne leur donnez-vous pas des censeurs et des inspecteurs? Pourquoi ne sont-ils pas sous la surveillance de M. le préfet de police et sous la protection du ministre d'État? Pourquoi MM. les commissaires de police ne

surveillent-ils pas leurs ventes et la garde n'est-elle pas à leur porte?

— Parce que nous faisons le plus grand cas de vous, messieurs.

Cette réponse flatteuse calmera les orages.



En somme, la liberté nouvelle a de grands avantages pour l'avenir et bien peu d'inconvénients pour le présent. D'ailleurs, si cela clochait, on en serait quitte pour rétablir le privilége.



Une seule chose m'intrigue. Si Paris possède bientôt, grâce à la liberté, les quarante théâtres qui lui sont nécessaires et qu'on prépare déjà, je me demande avec effroi comment fera M. le ministre d'État pour occuper à lui tout seul quatorze mille six cents loges par an?

## XI

### ADOLPHE DUBIEF, SUCCESSEUR DE M. VERGAMY

L'autre jour, dans la rue Saint-Martin, Vergamy rencontra Dubief.

Le hasard n'était pour rien dans cette rencontre.

Dubief a acheté et payé le fonds de quincaillerie exploité jadis par Vergamy.

Dans les premiers temps qui suivirent cette transaction, Vergamy allait deux fois par semaine faire visite à Dubief sous couleur de lui donner des conseils.

La vérité est que Vergamy éprouvait de temps en temps le besoin irrésistible de *voir* son fonds.

Dubief, pendant ces visites, souffrait singulièrement ; il avait l'air du commis de Vergamy.

Lorsqu'un client entrait pour acheter du fil de fer, Vergamy, qui « connaît son monde, » s'écriait : — Donnez du sept à M. Baudry ! C'est du sept que vous prenez, n'est-ce pas, M. Baudry ?

Dubief était obligé de donner du sept, ce qui l'humiliait beaucoup, parce qu'il avait l'air d'exécuter un ordre.

Sans compter qu'en s'en allant Baudry ne manquait pas de taper sur le ventre de Vergamy en lui disant :

— Ah ! ah ! papa Vergamy, c'était vous qui entendiez joliment votre affaire !

— Avec ça que c'est bien malin de donner du numéro sept ; je l'aurais donné aussi bien que lui, pensait Dubief.

Vergamy faisait la roue.

Un autre client arrivait.

— Deux kilos de pointes, s'il vous plaît ?

Dubief allait peser les pointes; alors Vergamy s'approchait magistralement :

— Ne donnez donc jamais la pointe de Paris à un layetier-emballeur; la pointe Bouillon, il n'y a que ça, voyez-vous; d'ailleurs, M. Damourey n'en prend jamais d'autres. Pas vrai, m'sieu Damourey?

— Diable de papa Vergamy, répondait Damourey, il vous a une mémoire! C'est pas lui qui fera enchérir les dictionnaires!

— Merci, pensait Dubief, v'là trente ans qu'il lui vend deux kilos de pointes tous les trois jours; il n'y a pas besoin d'un baromètre pour se souvenir de ça.

Dubief continuait à être humilié, et Vergamy continuait à faire la roue.

Une voisine entrait-elle acheter un soufflet ou des pincettes, pendant que Dubief *faisait l'article*, Vergamy s'approchait avec un petit air de supériorité :

— Ne prenez pas ça, m'ame Viard; c'est pas votre affaire. Je connais votre numéro, à vous. Il vous faut du solide. V'là ce qu'il vous faut; ça vous coûtera cinq sous de plus, mais vous pouvez vous coucher dessus.

— Ah! m'sieu Vergamy, vous êtes un enjôleur; je ne veux mettre que quarante sous.

— Puisque je vous dis que vous pouvez vous coucher dessus!

Mme Viard, convaincue qu'elle pourrait se coucher sur ses pincettes ou sur son soufflet, mettait les cinq sous.

Et Vergamy se rengorgeait, à la grande confusion de Dubief.

Un matin Dubief dit à sa femme :

— Ce vieux Vergamy commence à m'ennuyer à la fin; je voudrais bien pouvoir m'en débarrasser.

— Ce n'est que ça? moi, à ta place, ce ne serait pas long; il y a même longtemps que ça serait fini.

— Je voudrais bien t'y voir, toi.

— Si tu veux que je lui donne son paquet, tu n'as qu'à le dire?

— Je le dis, répondit Dubief.

Quand Vergamy revint, la quincaillière lui tint tout à fait ce langage :

— Je vas vous dire, m'sieu Vergamy, moi, je ne suis pas pour critiquer les actions de personne, vu que ça

ne me regarde aucunement. Mais vous venez toujours casser du sucre sur le dos de mon mari, quand *il fait* l'article, dont ça le mortifie beaucoup. Comme à la fin ça finirait par *l'ostiner*, je viens vous prier de rester chez vous et nous chez nous ; chacun chez soi, il n'y aura pas de mécontents.

— Madame, répondit Vergamy, je ne croyais pas jamais avoir la confusion d'être chassé de mon fonds, quand j'y étais pour vos intérêts ; tous les jours on apprend à vivre.

— Votre fonds, on vous l'a payé ; Dieu merci !

— Madame, je ne vais point à l'encontre ; seulement, je vous réitère qu'on apprend à tout âge ; voilà mon opinion, madame, soit dit sans v us offenser.

Vergamy ne revint plus.

Mais il fut bien malheureux. Ne pouvant se consoler, il errait dans la rue Saint-Martin comme une ombre échappée aux rivages du noir Cocyte.

Dubief, qui est un brave homme, fut touché d'une douleur qu'il comprenait par intuition.

Chaque fois que sa femme va voir sa fille, qui est en pension à la Chapelle-Saint-Denis, il se met sur le pas

de sa porte : Vergamy passe et fait semblant d'apercevoir Dubief; Dubief paraît étonné de trouver Vergamy devant sa porte, et de là une rencontre dans laquelle le hasard n'est pour rien, comme j'avais l'honneur de vous le dire.

# XII

## LE GENDRE DE M. VERGAMY

— Tiens! s'écrie Dubief, v'là m'sieu Vergamy; ça va bien?

— Comme vous voyez.

— Diable de papa Vergamy, vous vous portez comme un pont.

— Dame! j'ai soixante-deux ans.

— Vous les portez bien.

— Tel que vous me voyez, je suis de 1802.

— Naturellement, puisque vous avez soixante-deux ans; autrement, quoi de nouveau?

— Mon Dieu, rien; et les affaires?

— A la douce.

— C'est l'Amérique?

— Faut bien qu'il y ait quelque chose; votre demoiselle va bien, et votre gendre aussi?

— Mon gendre, mon gendre, tout le monde n'a que ça à me dire: « Votre gendre »; est-ce que je sais comment il va, mon gendre, v'là plus de trois mois que je ne l'ai pas vu.

— Vous plaisantez?

— Il n'y a pas de quoi.

— Vous êtes donc brouillés?

— Mon Dieu, nous sommes brouillés sans l'être; je ne les vois plus. J'habite Villeneuve-Saint-Georges, mais je me suis tout à fait retiré, je vis seul; j'ai travaillé pour mes enfants, et voilà où j'en suis, mon pauvre Dubief.

— Ah! c'est malheureux, par exemple! On disait votre gendre un si gentil garçon!

— Je crois bien, comme gentil garçon, il n'y a pas son pareil.

— Un travailleur...

— Lui! il pioche quinze heures par jour depuis le premier de l'an jusqu'à la Saint-Sylvestre.

— Un gaillard malin dans sa partie.

— Il n'y en a pas deux comme lui dans Paris pour le commerce.

— Sage, rangé?

— C'est une fille.

— J'y suis, il n'aime peut-être pas sa femme?

— Il l'adore; il n'y a pas une créature plus heureuse qu'elle dans le monde.

— Eh bien! mais qu'est-ce que vous avez donc contre lui, alors?

— Ce que j'ai; tenez, je vais vous le dire à vous, Dubief; ce que j'ai, j'avais juré de n'en parler jamais à personne, mais ça me soulagera.

— Soulagez-vous, mon père Vergamy.

— Vous savez qu'on vient de percer un boulevard à Saint-Mandé?

— J'en ai entendu parler, mais ça ne fait rien, allez toujours.

— Faut vous dire qu'il y a quatre ans mon gendre avait acheté un terrain qui se trouve juste aujourd'hui à l'alignement du nouveau boulevard, soixante-quinze mètres de façade.

— C'est une chance, ça.

— Pas vrai? vous allez voir. Alors, il y a trois mois, en me promenant, je dis comme ça : j'vas aller voir le terrain à Chienchien (c'est comme ça que sa femme l'appelle, parce que de son nom il s'appelle Gustave).

— Ça ne fait rien, allez toujours.

— Voilà que pendant que j'examinais ce terrain, je rencontre un ancien confrère qui s'était établi dans le temps au coin de la rue du Ponceau, Mérigot. Vous en avez peut-être entendu parler?

— *A la Faucille Verte?*

— C'est ça. Pour lors, je cause avec Mérigot, et vous allez voir ce que c'est que le hasard. Il se trouve que Mérigot avait un terrain de deux cents mètres juste derrière celui de mon gendre, et pas à l'alignement du tout, du tout.

— C'est vexant ça; mais c'est égal, allez toujours.

— Mérigot marronnait, fallait voir! Mettez-vous à sa place. V'là que moi, qui ne suis pas bête, je lui dis: — Faut pas vous désoler, faites toujours bâtir; il y y a des gens qui n'aiment pas à demeurer sur le devant. — Moi! qu'il me dit, faire bâtir là-dessus, j'aimerais mieux manger les moellons; j'ai acheté douze francs le mètre, je donnerais pour dix. — Si l'on vous prenait au mot? — Je serais content. — Combien qu'il y en a? — Quatre cents mètres. — Ca fait quatre mille francs; je les prends. — C'est dit. — C'est dit. Nous allons chez le notaire; nous bâclons l'affaire subito.

— Vous n'êtes pas long, vous, faut vous rendre cette justice.

— C'était le vendredi, vous allez voir. Le surlendemain dont c'était le dimanche, pour lors que j'avais l'habitude de dîner chez mon gendre, j'y vas comme à l'ordinaire. Au dessert, je lui dis comme ça : J'ai un ami, Mérigot, de la *Faucille Verte*, qui est ton voisin, il a auprès de toi un petit lopin de deux cents mètres. — Je le sais bien, me répondit mon gendre, même que

ça m'ennuie bien. — Pourquoi ça? — Parce que, qu'il me fit, si je voulais vendre ou faire bâtir, ça me gênerait. — Faut acheter ça. — Ah! bien oui! ce pingre-là sait que j'en ai besoin, il voudra me vendre ça les yeux de la tête? — Qui sait? — C'est tout su, qu'il me dit. — Qu'est-ce que ça vaut, à ton idée? que je lui demandais, quinze ou dix-huit francs?

— Pourquoi que vous lui demandiez, puisque vous le saviez?

— Pour voir.

— Pour voir quoi?

— Dame! pour voir.

— Allez toujours.

— Peuh! qu'il me fit, j'en donnerais bien vingt francs comptant. — Bon, que je lui réponds, donne-moi les huit mille francs, et je réponds de l'affaire.

— Je ne les ai pas là, les huit mille francs; mais après-demain, à midi, vous les aurez.

— Bon crédit vaut de l'argent.

— C'est connu.

— Ça ne fait rien; allez toujours.

— Le surlendemain, j'y vas ; il me remet les fonds, même que ma fille m'embrassa, parce qu'elle croyait que j'allais y être du mien.

— Puisqu'elle ne savait pas.

— Vous allez voir, Dubief, vous allez voir. Je reviens le soir avec l'acte en règle. Je croyais que mon gendre allait me remercier, que ma fille allait me sauter au cou. Ah ! ouitche ! des nèfles ! Quand ils ont vu que j'avais gagné quatre mille francs, ils sont entrés dans une fureur que j'en ai même honte pour eux. Ils m'ont appelé exploiteur, et un tas d'autres mots à double sens.

— Dame ! faut dire que vous les aviez un peu exploités aussi.

— Exploité quoi ? exploité qui ?

— Votre gendre, parbleu !

— Mon gendre est un ingrat ; les affaires sont les affaires. Je n'ai qu'une fille. Si j'amasse, pour qui est-ce, si ce n'est pas pour elle et pour son mari ?

— Je ne dis pas ; mais, enfin, vous avez mis quatre mille francs dans votre poche.

— Dans ma poche! dans ma poche! Est-ce que je les emporterai, moi, leurs quatre mille francs? Est-ce que tout ce que j'ai ne leur reviendra pas plus tard, à eux... ou à leurs enfants?

# XIII

## LA LAVEUSE DE CHIENS

Mélina Bertrand est la fille d'un cordonnier de Châteauroux.

A dix-neuf ans, elle était jolie à faire damner un missionnaire... Elle épousa un huissier.

Il ne faut pas rire, toutes les jolies filles de Châteauroux n'épousent pas un huissier.

D'abord il n'y a que douze huissiers à Châteauroux, c'est déjà trop, — et il y a plus de douze jolies filles, vous pouvez le demander à qui vous voudrez. Ensuite,

les huissiers de Châteauroux ont une habitude singulière, ils épousent des filles laides, mais qui ont *de quio :* d'abord, parce que la dot paye leur étude, ensuite parce que les jolies filles qui ont de quoi ne veulent pas d'un huissier, et elles ont raison.

Je sais bien que c'est un préjugé ; mais si j'étais fille et si j'avais de la fortune, deux hypothèses invraisemblables, je n'aimerais pas à me marier avec un huissier.

L'idée qu'un homme ne pourrait me faire une déclaration sans ajouter : « dont le coût est de six francs, » me mettrait hors de moi-même.

Mélina Bertrand ne partageait pas mes préjugés. Elle épousa Narcisse Gandois, un brave et digne garçon, clerc et successeur de M. Peyrache.

Narcisse Gandois n'avait ni la tête ni le cœur d'un huissier. Sa physionomie était douce et intelligente, son âme était bonne et accessible. Trop accessible, hélas ! car, après deux ans de mariage, sa femme l'avait ruiné et rendu la risée de toute la ville. Maître Peyrache reprit son étude, et Narcisse Gandois se brûla la cervelle.

Mélina n'avait pas d'excuse; Châteauroux n'est pas une ville de garnison.

Aussi tout le monde lui jeta la pierre.

Ah! la province!

Madame Gandois ouvrit des grands yeux devant tant de malheurs qu'elle était bien loin de prévoir, il faut lui rendre cette justice; elle avait jeté son argent et son cœur par la fenêtre; mais quand elle sut que son mari, trompé et ruiné, s'était tué de désespoir et de honte, sa surprise fut sincère; elle s'écria :

— La vie est une étrange chose! j'avoue que je n'y comprends rien.

Quinze jours après, elle quitta Châteauroux pour venir à Paris.

En chemin de fer, elle éclata en imprécations contre sa ville natale.

A Paris, elle se logea dans un hôtel garni de la rue Neuve-des-Petits-Champs. Elle possédait deux mille francs et quelques bijoux sauvés du naufrage, vingt et un ans une figure charmante et de l'esprit. Elle se dit qu'avec tout cela elle pouvait attendre les caprices du destin.

Le destin n'eut pas de caprices.

Mélina Gandois se promenait aux Tuileries, aux Champs-Élysées. Comme elle avait conservé un air provincial et décent, personne ne s'avisait de lui adresser la parole.

Parfois elle s'arrêtait à regarder une fille plâtrée, étalant sa robe de soie dans une somptueuse voiture; elle la suivait des yeux, aussi loin qu'elle pouvait l'apercevoir, et elle s'écriait avec amertume :

— Je suis bien aussi jolie que ça !

Elle était plus jolie, mais elle n'avait pas fait d'apprentissage.

Si bien que, fort ennuyée de la capitale, elle alla habiter Versailles.

Là, Mélina eut une excuse : Versailles est une ville de garnison.

Madame Gandois habita pendant six ans le chef-lieu du département de Seine-et-Oise. Au bout de ce temps, elle était devenue très-sympathique à l'armée; elle connaissait à fond la théorie de l'art militaire; mais tout cela ne fait pas le bonheur.

Un matin, — les cuirassiers étant partis pour Rambouillet, — elle revint à Paris.

Un instant, elle fut sur le point de retourner à Châteauroux, dans sa famille. Ses parents n'étaient pas riches, mais ils avaient du pain. Elle changea bien vite d'idée.

— Moi, retourner dans cette infâme ville, pensa-t-elle, jamais de la vie !

Elle rentra dans le civil, où elle traîna, pendant quatre ou cinq ans en regrettant l'armée. Puis, un beau matin, elle se retrouva seule et délaissée dans l'hôtel où elle était descendue en arrivant à Paris.

Elle eut un peu froid, un peu faim, et sans qu'elle sût comment elle y était venue, elle se réveilla un jour à l'hôpital.

Un interne, natif de Châteauroux, la reconnut et écrivit bien vite dans l'Indre à un de ses amis de collége, qui colporta dans toute la ville le drame de Mélina Gandois. Les anciens amis de la femme de l'huissier firent entre eux une collecte et lui envoyèrent cinq cents francs. En recevant cet argent, qui lui aida à

s'installer dans une mansarde de la rue Saint-Georges, Mélina eut un sourire plein de mépris.

— Se mettre treize, fit-elle, pour envoyer cinq cents francs ; quelle misérable ville !

Dans sa mansarde, elle serait morte de faim, sans Fanny, la femme de chambre de

## MADEMOISELLE RITOURNELLE

Un matin, c'est-à-dire à midi trois quarts, mademoiselle Ritournelle se faisait épiler les bras par sa bonne, lorsque celle-ci s'écria :

— Madame ne sait pas ?

— Quoi ? demanda Ritournelle.

— Il y a dans la maison là-haut, dans les combles, une pauvre femme qui meurt de faim.

— Eh bien ! après ?

— Dame ! c'est tout.

— Qu'est-ce que ça me fait à moi ?

— Si madame la voyait, bien sûr que ça lui ferait quelque chose ; madame est si bonne.

— Ah ! ouath ! je suis bien morte de faim, moi, je n'ai pas été le crier sur les toits.

— Madame veut rire.

— Joliment ! même que, ne sachant plus que faire, j'avais mangé mes serins.

— Ah ! Dieu !

— C'est comme ça. Tu ne croirais pas ? Ces bêtes-là ça mange toute la journée, eh bien, c'est maigre qu'on n'a pas idée de ça.

— Ça m'étonne pas, c'est si bête ces oiseaux-là.

— Qu'est-ce qu'elle *fait*, cette femme ?

— La misère.

— Que faisait-elle avant

— Il paraît que c'est une femme très-bien qui a été riche et mariée.

— Ah !...

— Oui, madame.

— Ce n'est pas ça certainement qui m'empêcherait de lui faire du bien ; je ne suis pas bégueule.

— Je le sais bien.

— Il faudra lui porter du bouillon et le bouilli d'hier.

— J'ai compté sur la bonté de madame. C'est déjà fait.

— Alors qu'est-ce que tu viens donc me rabâcher?

— C'est que si ça avait déplu à madame...

— Tu me fais suer.

Mélina Gandois finit par se rétablir, grâce à la bonne Fanny. Sa première visite fut pour mademoiselle Ritournelle. La lorette, qui pensait que la vertu était une des principales causes de sa détresse, fut froide et gênée avec la femme de l'huissier, qui, de son côté, fut fort embarrassée.

Mélina crut qu'il était nécessaire d'affecter de la dignité dans le malheur; elle fut idiote.

— Vous n'avez pas su prendre madame, lui dit Fanny; il fallait la traiter par dessous la jambe, puisque vous êtes une femme honnête; ça lui aurait donné une bonne idée de vous.

Cependant, Mélina vint tous les jours et cherchait à se rendre utile dans la maison. Elle raccommodait le linge de Fanny; elle recousait les garnitures de jupons de Ritournelle.

Ritournelle se prenait dans toutes les portes. C'était une de ses manies.

Le linge étant raccommodé et les jupons recousus, madame Gandois s'avisa de savonner Ernest.

Ernest était le griffon de Ritournelle.

Ritournelle l'avait ainsi baptisé, en souvenir d'un garçon coiffeur, le seul homme qu'elle eût aimé sérieusement.

Ernest était resplendissant de blancheur, et fit l'admiration de l'univers, lorsqu'il passa sa tête à la portière du coupé de sa maîtresse. En rentrant, Ritournelle fit un sourire aimable à la femme de l'huissier.

— Vous êtes bien gentille, ma petite m'ame Gandois, d'avoir un peu maquillé Ernest.

— Maquillé? fit Mélina, qui voulait mettre à profit les avis de Fanny; maquillé, je ne sais ce que cela veut dire?

— Ah! c'est vrai, répondit en riant Ritournelle; maquiller, c'est ce que vous appelez à Châteauroux débarbouiller; et elle ferma la porte au nez de sa protégée.

Cependant madame Gandois continuait à maquiller Ernest.

Un matin qu'elle était restée dans son galetas, pour gémir sur ses infortunes, Fanny apparut toute rayonnante.

— M'ame Gandois, dit-elle, je crois que je vous ai trouvé une bonne affaire.

— Vous êtes ma seule amie, répondit Mélina avec amertume.

— Madame de Lisbonne est venue hier, continua la femme de chambre ; elle a trouvé Ernest superbe ; elle m'a demandé si c'était moi qui faisais sa toilette ; je lui ai dit que non, que c'était vous. Alors elle m'a dit : Si cette dame voulait venir trois jours par semaine à la maison, pour mes deux *loulous*, je lui donnerais bien vingt francs par mois. Alors je lui ai dit que je vous enverrais ?

— Vous appelez cela une bonne affaire, fit douloureusement Mélina.

— Je les connais, moi, voyez-vous, ces femmes-là ; si madame de Lisbonne, qui est à la mode, vous fait

soigner ses chiens, toutes les autres vous demanderont; rappelez-vous ce que je vous dis.

— Moi, laver des chiens ! s'écria la femme de l'huissier, j'aime mieux mourir de faim.

— Il *faut* mieux laver des chiens que nettoyer avec son jupon le trottoir d'une vieille rue, dit d'un air sévère Fanny, qui était honnête à sa façon.

Madame Gandois pleura toute la nuit. Le lendemain, elle alla chez madame de Lisbonne.

Ce que Fanny avait prédit arriva : la femme de l'huissier devint à la mode, comme les meubles de Tahan ou les poupées Huvet.

Bientôt elle ne sut où donner de la tête et prit des employées.

Un an ne s'était pas écoulé qu'elle avait des économies. Elle vendit son fonds à sa première demoiselle, et se trouva posséder une somme assez raisonnable.

Alors, un instant, elle eut envie de s'installer plus convenablement ; de se vêtir plus élégamment ; mais la fille du cordonnier l'avait emporté sur la femme de l'huissier : Mélina était devenue laide et avare.

Puis, le hasard lui avait mis en main un métier plus productif. Voici comment cela se fit.

Dans les premiers temps qu'elle allait chez madame de Lisbonne, celle-ci lui donnait de vieux chiffons. Les autres femmes en firent autant, si bien que la chambre de Mélina devint une macédoine de loques. Elle choisissait et vendait ce qu'il y avait de mieux aux bonnes des maisons bourgeoises; le reste à une chiffonnière. Elle fit longtemps ce trafic, et elle compta un jour dans son tiroir dix mille francs en obligations de chemins de fer.

— Cinq cents francs de rentes! pensa-t-elle; c'est gentil, mais j'en veux davantage, quand ce ne serait que pour humilier cette ignoble ville de Châteauroux!

Fréquentant toutes les biches du quartier, elle vit les changements périodiques qui s'opèrent dans leur existence et sut en profiter. Quand le vent de la misère venait à souffler, elle rachetait pour peu de chose ce qu'on lui donnait autrefois pour rien; puis, elle étendit son commerce, achetant aux pauvres, vendant aux riches, c'est-à-dire, rachetant le lendemain ce qu'elle avait vendu la veille. Elle a vendu de tout, elle a vendu

même ses pratiques ; il est vrai qu'elle ne les a jamais rachetées...

Aujourd'hui, elle est fort riche.

— Voyez-vous, disait-elle l'autre jour, j'ai acquis une propriété dans l'Indre et une maison à Châteauroux; ça ne rapporte que trois, et c'est le plus odieux pays du monde ; mais c'est un placement sûr.

Et comme on la félicitait sur son honheur et son intelligence, elle reprit d'un ton modeste :

— Dieu a béni mes efforts ; mais, après tout, il n'est pas difficile de se faire une position ; il y a bien de l'argent à gagner dans cette bonne ville de Paris ; la grande question, c'est...

— C'est ?

— C'est d'avoir de belles relations.

---

## XIV

### LES MARCHANDES DE PLAISIR

La lorette est morte.

Pauvre chère fille, je la regrette de tout mon cœur.

O vous tous, qui avez eu vingt ans et qui n'avez jamais joué à la Bourse!

Vous tous qui, au milieu des traverses de la vie et des affaires du temps, avez conservé sous votre livrée d'avocat, de médecin, d'écrivain, de banquier, d'ingénieur ou de marchand en gros et en détail, un sourire du passé.

Vous tous qui, une fois en votre vie, avez trouvé les draps de toile du lit conjugal moins doux que les draps de batiste de votre jeunesse,

Vous tous enfin qui avez été trompés,

Priez pour elle!

Pauvre chère fille, elle en a bien besoin.

Elle avait tué la grisette, elle est morte à son tour.— Laissez passer la justice du diable.

La grisette a été chantée et fêtée sur tous les tons. Ah! c'est une justice à rendre à ses contemporains, elle a été bien regrettée, elle et sa mansarde.

Quand la lorette apparut avec sa capote de crêpe rose et son châle Gavarni, — vous savez ce fameux châle, qui fait ressembler Amanda à Polymnie; — elle toisa du haut en bas la grisette avec sa robe courte, et fit un geste de dédain.

— Peuh! dit-elle, cette fille qui frétille a le bout des ongles en deuil.

La grisette, furieuse, alla trouver Alcindor l'étudiant et lui dit :

— Venge-moi; la lorette m'a agonie.

— Je n'ai pas le temps, répondit Alcindor, qui venait d'être nommé substitut ; je vais venger la société.

La grisette alla chez Cabrion.

— Mon petit Cabrion, s'écria-t-elle tout en larmes, vengez-moi de cette mijaurée de lorette qui m'a dit les cent-z-horreurs de la vie.

— Ma fille, répondit Cabrion, grâce à elle, Camusot achète mes tableaux ; allez faire vos cuirs ailleurs.

La grisette ne se tint pas pour battue ; elle alla chez Soulaleuf, marchand malpropre, qui lui donnait soixante francs par mois pour avoir le droit de monter les cent vingt marches qui conduisaient à sa mansarde, c'est-à-dire dix sous par marche ; mais Soulaleuf lui répondit :

— Ma petite, ce que vous me demandez est impossible, je suis marié et établi ; je veux bien faire des sacrifices pour vous, cependant je ne veux pas me compromettre.

Folle de douleur, mais chantonnant toujours, elle acheta un boisseau de charbon, le monta dans sa mansarde et s'asphyxia. Son voisin le tailleur enfonça la porte. Elle fut reconnaissante et, pour le monde, elle mourut deux fois : — du tailleur et du charbon.

Lorsqu'on s'avisa de démolir le Quartier Latin, on la trouva complétement momifiée dans sa mansarde.

Tout Paris accourut pour voir cette étrange petite vieille, qui vivait avec un sou de lait et un petit pain d'un sou, qui passait sa vie à arroser sur le rebord de sa fenêtre un pot de réséda et un pot de pensées, et qui chantonnait du matin au soir son éternel refrain :

Ah ! qu'il est doux d'aller à Romainville;
Ce bois charmant
Pour les amants
Offre mille agréments.

Comme, malgré tout ce qu'on put lui dire, elle ne voulait pas quitter sa mansarde et ses deux pots, on alla chercher le commissaire de police.

Le bienveillant fonctionnaire arriva, se ceignit le corps de son écharpe tricolore et s'avança vers la récalcitrante.

A sa vue, la vieille parut se réveiller ; sa figure s'épanouit ; elle mit la main sur son cœur, et dit au commissaire, avec une émotion mal contenue :

— Ah ! je vous reconnais, vous êtes M. Paul de Kock ?

Le magistrat, ému de compassion, dit à l'assemblée.

— Je vais envoyer cette brave femme à la Salpêtrière. Quelqu'un peut-il me renseigner sur son identité.

— Moi! fit Amanda en s'avançant modestement et en jetant sur sa victime un regard panaché pitié et orgueil; cette femme est la fille Anastasie Griboulot, dite Paméla, la dernière grisette de Paris.

— A quoi la reconnaissez-vous? demanda le commissaire.

— Mais à ses ongles, monsieur, répondit la lorette avec dignité.

Les journaux notèrent l'incident, et on n'en parla plus.

Aujourd'hui, lorsque par aventure on cause de folies amoureuses ou qu'on cherche un grain de philosophie dans l'histoire du plaisir, Alcindor, Cabrion ou Soulaleuf ne manquent jamais de dire :

— Ah! tout ça ne vaut pas la grisette!

— Si vous aviez vu la grisette!

— Vous ne verrez plus la joyeuse Frétillon!

— Taisez-vous, vous n'avez pas connu la grisette!

L'aplomb de ces gens qui nourrissaient leurs maîtresses avec un petit pain et un sou de lait, a quelque chose d'horrible.

Comme je faisais cette réflexion tout haut, Soulaleuf chanta :

Une femme est un oiseau.

Alcindor répondit avec conviction.

— Oh! mais tous les dimanches, nous allions au *Cadran bleu.*

— Les dimanches, c'était très-bien ; mais vous aimiez toute la semaine ?

— Parbleu !

— Du reste, ajouta Cabrion, dans ce temps-là tout n'était pas si cher qu'à présent.

Donc, la grisette était morte, presque enterrée, lorsque la lorette vint au monde. Un homme très-spirituel, Nestor Roqueplan, lui servit de parrain, en l'abandonnant à Satan, à toutes ses œuvres et à toutes ses pompes.

Gavarni l'habilla et se fit son historiographe.

Balzac daigna s'occuper d'elle et peindre ses mœurs.

Lancée par ce puissant trio, elle fit dans le monde un rapide chemin.

La lorette est l'exemple le plus frappant et le plus récent de l'amélioration des races.

De même que le mélange de la race arabe et de la race anglaise a produit les chevaux limousins, si fins et si vites, la race courtisane et la race grisette produisit l'espèce qui encombra le quartier Breda.

La lorette participait de la courtisane et de la grisette; mais elle leur fut supérieure en ce sens qu'elle eut plus de modestie que la première et qu'elle mangea moins de galette que la seconde.

La lorette débuta dans le monde du plaisir par deux aphorismes.

*La galette est le tombeau de la dignité.*

*Le chien n'est l'emblème de la fidélité que parce qu'il rapporte.*

Or, avec de la tenue et de l'esprit de conduite, on peut aller bien loin.

Malheureusement, il ne suffit pas de partir : il faut arriver.

La lorette s'amusa dans le chemin des noisetiers, en compagnie du sieur Arthur.

Tous deux, vêtus en débardeurs, cancanèrent tant et tant, que cela vint aux oreilles de Coquardeau.

Je ne veux pas revenir sur la lorette, celle-là aussi a été chantée sur tous les tons par les plus charmants esprits du temps, et d'ailleurs trop peu de jours se sont écoulés pour qu'on ne s'en souvienne.

Cependant, comme la traînée laissée par la lorette n'a pas été sans influence sur les DAMES DU LAC, je me permettrai d'en dire quelques mots : il est impossible d'écrire l'histoire de France sans parler des Gaules.

Le gouvernement de 1830, croyant faire œuvre pie, ferma les maisons de jeu. Depuis, bien des gens, Balzac en tête et votre serviteur en queue, blâmèrent cet acte arbitraire, et prouvèrent que le remède avait été pire que le mal.

La roulette et le trente-et-quarante s'en allèrent faire la fortune des Badois, des Hombourgeois, des

Emsoïs et autres peuples en ois. Malheureusement, le personnel des maisons de jeu demeura à Paris.

Les Grecs s'éparpillèrent dans les cercles et les tripots, les croupiers croupirent dans les tables d'hôte suspectes, les courtisanes cherchèrent par la ville ce qu'elles trouvaient dans le Palais-Royal.

Les Grecs allèrent en prison et les courtisanes à l'hôpital. Mais le sang des martyrs féconde la terre, il poussa un nombre infini de petits grecs et les lorettes naquirent.

Paris, tranquille, bâtissait des quartiers neufs ; une ville entière s'éleva entre la rue Saint-Lazare et le mur de ronde ; la cathédale de cette ville neuve venait d'être édifiée sous l'invocation de Notre-Dame de Lorette.

La ville bâtie était superbe ; il ne lui manquait qu'une seule chose : des habitants.

Il y avait bien les portiers, mais cela ne suffisait pas.

MM. les propriétaires se gardèrent bien d'habiter leurs immeubles malsains. Ils se mirent en quête pour trouver des malheureux qui voulussent bien essuyer leurs murs.

Ils allèrent dans les quartiers populeux offrir de beaux logements gratis aux infortunés qui habitaient des mansardes. Mais les malheureux répondirent :

— En vous remerciant ; mais vous êtes trop bons mille fois ; nous avons déjà la faim et la misère, nous ne tenons pas à avoir des rhumatismes.

Les propriétaires trouvèrent le peuple odieux, et dirent que si les ouvriers étaient malheureux, c'est qu'ils le voulaient bien.

Or, il arriva qu'un propriétaire, — cet âge est sans pitié, — trouva plus économique de loger sa propre maîtresse dans son immeuble inhabité que de payer un terme rue Louis-le-Grand. Ce propriétaire dénaturé se nommait Jean-Baptiste Lefèvre ; il est mort ; je livre sa mémoire à l'exécration publique. Sa maîtresse Amanda se vengea plus tard cruellement avec un Arthur ; mais elle n'en mourut pas moins d'un rhumatisme articulaire, j'allais dire arthurculaire, mais c'eût été bête.

Amanda avait des amies qui la vinrent voir. Ces pauvres filles s'extasièrent devant la somptuosité du logis et s'écrièrent en chœur :

— Combien payes-tu ton appartement?

— Je ne le paye pas, répondit Amanda; il y a le même au second, au troisième et au quatrième, pour 400 francs celui du second, 350 celui du troisième et 300 celui du quatrième : c'est la même distribution : antichambre, salle à manger, salon, deux chambres à coucher, chambre de bonne, cabinet à l'anglaise, et on n'est pas sévère pour le mobilier et les renseignements.

Huit jours après, les trois amies étaient installées.

Ces trois amies avaient chacune quatre amies, qui louèrent les trois maisons voisines. Ces douze amies avaient quarante-huit amies, qui louèrent la rue Breda tout entière, et vous savez le reste.

Il est probable que la rue Breda eût été une rue unique, non qu'il manquât de femmes dans Paris, mais les femmes manquaient de meubles, et, aussi peu qu'il en fallait, il en fallait un peu.

Alors surgit de je ne sais quel ruisseau un homme qui n'était pas un tapissier et une femme qui n'était pas une marchande d'étoffes.

Le flot qui les apporta eut le mal de mer.

L'homme se nommait le vol, la femme la misère,

mais ils se faisaient appeler M. Edmond et madame Ernest.

Ils cherchèrent de par la ville les jeunes ouvrières coquettes, les sous-maîtresses ennuyées, les femmes séparées de corps, les curieuses et les perdues, et ils leur dirent :

— Voici des meubles, voici de la toilette ; il y en a pour quatre mille francs; vous nous payerez quand vous pourrez.

Le tout valait à peine mille francs ; cela s'appelait la vente à tempérament.

Pourquoi à tempérament? On n'ose pas se le demander.

Quand les deux marchands, — était-ce bien des marchands? — avaient reçu trois mille cinq cents francs, ils faisaient venir l'huissier et reprenaient *leur* marchandise.

Le métier était bon, malheureusement, car les marchands, — oui, c'étaient bien des marchands, — augmentaient, et la nouvelle ville fut bientôt habitée de la rue des Martyrs à la rue d'Amsterdam.

Ce fut le beau temps de la lorette : riche le matin,

pauvre le soir, elle amusa et attrista le monde par ses folies et ses pauvretés. Elle allait de la rue Saint-Georges à la rue du Rocher, du bois de rose au bois peint, du cachemire au tartan avec une insouciance vraiment héroïque. Selon l'occurrence, elle buvait du champagne ou du cidre; elle mangeait des truffes ou des pommes de terre frites; elle aimait des artistes ou des calicots; elle dansait à Mabille ou à la Boule-Noire; elle se faisait appeler madame de Saint-Bernard ou la petite Adèle. Elle achetait une mère pour les grandes circonstances, et quand la mère était vraie, elle lui faisait cirer ses bottines; mais, toujours digne, elle ne fumait que des cigares à cinq sous.

Les murs étant secs, les propriétaires balayèrent leurs folles locataires; ils prirent un air pudibond et majestueux :

— Nous ne voulons plus de filles dans nos immeubles.

Les penseurs passent leur vie à chercher le moyen de moraliser les masses et de détruire ou simplement de paralyser les progrès de la débauche.

Il y aurait bien un moyen : tuer les propriétaires et

les marchands; mais ce projet, très-beau et très-simple en théorie, est presque impossible en pratique.

C'est malheureux.

Cependant, il faut être juste, le tort n'est pas complétement à ces industriels.

L'homme d'esprit dont je parlais plus haut est un peu coupable. Ce galant homme, j'en suis sûr, ne s'en est jamais douté. L'esprit ne calcule pas.

Et cependant, c'est ce mot *lorette* qui a fait une partie du mal.

Suivez bien mon raisonnement. Supposez une jolie fille, fleuriste ou lingère. Le démon de la paresse l'a saisie par les bras, la vanité l'a prise par la tête, la jeunesse par le cœur. Ceci arrive tous les jours.

Elle ne travaille plus, elle regarde dans la glace et pense à bien des choses. Sa mère survient et la gronde.

— Si tu continues à ne rien faire, tu ver as où ça te mènera.

La jeune fille ne bouge pas.

— Tu ne sauras jamais travailler, personne ne voudra de toi.

La jeune fille ne bouge pas.

— Tu veux donc devenir une femme entretenue?

La jeune fille rougit, et, honteuse, retourne à l'établi.

Mais supposez que la mère dise :

— Tu veux donc devenir lorette ?

La jeune fille ne bouge pas et murmure tout bas :

— Tiens, lorette, c'est gentil tout de même.

C'était un trop joli mot pour une vilaine chose.

Si on appelait les employés de la compagnie Richer auditeurs à la cour atmosphérique ou conseillers à la cour des Bottes, il y a beaucoup de gens qui quitteraient l'épicerie

---

## XV

### LES DAMES DU LAC

Donc, la grisette était morte, morte et enterrée.

La lorette avait quitté le monde en chantant un cantique de louanges à la marquise de Lariboisière.

Celles qui ne savaient pas chanter tenaient des tables d'hôtes ou se pendaient à leur cordon de sonnette pour mourir dans la soie ainsi qu'elles avaient vécu.

D'autres, en petit nombre, s'étaient mariées à de braves gens qu'elles avaient rendus heureux en étant

malheureuses elles-mêmes, parce que le mariage n'est pas suffisant pour racheter un passé honteux.

L'amour avait mis un crêpe à son carquois et donné ses flèches à repasser au rémouleur du coin.

Certes, il lui restait encore bien assez de travail !

N'avait-il pas les jeunes filles, les femmes mariées et les veuves? Mais cela ne lui suffisait pas. Le dieu féroce et vaniteux n'aime pas les prêtresses honteuses qui le glorifient en tremblant derrière une porte, ou devant, quand leur mari est à la campagne. Il les appelle dévotes et a rarement pitié de leurs tourments.

Ah! comme il leur fait payer leur hypocrisie? C'est cent larmes au grand jour, pour chaque baiser donné dans l'ombre.

Les anciens, qui étaient de braves gens, quoi qu'on en dise, avaient personnifié l'amour par un enfant blond aux yeux bleus, à la lèvre rouge et souriante. Braves et dignes païens, on n'est pas plus naïf! Il est vrai qu'ils n'avaient pas compris les désastres de leur ridicule invention et qu'ils ne pouvaient prévoir tout ce que le dix-septième siècle, le dix-huitième et le commencement du dix-neuvième diraient de sottises

en vers à propos de « ce dieu malin qui n'y voit goutte. »

Ah! l'ignoble petit bonhomme que ce dieu malin! Quel misérable gamin! quel atroce voyou! Avec ses lacs bleus que les anciens lui ont donné avec une si niaise générosité, il traîne à sa suite la honte, la misère, le vol, l'assassinat et le désespoir.

Tout le monde sait cela, et cependant chacun rit en entendant prononcer son nom.

C'est qu'excepté quelques gens forts, qui se nomment Newton ou de Paule, tout le monde le craint, et que ceux qui ne le craignent plus vivent de lui.

Qu'est-ce qui vous met au pied des bottes fines et étroites au lieu de fortes bottes aux puissantes semelles? — L'amour, — et vos bottiers le saluent.

Les autres, ceux qui travaillent ou ceux qui achètent, font comme le bottier.

Les humains, honteux de leur servitude, ont essayé de se tromper eux-mêmes : ils ont inventé des mots et des passions bizarres :

L'Orgueil,

L'Avarice,

La Gourmandise,

La Luxure,

La Paresse,

Le Mensonge,

L'Envie et le reste, depuis la coquetterie jusqu'au meurtre. Tout cela c'est l'amour, rien que l'amour; la paresse est l'amour du repos, comme le meurtre est l'amour du sang.

La luxure est l'amour de la chair, comme la gourmandise est l'amour de la viande.

Ceux qui vivent de tous ces amours, artisans, marchands et marchandes, vendeuses de modes ou bouchers, ouvrent leur boutique au matin, et parfois, au déclin du jour, ils sont stupéfaits de n'avoir rien vendu.

Alors ils se plaignent du gouvernement.

Les affaires ne vont pas, — c'est la paix, — c'est l'emprunt, — c'est la hausse, — c'est la baisse, — c'est la guerre...

Non, chers imbéciles, ce n'est ni ceci, ni cela; c'est l'amour qui se repose, et voilà tout.

Quand la lorette disparut, l'amour se reposa et les affaires en souffrirent; de là, la révolution de Février, qu'on attribue à mille causes futiles.

Quelques intrigants, marchands de dentelles ou de nouveautés, les grosses têtes des boutiques s'assemblèrent en concile.

Après avoir bien délibéré sur les malheurs du temps, ils cherchèrent un remède aux maux qui désolaient la ville.

Ils ne trouvèrent rien.

Trois fois ils se réunirent sans être plus heureux. Enfin, à la quatrième, l'un d'eux, vieillard couronné de vénérables cheveux blancs, demanda la parole.

Sa voix était noble, son geste sympathique. Il commença ainsi :

— Messieurs et chers confrères, pour combattre le mal avec succès, il faut avant tout rechercher la cause du mal.

VOIX A DROITE. — C'est vrai.

VOIX A GAUCHE. — La Palisse est mort.

L'ORATEUR. — Un de mes confrères de la gauche me dit que M. de la Palisse est mort. Je ferai remarquer à l'Assemblée que je n'ai jamais cherché à établir le contraire (*Très-bien! très-bien!*). Je reviens à la question. La cause du mal est la disparition de cette aimable fille que MM. Roqueplan et Gavarni avaient créée à la grande joie de leur siècle, et j'ose ajouter à son grand profit. La lorette n'est plus. La femme honnête est rangée, parce qu'elle est honnête...

UNE VOIX, *à gauche*. — Et honnête, parce qu'elle est rangée.

L'ORATEUR. — Naturellement. Or, il n'y a qu'une chose à faire : ressusciter celle qui n'est plus.

VOIX, *à gauche*. — Ressuscitez-la, vous, si vous pouvez.

L'ORATEUR. — Mon âge s'y oppose; mais je ne suis pas venu à cette tribune sans avoir approfondi la question dans tous les sens. Après la théorie, je passe à la pratique. Nos pères, messieurs, exigeaient que leurs commis fussent couchés à neuf heures. Depuis l'invention du gaz, nous avons pensé avec raison que

six heures de sommeil leur suffisait; l'événement a démontré la justesse de nos prévisions. Nos commis se portent mieux. N'ayant aucune occasion de dépenser leurs appointements, ils font des économies et vont s'établir en province...

LA VOIX DE GAUCHE. — Ou à l'étranger.

LA VOIX DE DROITE. — L'étranger ne fait pas peur à la France.

L'ORATEUR. — Eh bien! messieurs, c'est absurde. (*Explosion à gauche. — A droite. Très-bien! très-bien!*)

L'ORATEUR. — L'étranger, la province s'engraissent de nos dépouilles; il est temps de mettre ordre à cet état de choses. Laissons nos commis sortir à dix heures du soir. Au lieu de les loger dans nos maisons pour les avoir sous la main, laissons-les errer à l'aventure. Au lieu de lésiner avec eux, de liarder sur leurs appointements, payons-les le plus largement possible.

LA VOIX DE GAUCHE. — A la bonne heure! vous entrez dans la voie du progrès.

LA VOIX DE DROITE. — Mais c'est de la démence!

L'ORATEUR. — Non, messieurs, c'est de la sagesse. Que feront nos commis?

LA VOIX DE GAUCHE. Ils iront jouer au billard.

L'ORATEUR. — J'avais prévu cette objection. Oui, messieurs, ils iront jouer au billard; mais pensez-vous que ce noble jeu suffit à emplir le cœur de cette jeunesse ardente, qui, au premier cri de la mère patrie, quitterait nos rayons pour voler à la frontière?

LA VOIX DE GAUCHE. — Oh! oh!

LA VOIX DE DROITE. — La France peut compter sur la nouveauté.

AUTRE VOIX. — Et sur la dentelle!

AUTRE VOIX. — Et sur la mercerie!

AUTRE VOIX. — Et sur la parfumerie!

L'ORATEUR. — Le courage est l'apanage de tous les articles; mais je prie l'assemblée de ne plus m'interrompre. Le billard ne suffira pas, je le répète, à ces jeunes cœurs qui battent à l'aspect d'une crinoline. Ils iront dans les bals, sur les promenades. Or, messieurs, un auteur très-fameux, à ce qu'il paraît, M. Jules

Janin, que ses confrères ont nommé Prince, a écrit quelque part : « Partout où il y a des femmes, il y a de l'or, et partout où il y a de l'or, il y a des femmes, parce que la femme est l'aimant de l'or et que l'or attire la femme. » Comprenez-vous ma pensée ?

*A gauche et à droite.* — A l'ordre ! à l'ordre ! à la porte ! à bas l'orateur !

Un tumulte inexprimable se fit dans la salle, l'assemblée brisa les banquettes, et l'orateur malheureux fut mis à la porte avec une brutalité que ses paroles hasardées justifiaient à peine. A partir de ce jour, il devint pour ses confrères un juste sujet d'horreur, si bien que le pauvre homme mourut de chagrin trois mois après cette séance trop orageuse pour ne pas porter quelques fruits (1).

Ce que ce vénérable vieillard avait proposé dans un but qu'on ne doit pas approfondir, n'était pas complétement absurde.

(1) Il va sans dire que cette séance est toute fantaisiste, et que celui qui écrit ces lignes a pour les commerçants honnêtes et les employés laborieux la grande considération qui s'attache au travail et à l'intelligence.

Le temps se chargea d'exécuter ses désirs.

Quand les magasins s'agrandirent, il devint impossible de loger les employés. Ceux-ci s'épandirent à droite et à gauche, comme ils purent et où ils purent.

Le besoin de vivre en société leur fit choisir des lieux de rendez-vous. La nouveauté allait ici, la mercerie ailleurs, et l'article Paris partout. Les rubans eux-mêmes ne résistèrent pas au courant.

Un jour, il y a de cela une dizaine d'années, une jeune et jolie fille, qui avait été en apprentissage à la *Boule noire*, tomba éperdûment amoureuse du *premier* d'une maison de blanc. Quand elle ne le voyait pas dans la soirée, elle le cherchait par monts et par vallées. Un soir, croyant à une infidélité, elle suivit M. Anatole, le vit entrer dans un café du boulevard ; elle eut l'audace d'y pénétrer et de lui faire une scène.

Anatole rougit d'abord, mais en voyant l'admiration que sa maîtresse excitait parmi ses collègues, il se radoucit et lui dit d'une voix douce :

— Voyons, voyons, Palmyre, ne te fâche pas ; veux-tu prendre quelque chose ?

Après une résistance douce, la jeune femme accepta.

Le lendemain, M. Désiré, le premier du *Siége de Gravelines*, ne voulant pas laisser à Anatole la joie d'avoir seul une belle maîtresse, arriva tenant sous son bras une jolie fille assez élégamment mise. C'était une certaine Louisa, poseuse pour le col, fort connue dans la rue Pigalle.

Les autres jeunes gens firent comme les sieurs Anatole et Désiré, et, ce jour-là, le monde du boulevard connut les *Cocottes*.

Les boursiers survinrent, les poches pleines d'argent; ils prirent les maîtresses des calicots, et, afin de cacher leur larcin, ils les appelèrent des biches, croyant que les commis ne les reconnaîtraient pas.

Les calicots se mirent à rire, pensant bien qu'ils riraient les derniers.

C'est ce qui arriva.

La biche naît dans une brasserie; son lait, c'est la bière de Strasbourg. Elle a la figure vulgaire et la démarche malhonnête; elle fume le cigare en public et culotte des pipes dans le silence du cabinet.

Semblable à ces oiseaux de gouttières qui vivent de ce qu'ils volent dans les cages des serins, la biche ne dîne jamais avec celui qui lui a donné à déjeuner. Elle mange avec deux personnes ; mais, le soir, elle boit avec tout le monde.

Le jour, la biche n'existe pas.

Vers cinq heures du soir, elle sort de chez le coiffeur pour aller chez elle, où sa bonne l'attend avec une boîte de couleurs ; à six heures, elle sort. Son portier ne la reconnaîtrait pas, si elle ne lui devait 16 francs. *Ses* cheveux, enfermés dans un filet, tombent assez bas dans son dos. Sa crinoline a des proportions étranges. La robe balaye le ruisseau où sa maîtresse est née et où elle doit mourir. Touchante reconnaissance du passé, douce religion de l'avenir !

La dame du lac n'a rien de commun avec ces espèces ; elle est à la biche et à la cocotte ce que la rue de Rivoli est à la rue Mouffetard. C'est toujours une rue, mais mieux habitée.

Si l'on forçait tous les Parisiens à porter un habit noir, les marchands de vins pourraient fermer boutique. Un homme qui a un habit ne prend pas un canon sur

le comptoir; ce sont les tailleurs qui sont appelés à moraliser les masses; en attendant, ils les tracassent.

Les dames du lac sont moralisées par les couturières. — En voilà qui font bien les choses!

Ce qui distingue la dame du lac des autres dames, c'est sa voiture.

Tous les jours que Dieu fait, elle monte dans sa chaise ou dans sa victoria, à trois heures, et va faire le tour du lac, qu'il pleuve ou qu'il vente; elle n'y manquerait pas pour un empire.

Pendant ces trois heures de promenade, elle ne parle à personne; mais on la voit, c'est tout ce qu'il faut. Elle s'ennuie; mais c'est bon genre.

Le soir, elle encombre les avant-scènes des théâtres.

De même que l'idée de se promener ailleurs qu'autour du lac ne lui est jamais venue, elle ne saurait voir le spectacle ailleurs qu'aux avant-scènes.

Depuis deux ans, toutes les dames du lac sont blondes; c'est la mode. Comment font-elles pour se blondir? Je

le sais, mais je ne veux pas le dire, parce qu'il est des secrets qu'il est dangereux de dévoiler.

Pour parler des dames du lac, il faudrait des volumes; elles ne manqueront pas d'historiographes, il ne s'agit que d'attendre.

On savait d'où venait la grisette et d'où sortait la lorette; la dame du lac est une énigme, en ce sens qu'on ne sait jamais à quoi s'en tenir. Tantôt elle sort d'une loge d'un portier de Chaillot, et elle passe par les Délassements pour aller au bois de Boulogne. Ce n'est pas le chemin, mais elle y arrive tout de même. Tantôt elle naît dans les régions élevées de la Société.

Il y a dans les dames du lac des filles de marquis et des femmes de comtes; c'est malheureux à dire, mais cela est ainsi.

Il y a aussi des bas-bleus qui ont fait des livres qui n'étaient pas absolument idiots et qui traitaient de matières philosophiques.

Il y a aussi des braves filles qui disent en parlant de M. X... ou de M. Z...

— C'est un homme très-chic; il m'a donné une

coupe qui valait plus de trente louis; il l'a achetée chez Sèvres.

Plus tard, nous prendrons quelques figures chez ces charmantes mondaines. La série nous semble assez longue ainsi; nous passons la main.

---

## XVI

### LA GRUE

La grue est plus commune et moins chère pendant la saison de la chasse.

Non qu'à cette époque on en tue davantage, mais parce que les chasseurs sont à la campagne.

La grue offre cette particularité qu'elle est le seul oiseau parmi les cultrirostres qui n'émigre que l'été : elle passe l'hiver à Paris.

Au printemps, la grue vulgaire part pour des rives prochaines. On la trouve à Asnières, à Chatou, à Bou-

gival, dans les endroits où les petits vautours de la Bourse vont se délasser de leurs travaux.

La *grue cendrée* préfère les plages lointaines; on en rencontre à Trouville et sur les bords du Rhin.

M. de Buffon, qui est naïf comme tous les hommes de génie, assure que les grues voyagent en volant.

Dans l'intimité, la grue est familière et s'apprivoise facilement; mais il est impossible de l'instruire de façon à la faire travailler devant le public.

Elle chante faux, elle marche faux; mais elle voit juste.

Pour faire des embarras, elle affecte de ne se nourrir que de serpents; mais elle adore des poissons, qui lui reviennent, du reste, plus cher que des reptiles ordinaires.

La grue vulgaire est très-commune à Paris; la grue cendrée est plus rare partout, bien connue seulement de ceux qui étudient avec amour l'histoire naturelle.

La grue cendrée porte des chapeaux bleus, des robes bleues. Elle va au Bois. L'intérieur de son coupé est bleu, la caisse de son coupé est bleue, les roues de

son coupé sont bleues rechampies de bleu. Le cocher de son coupé est également bleu.

Le bleu est le fard des blondes.

Cet aphorisme est stupide et faux. Le rouge va admirablement aux blondes. Mais la grue a le privilége de croire à toutes les stupidités banales.

Avant d'arriver aux bords du lac à la recherche des hérons et des cormorans, la grue a passé par le théâtre. Elle y est restée juste le temps de dire une bêtise.

C'est elle qui alla trouver un jour le directeur d'un petit théâtre du boulevard :

— Monsieur, lui dit-elle, je voudrais jouer la comédie.

— Vous n'êtes pas difficile, répondit le directeur.

— Non, monsieur, reprit la grue, vous me ferez jouer ce que vous voudrez, et vous me payerez comme vous l'entendrez.

Séduit par tant de facilités, l'impresario engagea l'enfant, parce qu'il la trouvait charmante d'abord, et d'ailleurs tout à fait raisonnable dans ses prétentions.

Il lui confia un rôle dans *Madame de Valombreuse ou les Inconvénients de la richesse*, celui de la bonne.

Un monsieur, qui s'intéressait à elle, mit quelque argent dans l'affaire, moyennant quoi il obtint que, dans la pièce, la bonne serait une demoiselle de compagnie.

Elle avait sept mots à dire : « Madame la comtesse, voici le feu d'artifice. » Elle répéta pendant six semaines.

Le soir de la première, elle arriva couverte de diamants et dans la plus éblouissante toilette que grue puisse imaginer.

Ce fut en vain qu'on lui représenta que la demoiselle de compagnie ne devait pas être mieux habillée que la comtesse : elle ne voulut rien entendre.

Enfin son tour arriva de prononcer la fameuse phrase; elle interposa les syllabes : « Madame *la comtice*, s'écria-t-elle, voici le feu... »

La salle éclata de rire, naturellement.

Il suffit de faire rire Paris pendant cinq minutes pour devenir une illustration.

Du jour où la grue eut prononcé cette bêtise incommensurable, comme aurait dit le grand Balzac, sa fortune fut assurée. Elle fut sacrée grue de première

catégorie et reçue avec enthousiasme dans le monde *gruiste*, qu'il ne faut pas confondre avec le monde élégant.

Comme tous les États qui se respectent, la grue a un budget assez sérieux au chapitre des dépenses.

Comptons ensemble :

| | |
|---|---|
| D'abord, le loyer, six mille francs, ci. | 6,000 f. |
| Entretien de deux voitures, six cents francs (il n'y a rien à dire à ça), ci. . . . | 600 |
| Nourriture de deux chevaux, à cinquante sous par jour, ci. . . . . . . . . | 4,800 |
| Le cocher, cent francs par mois, ci. . | 1,200 |
| Pour faire tondre et ferrer les chevaux, fourniture de couverture et livrée, et autres *faux* frais, deux mille huit cents francs (c'est pour rien), ci. . . . . . . | 2,800 |
| Une femme de chambre, trente-cinq francs par mois, soit trois mille francs, ci. | 3,000 |
| Une cuisinière, quarante francs par mois, soit trois mille francs, ci. . . . . | 3,000 |
| *A reporter* | 21,400 |

| | |
|---|---|
| *Report* | 21,400 |
| Un valet de chambre, soixante-quinze francs par mois, soit neuf cents francs; mais il fait des échanges avec madame, soit trois cents francs, ci. . . . . . . . . | 300 |
| Dépenses de la table, chauffage, éclairage, blanchissage, etc., etc., soit. . . . | 14,600 |
| Toilette (la grue est soigneuse). . . . | 12,000 |
| Fantaisies et gaspillage. . . . . . . . | 10,000 |
| Pour sa famille qui n'est pas heureuse | 60 |
| TOTAL : Cinquante-huit mille trois cent soixante francs, ci. | 58,360 f. |

C'est assez gentil.

Au chapitre des recettes, il y á monsieur le baron Scomber d'Halobranches.

Le baron Scomber (prononcez Scombre) est un gentilhomme de cinquante ans, d'une mise convenable, qui parle peu et qui affecte une grande dignité. On ignore généralement d'où il vient, mais tout fait supposer qu'il arrive de Hollande.

La grue le trompe outrageusement avec M. Henri Serin.

Henri Serin n'est pas bête comme on le croirait ; il a de bons yeux. Trois ou quatre fois par an, il fait à la grue une petite scène dans le genre de celle-ci :

— Chère amie, je vous passe le baron Scombre, parce que c'est un vieillard, et que, d'ailleurs, je vous aime trop pour ne pas songer à votre avenir ; mais je vous déclare que je vois des choses qui ne peuvent pas me convenir plus longtemps.

— Quoi donc ? demande la grue.

— D'abord ce grand imbécile d'Ernest Daim, qui est toujours fourré ici.

— Vous êtes jaloux d'Ernest, maintenant ? Eh bien, il ne vous manquait plus que ça !

— Je suis jaloux sans l'être.

— Voyons, mon cher, pensez-vous que je puisse aimer cet être-là ?

— Non, mais il me déplait.

— Et à moi, donc ?

— Pourquoi le recevez-vous ?

— Pourquoi je le reçois, ah ! voilà ! Tenez, Henri,

je veux être franche. Vous savez que je vous aime, puisque pour vous je risque ma position avec le baron. Mais, mon cher ami, vous devriez bien comprendre que ce n'est pas avec les 1,500 fr. que vous me donnez par mois que je puis vivre, n'est-ce pas ?

— Sans doute, mais...

— Ernest me fait mille cadeaux ; il s'occupe de mon écurie, qui ne me coûte pas un sou ; il ne demande qu'un peu d'amitié en échange. Je serais trop bête de le congédier pour votre sotte jalousie. Dans le fond, vous savez bien, et vous n'avez qu'à le regarder pour comprendre que c'est un ami et pas autre chose, et pas autre chose, et pas autre chose.

— Mon Dieu, je ne dirais rien pour celui-là ; mais pourquoi allez-vous au théâtre et aux courses avec Victor Pigeon ?

— Ah ! celui-là, c'est différent. Je ne vous ai jamais caché qu'avant de vous aimer, Victor était mon ami. Vous l'ai-je dit, oui ou non ?

— Oui, mais...

— Ah ! vous voyez bien. Victor est un homme du

monde, lui. Quand je ne l'ai plus aimé, j'ai été franche avec lui, je lui ai tout dit; il m'en a su gré. Maintenant, Victor est plein de goût; il s'occupe de mes toilettes, de mes bijoux, de ma maison, ce que vous ne faites jamais, et tout cela de la façon la plus désintéressée du monde. Faut-il le congédier parce que vous avez le mauvais goût d'être jaloux de lui? Est-ce que je suis jalouse de mademoiselle Géranos, votre ancienne maîtresse, moi?

— Cependant...

— Il n'y a pas de cependant. Je vous consacre tout le temps que le baron me laisse, je ne puis faire davantage; si cela ne vous plaît pas, si c'est une querelle d'Allemand, dites-le, mon cher, nous ne sommes pas mariés ensemble.

Henri Serin s'en va la tête basse et envoie une des merveilles de Tahan pour faire sa paix.

Ernest Daim vient ensuite faire sa scène. La grue cendrée lui répète mot pour mot ce qu'elle a dit à Henri Serin.

Victor Pigeon arrive à son tour faire des interpella-

tions. La grue cendrée lui répète ce qu'elle a dit aux deux autres, et tous trois s'en vont ravis

Or, en comptant :

Henri Serin, quinze cents francs,

Victor Pigeon, douze cents francs,

Ernest Daim, douze cents francs,

On trouve trois mille neuf cents francs par mois, soit par an quarante-six mille huit cents francs, ci . . . . . . . . 46,800 f.

BALANCE

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Dépenses*. . | 58,360 fr. | *Recettes* . . | 46,800 f. |
| | | *Deficit*. . . . . . | 11,560 f. |

Heureusement, un philosophe de Wiesbaden, touché de l'amour que la grue a pour sa famille infortunée, lui a fait gagner les onze mille cinq cent soixante francs qui lui manquent pour équilibrer son budget.

Ainsi la nature sait pourvoir aux besoins de tous.

— Pardon, mais le baron Scombre ne donne-t-il rien ?

— Lui, donner de l'argent aux femmes ? Allons donc, vous ne le connaissez pas. Il donne son nom et

c'est beaucoup. La grue sait cela, et elle le ménage. Toute grue qu'elle est, elle n'ignore pas qu'Henri Serin, Ernest Daim et Victor Pigeon ne seraient pas hommes à s'aller ruiner pour une femme qui ne serait pas au moins la maîtresse d'un baron.

---

## XVII

### UN MOBILIER DE GARÇON

— Alors, dit André, tu viens déjeuner !

— Mais, oui, je viens déjeuner, répondit Jacques.

— C'est bien aimable de ta part.

— Oh !

— Ah ! mais non, là, vrai, c'est bien gentil, bien gentil à toi.

— Ne m'avais-tu pas invité ?

— Oh ! tiens, c'est vrai.

— Tu ne t'en souvenais plus ?

— Par exemple ! Si, certainement.

— Comme tu me dis cela ?

— Dame ! je ne puis cependant pas t'apporter les clefs de la table sur un plat d'argent, la table n'a pas de clefs, et si j'avais un plat d'argent...

— Si tu avais un plat d'argent ?

— Je le négocierais.

— Pourquoi faire ?

— De l'argent donc !

— Veux-tu ma bourse ?

— Qu'est-ce qu'il y a dans ta bourse ?

— Peuh ! une trentaine de louis.

— Ce n'est pas assez.

— Bigre !

— Tiens, mon bon Jacques, j'aime mieux te dire la vérité ; n'ouvre pas tes grands yeux, et écoute-moi.

— Va.

— Tu n'as rien vu à la porte ?

— La porte cochère ? Non.

— C'est que tu n'auras pas regardé.

— Regardé quoi ?

— Une affiche.

— Quelle affiche ? Pour Dieu, finissons-en, explique-toi.

— Mais je m'explique : une affiche jaune.

— Jaune ou vert, je n'ai rien vu sur la porte.

— C'est que mon domestique Pamphile, qui est plein de vanité, l'aura arrachée.

— La porte ?

— Non, l'affiche.

— Je ne voudrais pas te dire mon opinion, mais tu m'agaces horriblement. De quoi s'agit-il ?

— D'une affiche.

— Que disait cette affiche ?

— Elle disait qu'à deux heures précises, tout ce que tu vois là, chaises, buffets, lits et literies, meubles meublants et autres, seraient vendus au plus offrant et dernier enchérisseur, et que les adjudicataires

payeraient cinq pour cent en sus des enchères ! Voilà ce qu'elle disait en style de commissaire plus priseur que français.

— Tu plaisantes ?

— Franchement, il n'y a pas de quoi.

— Pour combien es-tu saisi ?

— Mille écus.

— Une misère !

— Quand on les a.

— Bon ! je prends une voiture, je vais chez Gagny, chez Villecresne, chez Raseville ou chez La Saulaye, et je te rapporte ça dans une heure. Au revoir, à bientôt.

— Pardon, pose ton chapeau.

— Mais !...

— Et ta canne.

— Cependant...

— Écoute-moi bien : tu es un bon garçon, merci ; mais assieds-toi. D'abord, je dois quinze louis à Gagny,

trente à Villecresne. Je suis brouillé avec Raseville et La Saulaye n'a pas le sou.

— Qu'est-ce que cela fait ? C'est bien le diable si à nous cinq...

— A vous cinq vous ne ferez rien ; la fin est arrivée, je suis saisi pour mille écus aujourd'hui. Si je payais, ce serait à recommencer demain et les jours suivants. J'aime mieux ne pas commencer du tout ; hein, Jacques, tu comprends ? Voyons, mon ami, déjeunons ; dans les grandes circonstances, il faut montrer de l'estomac, les imbéciles prennent ça pour du caractère.

— Tu es d'une philosophie !

— A toute épreuve.

— Je n'en reviens pas, laisser vendre ton mobilier auquel tu tenais tant.

— J'y tenais, parce que je sentais qu'il allait me quitter, c'est toujours comme ça. Veux-tu des sardines ?

— Merci.

— Vois-tu, bon Jacques, il faut savoir prendre son parti. Mais bois donc. Pour parler franchement, je suis vexé. Je n'ai plus de fortune : pour toute espérance j'ai mon oncle La Martolaye, un vieux ladre millionnaire, qui se porte mieux que moi. Prends une côtelette.

— Pourquoi ne lui as-tu pas écrit ?

— J'ai mieux fait, je lui ai envoyé, il y a quinze jours, une dépêche ainsi conçue :

« *Moi plus avoir rien. — Huissier vendre mobilier — Bon oncle frère à maman, pas laisser petit nègre sans pain dans la rue.* »

— C'était très-éloquent : qu'a-t-il répondu ?

— Voilà :

« *Chambre meublée très-bonne. Moi faire pension cinq cents francs par mois, mais plus vouloir entendre parler de vous.* »

— C'est maigre.

— Hélas ! Enfin je te l'ai dit : je suis philosophe. Je dis sans chagrin adieu à la vie aimable. Je ne regrette rien. Je vais voir si mes amis sont sincères et si ma maîtresse m'aimait.

— Moi, à ta place, je ne regarderais pas.

— Tu es bien gentil de me consoler ainsi. Ne te tourmente pas : j'ai fait mon deuil.

— Et là, vrai, tu ne regrettes rien ?

— Eh bien, si ; avec toi je ne pose pas. Je regrette amèrement tout ce que tu vois là. Un peu de champagne ?

— Merci.

— Oui, tous ces meubles, tous ces objets inutiles, vont me manquer beaucoup. Ce n'est pas beau ici. Ils ne vont pas vendre mes bibelots mille écus, bien sûr. Mais, si j'avais de l'argent, je ne les donnerais pas pour cent mille francs.

— Cent mille francs, c'est quelque chose.

— Non, pour cent, ni pour deux cent mille, je ne les donnerais pas. A ta santé, mon bon Jacques. Si tu

savais tout ce que me racontent ces pauvres amis en chêne et en bois de rose! Je puis te dire ça à toi qui comprends tout... Donne-moi encore du champagne, plus nous en boirons, moins l'huissier en aura. A la tienne.

— Certes, lorsqu'on est habitué, je conçois...

— Oh ! ce n'est pas l'habitude, ce sont les souvenirs qui donnent un grand prix à ces riens. Tiens, regarde cette chaise.

— Ça?

— Oui, ça; elle ne te dit rien, à toi, n'est-ce pas?

— Je l'avoue sans honte. D'ailleurs, je n'aime pas assez la tapisserie pour causer avec elle.

— Eh bien ! pour moi, elle babille un tas de choses. Ce bouquet de roses est affreux!...

— Oh ! oui.

— Moi, je le trouve ravissant. Quand le matin je m'éveille, il me dit :

— Vous savez qu'*elle* m'a brodé en pensant à vous? *Elle* était à la campagne ; *elle* me souriait en songeant

que lorsqu'*elle* m'aurait achevé, son exil serait fini. Chacun de mes points est une de ses pensées ; chacune de mes couleurs est une de ses espérances. Un jour qu'*elle* n'avait pas reçu de lettre de vous, *elle* a laissé tomber une larme sur cette feuille. Encore à boire, ami Jacques.

— Elle t'adorait, cette fabricante de chaises.

— Cette statuette que tu vois là, je l'ai achetée un jour que je n'avais pas d'argent, pour me persuader que j'étais riche. C'est la Polymnie ; elle porte sa tunique comme si elle était du faubourg Saint-Germain. J'ai ri bien souvent : j'avais persuadé à Rosa Verdier que c'était une ancienne maîtresse à moi ; elle était furieuse.

— C'est la muse qui aurait dû être en colère.

— Tiens, ce tableau, qu'est-ce que tu crois que ça représente ?

— Ça, attends donc. C'est la prise de Sébastopol.

— Erreur : c'est toute une histoire. Un jour je me baignais à la grenouillère de Croissy...

— Si c'est bien long, buvons un peu.

— Buvons beaucoup. Un grand garçon blond, fort mauvais nageur, se baignait aussi. Nous étions seuls. Tout à coup je le vois disparaître. J'attends, croyant qu'il piquait une tête ; mais j'attendais en vain, il ne remontait plus. Je plonge et je le ramène à la berge. Ah ! ah ! dis-je à mon noyé, vous avez bu un fameux coup ? Devine ce qu'il me répond. — Monsieur, je bois comme je l'entends, ça ne regarde personne.

— Cette réponse dénotait une certaine fierté.

— Ah ! bien oui, de la fierté, c'était du désespoir. Le drame du pauvre diable était d'une simplicité antique. Il avait aimé. Quand on aime, on ne travaille pas. Quand on ne travaille pas on ne gagne pas d'argent, et quand on n'a plus d'argent, il arrive qu'un beau soir on reste toute la nuit à attendre à la fenêtre un petit chapeau rose qui ne reviendra plus.

— C'est désagréable, quand il fait froid.

— Et aussi quand il fait chaud. Je consolais mon *sauvé* en lui apprenant que son histoire était celle de

tout le monde, et je lui prêtai quelques louis pour subsister jusqu'à l'exposition prochaine. Un matin il vint me voir ; il était radieux ; il me rapportait mon argent et ce tableau qui, un jour, vaudra cinq mille francs. Voilà comment les artistes payent. — Prenez cette toile, me dit-il, elle vous rappellera ce que vous avez fait pour moi. — Ah ! à ma place vous en eussiez fait autant. — Ce n'est guère probable, mais c'est possible. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis ce fameux bain tout me réussit : vous m'avez porté bonheur.

— Vous êtes heureux ?

— Comme u roi !

— Et vous avez oublié le chapeau rose ? lui demandai-je.

— Ah ! oui, me répondit-il, nous en avons acheté un bleu.

Quand ce loyal garçon saura que sa toile a été vendue, il dira : — Bon, en voilà un qui a négocié ma reconnaissance. En vérité, mon cher ami Jacques, je suis bien désolé.

— Eh bien, bois, ça passera.

— Ça passera ; ce n'est pas sûr. Jc ne te parle pas de mon lit Renaissance lambrequiné de tapisserie du temps.

— Tu fais bien.

— Mais tiens, cette table où nous avons si souvent soupé, elle ne vaut pas soixante francs ; eh bien ! il me semble qu'on ne mange que sur cette table, et que lorsqu'elle sera vendue, je ne souperai plus.

— Bon ! tu souperas chez Brébant, voilà tout.

— Celle-ci, où nous avons si souvent joué la bouillote et taillé des bacs, quand elle s'en ira, je me figurerai que j'ai passé la main pour l'éternité.

— Tu iras à Ems.

— Je n'aurai plus de tête-à-tête, quand je n'aurai plus ce canapé.

— Absurde ! c'est comme si tu te persuadais que tu n'auras plus de chemises, quand on aura vendu ton bahut.

— Qui sait !

— Ni de mouchoirs de poche.

— Peut-être. A coup sûr, ce n'est pas Lia qui viendra de ses longues mains blanches fourrer de l'iris de Florence dans les tiroirs vulgaires d'une affreuse commode.

— Bois et continue, tu m'amuses.

— Tu es bien bon ; où en étions-nous ?

— Où tu voudras ; faisons l'inventaire. Est-ce que tes yeux se mouilleront de larmes, quand tu feras tes adieux à ces pincettes ?

— Je crois bien. C'est avec ces pincettes-là que je prenais le papier timbré des mains de mes créanciers.

— Tu mettras des gants ?

— Il faudra bien. Ces deux écrans, c'est un cadeau de ma cousine Renée.

— Avec des pensées et des myosotis.

— *Pensez à moi, ne m'oubliez pas.*

— Un pléonasme !

— Oui. Elle vint ici deux ans après son mariage. Nous parlâmes du passé et du présent aussi. Je n'ai jamais pu savoir si elle rougit, car elle garda l'un de ces écrans à la main tout le temps. Elle avait seize ans, quand elle me les donna. Avait-elle deviné qu'elle s'en servirait sept ans plus tard ?

— Les femmes, ça pense à tout.

— Ce coffret renferme des autographes chers à mon cœur. Ce tapis de mousse sur lequel tu mets tes bottes crottées, m'a été donné par une petite fleuriste charmante. Elle travaillait tout le jour, m'aimait toute la nuit et elle me trompait et brodait le dimanche au lieu de se reposer. Malgré cette fiévreuse activité, elle était plus pauvre que Frétillon. Elle ne travaille plus depuis trois ans. Elle est fort à son aise.

— Naturellement.

— Ici, chaque chose a son passé, chaque bibelot a son histoire, l'idée de quitter tout cela me rend fou, je serai long à me consoler.

— Voyons, cher ami, du courage.

— Ah ! mon pauvre Jacques, je suis bien malheureux.

— Une lettre de la province pour monsieur, dit Pamphile en entrant.

— Oh ! oh ! dit André, qu'est-ce que cela peut bien être ?

— Qui sait ? le doigt de Dieu, peut-être, fit Jacques.

— Non, répondit André, c'est la main d'un notaire, maître Robinier. Ah ! mon Dieu...

— Quoi !...

— Pamphile, vite du linge, il y a un train direct à deux heures, et il est une heure et demie.

— Il faut que tu partes ?

— Sans retard.

— Un malheur ?

— Non, c'est-à-dire si ; mon oncle La Martolaye est mort et je suis son légataire universel. Lis toi-même.

— Quelle chance !

— Pamphile, vite, dépêchez-vous.

— Quel bonheur! tu vas pouvoir sauver ton mobilier.

— Quel mobilier ?

— Tes chers meubles auxquels tu tiens tant ; tes créanciers vont tomber à tes genoux en voyant cette lettre:

André regarda Jacques avec cette douce commisération qu'on éprouve pour les gens fous.

— Comment, dit-il, tu te figures que je vais garder ces vieilleries-là ! Tu deviens idiot, donc ?

— Tout à l'heure, tu ne voulais pas le donner pour cent mille francs.

— Je disais cent mille francs comme j'aurais dit autre chose.

— Tu fais vite bon marché de *tes souvenirs et de tes regrets.*

— Quand on est riche, on n'a plus de regrets.

— Bon, cher ami, mais les souvenirs?

— Peuh ! dit André en fermant sa malle, mes souvenirs ! qu'est-ce que j'en ferais maintenant que j'ai toutes mes espérances ?

FIN

# TABLE

Pages



FIN DE LA TABLE

Paris. — Imp. VALLÉE, 15, rue Breda.